

BIBLIOTHÈQUE UTILE

XXXIII

A. OTT

L'ASIE OCCIDENTALE
ET
L'ÉGYPTE

LIBRAIRIE
GERMER BAILLIÈRE & C^{IE}
PARIS



BIBLIOTECA
CENTRALA A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

Nº Curent 8983 Format

12869
Nº Inventar 20059 Anul

Sectia Raftul

36. Brothier. Causeries sur la mecanique.
37. Alfred Doneaud. Histoire de la marine française.
38. P. Lock. Jeanne d'Arc.
39. Carnot. Révolution franç. Pér. de création. 1789 à 1792.
Pér. de défense. 1792 à 1804.
40. — — —
41. Zurcher et Margollé. Télescope et microscope.
42. Blerzy. Torrents, fleuves et canaux.
43. P. Secchi, Wolff et Briot. Le soleil, les étoiles et les comètes.
44. Stanley Jevons. L'économie politique.

SUITE DE LA BIBLIOTHÈQUE UTILE

45. **Em. Ferrière.** Le darwinisme.
46. **Leneveux.** Paris municipal.
47. **Boillot.** Les entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes.
48. **Zevort (Edg.).** Histoire de Louis-Philippe.
49. **Geikie.** Géographie physique (avec fig.).
50. **Zaborowski.** L'origine du langage.
51. **H. Blerzy.** Les colonies anglaises.
52. **Albert Lévy.** Histoire de l'air (avec fig.).
53. **Geikie.** La géologie (avec fig.).
54. **Zaborowski.** Les migrations des animaux.
55. **F. Paulhan.** La physiologie de l'esprit.
56. **Zurcher et Margollé.** Les phénomènes célestes.
57. **Girard de Rialle.** Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique.
58. **Jacques Bertillon.** La statistique humaine de la France (naissance, mariage, mort).
59. **Paul Gaffarel.** La défense nationale en 1792.
60. **Herbert Spencer.** De l'éducation.
61. **Jules Barni.** Napoléon I^{er}.
62. **Huxley.** Premières notions sur les sciences.
63. **P. Bondois.** L'Europe contemporaine (1789-1879).
64. **Grove.** Introduction à l'étude de la physique.
65. **Jouan.** Les îles du Pacifique.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Vol in-18 à 3 fr. 50.

Vol. in-8 à 5 et 7 fr. Cart. 1 fr. en plus par vol. ; reliure à 2 fr.

EUROPE

- HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE**, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Bosquet. 3 vol.
 in-8 21 »
 Chaque volume séparément. 7 »

FRANCE

- HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE**, par *Carlyle*, traduite de l'anglais. 3 vol. in-18 ; chaque volume 3 50
NAPOLEON I^{er} ET SON HISTORIEN M. THIERS, par *Barni*. 1 vol. in-18 3 50
HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-18, traduit de l'allemand 3 50
HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8 25 »
 Chaque volume séparément. 5 »
HISTOIRE DE HUIT ANS (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-8 15 »
 Chaque volume séparément. 5 »
HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 volumes in-8 42 »
 Chaque volume séparément. 7 »

SUITE DE LA BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LA GUERRE DE 1870-1871, par *Boert*, d'après le colonel fédéral suisse *Rustow*, 1 vol. in-18 3 50

LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*, 1 volume in-8 5 »

ANGLETERRE

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE, DEPUIS 1770 JUSQU'À 1830, par *sir G. Cornwall Lewis*, 1 vol. in-8, traduit de l'anglais 7 »

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE DEPUIS LA REINE ANNE JUSQU'À NOS JOURS, par *H. Reynald*, 1 vol. in-18 3 50

LES QUATRE GEORGES, par *Thackeray*, trad. de l'anglais par *Lefoyer*, 1 vol. in-18 3 50

LA CONSTITUTION ANGLAISE, par *W. Bagehot*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18 3 50

LOMBART-STREET, le marché financier en Angleterre, par *W. Bagehot*, 1 vol. in-18 3 50

LORD PALMERSTON ET LORD RUSSEL, par *Aug. Laugel*, 1 volume in-18 3 50

ALLEMAGNE

LA PRUSSE CONTEMPORAINE ET SES INSTITUTIONS, par *K. Hillebrand*, 1 vol. in-18 3 50

HISTOIRE DE LA PRUSSE, DEPUIS LA MORT DE FRÉDÉRIC II JUSQU'À LA BATAILLE DE SADOWA, par *Eug. Véron*, 1 vol. in-18 3 50

HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, DEPUIS LA BATAILLE DE SADOWA JUSQU'À NOS JOURS, par *Eug. Véron*, 1 vol. in-18 3 50

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, par *Ed. Bourloton*, 1 volume in-18 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

HISTOIRE DE L'AUTRICHE, DEPUIS LA MORT DE MARIE-THÉRÈSE JUSQU'À NOS JOURS, par *L. Asseline*, 1 vol. in-18 3 50

HISTOIRE DES HONGROIS ET DE LEUR LITTÉRATURE POLITIQUE DE 1790 À 1815, par *Ed. Sayous*, 1 vol. in-18 3 50

ESPAGNE

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE, journal d'un voyageur, par *Louis Teste*, 1 vol. in-18 3 50

HISTOIRE DE L'ESPAGNE, DEPUIS LA MORT DE CHARLES III JUSQU'À NOS JOURS, par *H. Reynald*, 1 vol. in-18 3 50

RUSSIE

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, par *Herbert Barry*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18 3 50

SUISSE

LA SUISSE CONTEMPORAINE, par *E. Dixon*, 1 vol. in-18, traduit de l'anglais 3 50

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, DEPUIS SA CONQUÊTE JUSQU'À NOS JOURS, par *Alf. Deberle*, 1 vol. in-18 3 50

LES ÉTATS-UNIS PENDANT LA GUERRE, 1861-1865. Souvenirs personnels, par *Aug. Laugel*, 1 vol. in-18 3 50

~~Ino. 20059~~

1983

300581

HISTOIRE ANCIENNE

Ino. 8983.

L'ASIE

OCCIDENTALE

BIBLIOTECA CENTRALĂ

ET
UNIVERSITARĂ

L'ÉGYPTE

PAR

A. OTT

DEUXIÈME ÉDITION



DONAȚIUNEA

AL. DJUVARA

PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{ie}

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Au coin de la rue Hautefeuille.

1878

12869.

9 (32/35)

CONTROL 1953

829

7203.01

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 8983

CONTROL 1957

1961

re 10/05

L

B.C.U. Bucuresti



C12869

8983

INTRODUCTION

Tous les progrès accomplis par l'humanité se rattachent étroitement l'un à l'autre, et jamais le germe de nouveaux développements sociaux ne pourrait prendre racine et fructifier s'il n'était reçu sur un terrain préparé par des progrès antérieurs. C'est ainsi que la civilisation moderne, née du christianisme, n'a pu se fonder que sur la large base que lui offrait l'antiquité classique. Les Grecs et les Romains, à leur tour, ont dû puiser dans une civilisation antérieure les principes de leur art, de leur science et de leur industrie. La série des progrès de l'humanité nous fait donc remonter de degré en degré de l'Europe chrétienne aux Romains, des Romains aux Grecs, des Grecs enfin aux anciens peuples de l'Asie occidentale et de l'Égypte. Avec ces derniers, dont nous devons résumer ici l'histoire, nous sommes ramenés aux origines mêmes de l'espèce humaine, aux débuts obscurs et incertains de la première société.

Les commencements de l'humanité sont si peu connus, les rares documents historiques qui s'y rapportent sont si contestés, que la question de l'origine de l'homme forme autant un problème de philosophie que d'histoire. Ce problème, je ne peux ni ne veux le discuter ici. Mais il est nécessaire de dire en quoi il consiste, et d'indiquer la solution qu'à mon avis il doit recevoir.

L'humanité a-t-elle commencé par un seul couple, ou bien s'est-elle composée dès l'origine d'individus plus ou moins nombreux répandus

sur toute la surface du globe et formant la souche des races diverses qui l'habitent aujourd'hui? Le couple ou les couples primitifs se sont-ils développés spontanément, sans autre guide que leurs sensations et leurs besoins, ou Dieu les a-t-il entourés d'abord d'une protection spéciale, les a-t-il dotés directement d'une partie des secours et des moyens d'action que leurs descendants devaient trouver dans l'état social? Telles sont les deux grandes questions qui se présentent au début de l'histoire, et dont il faut avoir la solution pour se rendre compte de la marche de l'humanité. Or, cette solution ne saurait être douteuse pour celui qui croit à Dieu, au progrès, à la solidarité des peuples dans l'œuvre commune de l'humanité. Tous les hommes sont sortis d'un seul couple, et ce couple a reçu immédiatement de Dieu les notions premières, indispensables à la vie humaine, que, depuis, les hommes ont dues à l'éducation.

On a beaucoup parlé de l'homme sauvage; mais, en réalité, l'homme sauvage n'a existé jamais, ni nulle part. Les peuples qu'on a appelés *sauvages* sont des sociétés placées sur un degré peu élevé de la civilisation, qui n'ont point participé aux progrès accomplis sur d'autres points du globe, et dont la plupart non-seulement sont en arrière des peuples plus actifs, mais paraissent être en décadence et se trouver dans une situation inférieure à celle de leurs propres ancêtres. Si l'homme avait commencé par vivre à l'état sauvage, isolé, comme les animaux, on ne conçoit pas comment il serait parvenu jamais à l'état social. Pour établir la société par con-

vention, il aurait fallu posséder une langue commune. Or, comment des hommes isolés auraient-ils inventé une langue commune ? Et, l'on peut dire plus : comment l'homme, réduit à ses simples facultés, aurait-il jamais inventé la langue ? car, toute pensée suivie, toute réflexion, tout raisonnement, exigent l'emploi de paroles, et une langue, aussi simple qu'on la suppose, ne saurait être inventée sans de profondes réflexions et de nombreux raisonnements. Pour inventer le langage, il faudrait donc le posséder déjà. Où l'homme de la nature trouverait-il d'ailleurs la raison suffisante pour comprendre et prévoir les bienfaits de l'ordre social ? où trouverait-il la volonté nécessaire pour sacrifier ses instincts et ses passions aux intérêts communs ? J.-J. Rousseau a retracé avec éloquence, dans son Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, les difficultés qui s'opposent au passage de l'état de nature à l'état social, et on doit conclure de son raisonnement que, si l'état de nature avait jamais existé, il subsisterait encore. D'ailleurs, il est prouvé que l'homme ne saurait vivre dans cet état. Non-seulement il faut à l'enfant les soins continus de ses parents pendant une longue série d'années, mais l'adulte même, s'il était privé de la société de ses semblables, s'il cessait de recevoir les communications intellectuelles qui entretiennent constamment l'activité de son esprit et de son cerveau, verrait ses facultés disparaître, ses organes cérébraux s'atrophier, et, vivant comme un animal, contrairement à sa destination, il tomberait au-dessous de l'animal et finirait dans le crétinisme. C'est là, en effet, qu'ont

abouti les quelques individus qui, par suite de circonstances fortuites, ont été privés des bienfaits de l'éducation et de la vie sociale.

C'est donc l'état social qui constitue le véritable état naturel de l'homme, et jamais l'homme n'a vécu hors de la société. Il faut admettre par conséquent que Dieu a communiqué d'une façon exceptionnelle au premier homme les notions nécessaires pour fonder la première société, c'est-à-dire la connaissance de son Créateur, les lois morales de la famille, les premiers moyens d'action sur le monde extérieur. Nous ignorons si l'homme a reçu ces connaissances par un enseignement extérieur, ou s'il les possédait en sortant des mains du Créateur ; mais, s'il ne les avait pas reçues, la société n'aurait pu naître. Cette communication exceptionnelle des notions primitives n'est pas plus extraordinaire d'ailleurs que le fait de la création même. Or, la création de l'homme ne saurait être contestée : la géologie prouve de la façon la plus indubitable que la terre a traversé de longues périodes de siècles avant l'apparition de l'espèce humaine, et que l'homme est le dernier venu des êtres vivants sur notre planète. L'anatomie comparée et la psychologie démontrent, de leur côté, que nous ne descendons pas des orangs-outangs et des phoques. L'intervention divine étant constatée avec la plus grande certitude scientifique dans la création, rien n'empêche de faire un pas de plus et d'admettre, malgré les préjugés contraires, que Dieu ne s'est pas borné à créer l'homme comme esprit et corps, mais qu'il l'a pourvu en même temps des moyens qui lui étaient nécessaires pour accomplir son but dans ce monde.

Ce premier résultat nous conduit naturellement à un second, savoir : que l'humanité a commencé par un seul couple. On doit admettre, en général, que l'intelligence suprême ne fait aucune œuvre inutile ; or, comme une seule famille, investie de la mission de fonder la société, suffisait pour donner naissance, par son épanouissement, aux tribus, aux nations et à l'humanité tout entière, il est raisonnable de croire que Dieu n'a créé qu'un seul couple primitif. Si l'on considère, en outre, que l'humanité forme un seul corps dont tous les membres se tiennent, qu'il n'est pas de bien produit par les uns qui ne profite plus ou moins aux autres, pas de mal qui ne rejaillisse sur ceux qui en sont innocents ; que tous les hommes, tous les peuples, sont les ouvriers d'une œuvre commune qui s'accomplit progressivement à travers les siècles et dont le but est de constituer fraternellement l'humanité et de l'asseoir en maîtresse sur le globe : on comprend que le Créateur ait voulu assurer, par les liens de la parenté physique, l'union intellectuelle des esprits dans leur œuvre collective et préparer la fraternité des esprits par celle des corps. Si tous les hommes sont sortis d'un seul couple, il devient évident que toutes les inégalités qui se sont produites parmi eux ne proviennent que de causes accidentelles, qu'elles ne constituent pas des différences essentielles, et qu'elles peuvent disparaître comme elles se sont formées. Alors, il ne devient plus possible de justifier la domination que les uns s'arrogent sur les autres par la diversité des races, et de prétendre qu'une partie de l'humanité est née pour l'esclavage.

Alors aussi, on est obligé de reconnaître que tous les hommes, tous les peuples, sont capables d'arriver aux mêmes idées, à la même civilisation, aux mêmes progrès, et que, si quelques-uns sont restés en arrière des autres, c'est un devoir fraternel pour les nations plus avancées d'élever à leur niveau et de faire participer aux bienfaits d'une civilisation plus parfaite celles qui, en vertu de circonstances malheureuses, n'ont pu suivre la marche générale du progrès.

Le raisonnement seul, en dehors de toute preuve historique, suffit donc pour démontrer l'institution divine de la société et la création d'un seul couple primitif. Or, le plus respectable des monuments historiques, le seul qui ait conservé quelques notions positives sur l'origine de l'humanité, savoir : le premier livre de la Bible ou la Genèse, confirme complètement cette conclusion purement rationnelle. Comme je l'ai dit dans *l'Histoire de l'Inde et de la Chine* (p. 6), si Dieu n'a pas voulu que l'humanité perdît absolument la tradition de son histoire primitive, c'est le récit de Moïse qui, seul, peut l'avoir conservée. Bien que ce récit, qui n'est lui-même que le résumé de traditions plus anciennes, offre de nombreuses lacunes et bien des points obscurs, et qu'il ne soit pas possible de le prendre toujours à la lettre, il renferme assez d'éléments positifs pour donner un aperçu général des premières vicissitudes de la société humaine, aperçu corroboré d'ailleurs, comme nous le verrons, par les monuments et les traditions de peuples qui n'avaient aucune connaissance des livres du législateur hébreu.

L'ASIE

OCCIDENTALE

ET

L'ÉGYPTÉ

LIVRE PREMIER

Histoire primitive

CHAPITRE I^{er}

ORIGINE DE L'HUMANITÉ. — LE DÉLUGE.

Comme toutes les traditions primitives, la Genèse, avant d'exposer la première histoire de l'homme, raconte celle de la création du monde ; mais aucune autre cosmogonie antique n'offre la simplicité majestueuse du récit de la Bible ; aucune ne repose, comme celle de Moïse, sur des vérités démontrées par la science. Tandis que toute l'antiquité païenne se représentait la production du monde sous la forme du développement d'un œuf, la tradition biblique affirmait la création successive et progressive du globe et de ses habitants, et cette affirmation qui, pendant tant de siècles, a été destituée de toutes preuves, est devenue enfin, au XIX^e siècle, une vérité scientifique

incontestable. Si, en effet, on entend par le mot *jour*, non des durées de vingt-quatre heures, mais des périodes indéterminées; si l'on fait abstraction des points de détail sur lesquels la tradition est évidemment fautive et incomplète et qui soulèvent une foule de questions que la science également n'a pu résoudre jusqu'ici, la narration de la Bible offre une coïncidence éclatante avec les enseignements de la géologie. Cette science aussi nous apprend que le globe terrestre, tel qu'il se présente à nos yeux, a été formé dans une série de périodes parfaitement distinctes entre elles; que les êtres vivants qui l'habitent ont été créés successivement et progressivement en allant du moins parfait au plus parfait, et que l'homme a paru le dernier sur la terre, comme le chef-d'œuvre et le couronnement de la création.

« Après avoir fait les animaux chacun selon son espèce, dit la Genèse, Dieu créa l'homme à son image, et il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit et il leur dit : Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et vous l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la surface de la terre. »

Ces paroles traditionnelles résument en quelques mots tout le but terrestre de l'humanité : remplir la terre et en prendre possession, la travailler et l'administrer, comme, ajoute un peu plus bas le même document, telle est, en effet, la fonction de l'homme sur le globe, le rôle que la philosophie aussi bien que la religion assignent à l'humanité vis-à-vis des créations matérielles qui l'entourent.

La Genèse nous a conservé un autre précepte primitif, qui a trait à la sainteté du mariage et forme le fondement de la famille. Après avoir dit d'abord que Dieu créa l'homme mâle et femelle, elle raconte une seconde fois, sous une forme symbolique, la création de la femme, dans le seul but, à ce qu'il semble, de justifier la parole suivante : « Adam dit : Voilà l'os

de mes os et la chair de ma chair... C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair.»

Quelle fut la vie sociale, intellectuelle, physique des premiers hommes? A cette question nous ne pourrions répondre que par des suppositions que nous préférons épargner au lecteur. La tradition biblique est très peu explicite à cet égard. Après avoir raconté, dans un langage symbolique dont nous avons perdu la clef, l'irruption du mal dans le monde par la faute de l'homme et sa désobéissance aux lois de son Créateur, elle décrit dans la légende du meurtre d'Abel la première lutte sociale, le premier fratricide, et présente enfin l'histoire de deux sociétés parallèles, histoire qui ne se compose guère, il est vrai, que de deux séries de noms.

La première série comprend les noms des patriarches issus de Seth, troisième fils d'Adam. Avec Adam et Noé, elle comprend dix patriarches, dont trois surtout sont célèbres dans la tradition : Enoch, qui marcha avec Dieu, et qui ensuite ne parut plus, parce Dieu l'avait enlevé; Mathusalem, qui vécut 969 ans, et Lamech, le père de Noé. La seconde série, qui est celle des fils de Caïn, ne comprend que sept patriarches, avec Adam et Lamech, qui clot la liste. Les noms des deux séries offrent de telles ressemblances qu'on est tenté de les prendre pour des formes différentes de noms primitivement identiques.

Il y a tout lieu de croire, en effet, que ces noms ne représentent qu'une succession de périodes sociales, résumées chacune sous le nom d'un homme éminent, le seul de la période dont le souvenir se soit conservé. Les deux séries rappellent deux histoires : l'une a trait à la société qui est restée fidèle le plus longtemps à l'enseignement et aux croyances primitives, et retrace la ligne du bien; l'autre reproduit les mêmes périodes, en les réduisant à sept, pour la société issue de Caïn, la ligne du mal. Les

descendants de Caïn habitaient une grande ville, nommée Enos. Les premiers ils inventèrent les arts de luxe et firent des ouvrages de fer et d'airain. Un ancien chant primitif caractérise la violence et la férocité que la tradition attribuait à cette société pervertie, où régnait la polygamie. Lamech dit à ses femmes Ada et Sella : « Femmes de Lamech, écoutez ce que je vais dire : pour une blessure, j'ai tué un homme ; pour une contusion, j'ai tué un jeune garçon. La mort de Caïn a été vengée sept fois, celle de Lamech sera vengée soixante-dix fois sept fois. »

Mais les deux sociétés finirent par se confondre. « Après que les hommes, dit la Genèse, eurent commencé à se multiplier sur la terre et qu'ils eurent engendré des filles, les enfants de Dieu prirent pour leurs femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu. Or, de l'union des enfants de Dieu avec les filles des hommes naquirent des enfants qui furent des hommes puissants et fameux dans le siècle ; alors il y eut des géants sur la terre et le monde fut rempli d'iniquité. »

Cette distinction entre les enfants de Dieu et les fils des hommes, que l'auteur de la Genèse rattache à la séparation survenue entre les descendants de Seth et ceux de Caïn, indique l'inégalité profonde qui s'était établie, dès les temps primitifs, entre les hommes ; cette inégalité, nous la retrouverons chez tous les peuples postérieurs, et partout nous verrons s'établir une différence fondamentale entre les races régnautes, auxquelles on attribue une origine divine, et les races esclaves, qu'on considère comme nées du limon de la terre. Diverses légendes avaient cours, du reste, chez les Juifs, sur cette grande perturbation sociale, et il est probable qu'elles n'étaient pas dénuées de fondements puisés dans la tradition. La plus célèbre est celle qui a été conservée dans le *livre d'Hénoch*, ouvrage écrit un ou deux siècles avant l'ère chrétienne : on y retrace le commerce criminel d'un

certain nombre d'anges ou égrégores avec les filles des hommes; l'orgueil des races de géants nés de ces unions maudites; leur violence et leur dépravation; enfin la punition des égrégores et de leurs descendants par les anges fidèles. Il était resté de cette période le souvenir d'une démoralisation épouvantable, de violences inouïes, de crimes monstrueux qui motivaient l'extermination de cette société dégénérée.

Or, continue la Genèse, Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps; il marcha avec Dieu, et il engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. Dieu l'avertit qu'il allait répandre les eaux du déluge pour faire mourir toute chair qui respire, et lui commanda de construire une arche où il se renfermerait avec ses fils, leurs femmes et deux de chaque espèce de tous les animaux. Alors le déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours, toutes les créatures vivantes périrent, il ne demeura que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.

Telle est la tradition israélite sur le premier âge de l'humanité. Cette tradition se trouve corroborée par celle de plusieurs autres peuples.

Ainsi, la série de dix ou de sept noms de saints, de princes, de dieux ou de périodes se trouve chez diverses nations de l'antiquité. La tradition babylonienne compte dans l'origine dix rois, dont les noms ont été conservés par Bérose et qui régnèrent ensemble pendant 432,000 ans; le dernier d'entre eux fut Xisuthrus, auquel Dieu annonça le déluge et qui bâtit une arche dans laquelle il se sauva avec ses compagnons. Comme nous l'avons vu dans le volume consacré à l'Inde et à la Chine (p. 34), la tradition indoue place avant le déluge six Manous, le Manou Vaivaswata qui répond à Noé formant le septième. Chaque période humaine commence par une série de sept ou de dix saints éminents, nommés Richis ou Maharchis. Chez les Chinois, les Hoang et les Ki rappellent une tradition analogue (voir le même volume, p. 140). Les règnes

des dieux et des demi-dieux qui, dans l'histoire d'Égypte, précèdent les dynasties humaines, paraissent appartenir au même ordre d'idées.

Le souvenir du déluge s'est maintenu dans les traditions de la plupart des peuples. Non-seulement l'histoire du déluge est racontée en termes presque identiques par les Babyloniens, mais la tradition d'une grande inondation qui détruisit tous les êtres vivants, à l'exception d'un bien petit nombre de couples, se retrouve notamment dans l'Inde, dans la Grèce ancienne, dans les anciennes traditions des peuples mexicains. Il n'est donc guère possible de douter du grand cataclysme qui a laissé un souvenir si profond à l'humanité. Mais rien n'oblige de croire à la vérité des détails légendaires dont la tradition a peu à peu enveloppé l'histoire de ce grand événement. Il n'est pas possible d'admettre, par exemple, que Noé ait pu réunir un couple de chaque espèce d'animaux vivants sur le globe, ni que les eaux aient pu couvrir la terre entière. L'humanité ne devait guère avoir dépassé alors les contrées de l'Asie occidentale, où la Genèse et toutes les probabilités historiques ont placé le séjour des premiers hommes et de la première société. Ce qui paraît certain, c'est qu'une seule société, désignée par le nom de Noé et de ses fils, échappa à la catastrophe, et que c'est de ce centre qu'a rayonné l'humanité nouvelle. D'après la tradition orientale, l'Arche de Noé se serait arrêtée sur le mont Ararat, situé dans la haute Arménie. C'est à cette contrée, en effet, que les indications historiques ramènent l'origine de tous les peuples connus.

La première période de l'histoire humaine a laissé aux générations postérieures l'impression d'une œuvre manquée au début, d'un paradis perdu par la faute de l'homme lui-même, d'un âge d'or converti en un âge de fer. C'est à cette faute originelle que l'humanité a rattaché à bon droit la plupart de ses malheurs futurs. En effet, si elle était restée fidèle aux enseigne-

ments qu'elle avait reçus dans l'origine, le progrès aurait pu s'accomplir, sinon sans efforts, du moins sans les calamités et les souffrances résultant d'un état social fondé sur la superstition, la violence et l'immoralité. A mesure que les hommes auraient augmenté en nombre, il se serait établi sans doute des communautés plus ou moins étendues, qui, de proche en proche, auraient peuplé tout le globe, et qui, reliées entre elles par la croyance en un Dieu unique, par la conscience d'une origine commune, par les principes d'une même morale, par tous les rapports qui naissent du commerce et de l'utilité réciproque, eussent formé peu à peu le corps de l'humanité, au sein duquel les mêmes enseignements auraient conservé la liberté, l'égalité et la fraternité! Au lieu de ce progrès régulier, que trouvons-nous presque au début de la nouvelle société issue de Noé, comme un legs indubitable de l'âge précédent? Dans la religion, la pluralité des dieux, l'adoration des forces de la nature, les sacrifices humains, les superstitions les plus odieuses et les plus immorales; dans la famille, l'infériorité de la femme, la polygamie, la subordination servile de l'enfant; dans la société, le despotisme, l'inégalité des classes, l'esclavage; dans les relations des peuples entre eux, les haines des races, la guerre, l'extermination ou l'asservissement des vaincus.

Cependant le progrès était la loi de l'humanité; cette loi ne pouvait manquer d'avoir son effet, et si la chute eût été assez profonde pour arrêter toute marche en avant, elle eût eu pour résultat, du même coup, l'anéantissement du genre humain, qui n'aurait pu vivre hors de cette condition normale de son existence. Or, l'humanité a vécu, elle a donc continué à progresser; mais, en vertu des circonstances où elle s'était placée elle-même, le progrès a été plus lent et plus difficile. Aux conséquences des fautes sociales antérieures se sont jointes celles des fautes nouvelles, et ce n'est que le christianisme qui a fait

rentrer définitivement l'humanité dans la voie qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

CHAPITRE II

NOË. — LA DISPERSION DES PEUPLES.

Un long espace de temps s'écoula entre le déluge et l'époque où nos renseignements historiques commencent à être certains et tant soit peu détaillés. L'auteur de la Genèse a singulièrement abrégé cette période, car de Noé à Abraham il ne met que dix générations, c'est-à-dire de 3 à 400 ans. Or, cette durée est trop courte dans tous les cas. En effet, il est à peu près hors de doute qu'Abraham vécut entre les années 1800 et 1600 avant Jésus-Christ; or, comme nous le verrons, on a retrouvé en Egypte des œuvres architecturales, des sculptures, des inscriptions qui remontent à plus de 3,000 ans avant notre ère, ce qui suppose au moins quinze cents années d'histoire antérieure à Abraham; et rien n'autorise à admettre que la monarchie égyptienne fut établie immédiatement après le déluge : tout porte à croire, au contraire, qu'entre cette grande catastrophe, qui réduisit la société humaine à de si faibles proportions, et la fondation des premiers empires, il s'écoula un temps assez long, nécessaire pour que la nouvelle société s'accrût assez en force et en nombre pour envoyer des colonies au loin; les traditions conservées par la Genèse elle-même, et d'autres indications malheureusement très vagues et très incomplètes, semblent prouver d'ailleurs que de grandes révolutions religieuses et sociales précédèrent et suivirent la dispersion définitive du genre humain, et que les empires dont l'histoire nous est parvenue ne se sont éta-

blis que postérieurement. Ces révolutions primitives ont dû occuper un millier d'années au moins.

On s'explique, du reste, pourquoi l'auteur de la Genèse a autant réduit la durée de cette période. Après avoir raconté la dispersion des peuples, Moïse s'en est tenu à l'histoire des Israélites ; et comme cette histoire ne comprenait aucun fait remarquable dans cette période, et qu'elle se bornait sans doute à la généalogie nécessairement incomplète que donne la Genèse, l'histoire générale de l'humanité s'en est trouvée abrégée d'autant. Mais les traditions que Moïse nous a transmises sur Noé et ses descendants sont de la plus haute importance, et malgré les lacunes qu'elles laissent subsister sur les migrations des peuples dont nous connaissons l'histoire postérieure, elles suffisent parfaitement pour constater l'origine commune de ces peuples, établir leur parenté réciproque et faire connaître les principes moraux qui les ont dirigés.

De même que pour les patriarches antédiluviens, le nom de Noé exprime sans doute plus que le nom propre de l'homme supérieur qui fut le chef de la société sauvée du déluge ; il représente une période historique tout entière, période probablement très longue, dont il n'est resté que ce nom dans le souvenir des hommes. De même, les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet sont les types des trois grandes races humaines, issues de ce centre primitif, et qui, peut-être, y existaient déjà avant le déluge et y représentaient des classes et des fonctions différentes.

Mais si le nom de Noé est celui d'une société, il est certainement aussi celui d'un individu, du fondateur et de l'organisateur du nouveau centre social. Les préceptes moraux que la tradition rattache à ce nom prouvent que la société fut reconstituée par un de ces hommes de génie que Dieu investit, à certaines époques, d'une mission supérieure, un de ces initiateurs dotés de hautes inspirations, qui tracent d'avance, pour une longue suite de siècles, la route que doit suivre l'hu-

manité. La loi morale donnée au premier homme fut renouvelée et complétée par de nouvelles prescriptions motivées par les crimes et les désordres de l'époque antédiluvienne. A l'ancien précepte : « Croissez et multipliez, » s'ajoute celui-ci : « Quiconque aura répandu le sang de l'homme sera puni par l'effusion de son propre sang ; car je vengerai la vie de l'homme de la main de l'homme qui est son frère. » La tradition juive des temps postérieurs attribue en outre à Noé un ensemble de préceptes qui auraient formé ce qu'on a appelé depuis la morale naturelle ou le droit des gens. Au sein de la société noachique furent formulés, en effet, des principes moraux que nous retrouvons chez tous les peuples du monde, et que ceux-ci semblent avoir emportés de ce centre commun ; mais ces principes n'étaient pas ceux de la morale chrétienne qui forme la véritable loi naturelle de notre temps.

Le but d'activité de la société noachique était donné par le précepte : « Croissez et multipliez. » L'œuvre essentielle de ce premier centre était d'envoyer au dehors des colonies chargées d'occuper et de cultiver successivement les diverses contrées de la terre. Le simple raisonnement indique qu'il dut en être ainsi ; mais la tradition, et surtout les faits que nous aurons à exposer bientôt, démontrent d'une manière indubitable que la migration et la colonisation furent, en effet, le premier devoir imposé à l'humanité. Il est donc probable que pendant un certain temps le centre noachique envoya régulièrement au dehors des essaims colonisateurs ; mais il arriva un moment où des révolutions intérieures ébranlèrent cette société, et finirent par la détruire ; malheureusement il ne nous reste sur ces grands événements que quelques légendes obscures.

La première de ces révolutions est marquée par le nom de Cham. Noé, qui le premier avait planté la vigne, but du vin, s'enivra, et parut nu dans sa tente ; Cham se moqua de lui et le montra à ses frères, qui

cachèrent la nudité du vieillard. Noé alors maudit Chanaan, le plus jeune des fils de Cham, et le condamna à être l'esclave de ses frères. Tel est le récit de la Genèse, et l'on comprend que l'historien juif qui recueillit cette tradition ait fait retomber plus spécialement la malédiction de Noé sur Chanaan, l'ancêtre des ennemis les plus acharnés des Juifs; mais on s'expliquerait difficilement cette histoire même et la gravité de la faute attribuée à Cham, si d'anciennes traditions orientales n'ajoutaient que le crime de Cham a consisté à mettre Noé dans l'impossibilité d'engendrer à l'avenir. Si l'on interprète cette légende au point de vue social, on doit en conclure qu'une révolution intérieure atteignit la société noachique dans son principe vital, dans la faculté d'envoyer des colonies au dehors, et que le pouvoir passa à une fraction du peuple primitif, personnifiée sous le nom de Cham.

Mais ce grand mouvement social, qui, suivant l'historien Josèphe, avait sa source dans le refus de continuer l'œuvre de migration et de colonisation, ne s'arrêta pas là. Il y eut une seconde révolution sur laquelle nous avons des renseignements plus nombreux quoiqu'aussi obscurs. Après la destruction du centre noachique, qui était placé dans la haute Arménie, les peuples qui en avaient fait partie descendirent vers le sud, et parvinrent aux plaines fertiles qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate, à une certaine distance de leur embouchure dans le golfe Persique; c'était le pays de Sennaar. Ces peuples, dit la Genèse, n'avaient alors qu'une seule langue et qu'une même manière de parler, et ils se dirent l'un à l'autre : Allons, faisons des briques et construisons une ville et une tour qui soit élevée jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre. Le Seigneur ne voulut pas qu'ils ne formassent qu'un seul peuple; il confondit tellement leur langage qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres. C'est de cette manière que le Seigneur les dispersa de ce lieu dans tous les pays du

monde. Suivant Josèphe et d'autres traditions, l'auteur de cette tentative de concentrer la population dans la Babylonie et d'empêcher la colonisation ultérieure fut Nemrod, qui, suivant la Genèse, était un fort chasseur devant l'Éternel.

Des critiques modernes ont pensé que cette tradition de la tour de Babel n'avait aucune valeur historique, et qu'elle n'avait été inspirée que par la vue d'une tour très élevée qui existait, en effet, à Babylone, et par la diversité des langues qu'on parlait dans cette immense ville de commerce. Mais les explorations récentes des ruines de Babylone ont conduit à des résultats bien différents.

L'emplacement de l'ancienne Babylone est aujourd'hui couvert de débris de toutes sortes, au milieu desquels s'élève une colline isolée portant les ruines d'une antique tour, qui a encore plus de 90 mètres de hauteur. Les Arabes désignent cette tour par le nom de Birs-Nimroud, dont la seconde partie rappelle le fort chasseur de la Bible, et la première le nom d'un des quartiers de Babylone, Borsippa. D'après les traditions locales, cette ruine serait celle de l'antique tour de Babel; mais il a toujours paru plus probable que c'était un reste d'un immense temple, bâti par les rois de Babylone, qui excitait l'admiration de tous les étrangers. C'est ce qu'ont démontré, en effet, les dernières recherches. Mais en même temps on a trouvé des inscriptions prouvant que ce temple lui-même avait été reconstruit sur les débris de la tour primitive par Nabuchodonosor, environ 600 ans avant Jésus-Christ. Voici un passage d'une de ces inscriptions (traduite par M. Oppert, *Journal asiatique*, 1857) :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Étre éternel... fils aîné de Nabopolassar, moi :

» ... La tour, la maison éternelle, je l'ai refondue et rebâtie, en argent, en or, en autres métaux; en pierres et briques vernissées, en cyprès et en cèdre; j'en ai achevé la magnificence.

» Le temple des Sept-Lumières de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un roi antique; mais il n'en éleva pas la faite. Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre préférant leurs paroles. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était ébranlée en formant des collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à le rebâtir. Je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des arcades.»

Le caractère antique et respectable de la tradition rapportée par la Bible ne saurait donc être contesté. Cette tradition rappelle sans doute le souvenir de grandes dissensions qui s'élevèrent entre les tribus sorties du noyau primitif; la tentative avortée de maintenir l'unité entre ces tribus par la construction d'une capitale et d'un temple, enfin la dispersion de ces peuples et la séparation définitive des races et des langues désignées sous les noms des trois fils de Noé : Sem, Cham et Japhet.

On peut donc supposer qu'il y eut deux migrations : la première, qui eut lieu pendant l'existence même du centre de Noé ou lors de sa dissolution; la seconde, qui suivit la catastrophe de Babylone.

La première ne se composa probablement que de petites tribus colonisatrices se répandant de proche en proche sur la terre, et qui, à mesure qu'elles grandissaient, envoyaient elles-mêmes de nouvelles colonies au dehors. Ce devoir d'aller en avant, d'occuper constamment des terres nouvelles, resta empreint profondément dans les idées et les usages de ces peuples, et chez quelques-uns il présente tous les caractères d'une institution religieuse. Tous les prin-

témps, les anciens de la tribu désignaient un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles qui devaient aller chercher de nouveaux foyers. Ce printemps sacré se mettait en marche sous les auspices des dieux de la tribu, et quand il avait formé un établissement fixe, il envoyait d'autres colonies à son tour. C'est ainsi que nos ancêtres les Gaulois ont colonisé le nord de l'Italie et que leurs expéditions se sont avancées jusque dans la Grèce et l'Asie-Mineure. Ces premières colonies paraissent avoir donné origine à la première couche de la population du globe, couche inférieure qui, privée de ses relations avec le centre, oublia bientôt les premiers germes de la civilisation qu'elle y avait reçus, et qui, dispersée en tribus éparses, peu nombreuses, dépourvues de moyens d'action sur le monde extérieur, subit sans résistance l'influence du climat et des circonstances physiques. Cette influence se traduisit surtout par la coloration de la peau et la forme de certains membres. De là les races noires, brunes, rouges, jaunes, que présentent les diverses contrées du globe et les mille variétés de couleur et de conformation de l'espèce humaine, résultant toutes des circonstances locales de chaleur, de lumière, d'humidité, d'alimentation auxquelles les tribus étaient exposées. On peut considérer comme les restes abrutis de cette première colonisation la plupart des peuples qu'on a appelés sauvages, et particulièrement les nègres de l'Afrique, les tribus primitives de l'Inde, de la Chine, les peuplades de l'Australie, de la Polynésie, de l'Amérique méridionale.

Les peuples de la seconde migration offrent déjà un degré plus avancé de civilisation, et, bien que leurs croyances, leurs mœurs et leurs coutumes fussent les mêmes au fond que celles des tribus plus anciennes, ils ne retombèrent jamais aussi bas dans l'échelle humaine. Là commence à se montrer le principe d'un groupement plus étendu que la simple tribu; des chefs, des guerriers, essayent de relier sous

leur domination des tribus diverses, et nous voyons se former de grands empires. Tels furent les anciens empires de Babylone et d'Égypte; telle fut aussi l'antique domination qui s'établit en Chine. Pour ces peuples aussi la tradition et l'analogie des langues nous permettent de mieux suivre la filiation des races et leurs migrations.

Bien que par des raisons faciles à comprendre, la tradition juive ait accordé le droit d'aînesse à Sem, Cham représente la branche la plus ancienne, celle qui, la première, couvrit d'une population nombreuse l'Asie méridionale et occidentale, et le nord de l'Afrique. Moïse donne quatre fils à Cham. Le nom de l'aîné, Chus, répond à un grand peuple et à une antique civilisation qu'on a appelée couchite et qui paraît s'être étendue sur tous les bords de la mer Rouge et du golfe Persique, ainsi que sur toute l'Inde. Cette société se distinguait par une langue particulière qui a complètement disparu des pays qu'elle habitait d'abord, mais qui se retrouve dans les plus anciennes inscriptions de ces contrées. C'est la langue que parlaient dans l'Inde les peuples antérieurs aux Ariens (voyez *l'Inde et la Chine*, p. 10), et dont sont sortis les idiomes des races nomades des steppes centrales et septentrionales de l'Asie, des Turcs et des Tartares, les langues *touraniennes*. Nemrod était le fils de Chus, et Babylone paraît avoir été le premier centre de cette race. Deux autres fils de Cham, Misraïm et Phut désignent les conquérants de l'Égypte et du nord de l'Afrique. L'Égypte avait une langue à elle, dont on n'a pas encore établi les rapports avec les langues touraniennes. Enfin, le quatrième fils de Cham, Chanaan représente les peuples de la Syrie et de la Palestine qui, mêlés plus tard avec les Sémites, se sont complètement appropriés la langue de ces derniers.

Sem était établi d'abord dans les montagnes de l'Arménie. De là ses descendants, les Sémites, envoyèrent quelques rameaux dans l'Asie-Mineure et d'autres

sur les montagnes qui bordent à l'est le cours du Tigre. Parmi ces derniers, les plus importants furent les Assyriens et les Elamites ; mais la masse d'entre eux descendit dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate, où elle mit fin à la domination des Couchites et se repandit dans toute l'Asie occidentale, se mêlant partout aux descendants de Cham et substituant sa langue aux idiomes touraniens. Ceux de ces peuples qui ont joué le plus grand rôle dans l'histoire sont les enfants d'Héber, les Israélites et les Arabes. Les langues de ces deux peuples et celles des Syriens, des Phéniciens, des Assyriens et des Babyloniens, forment le groupe bien distinct des langues sémitiques, dont l'arabe est aujourd'hui le seul type vivant.

C'est la postérité de Japhet qui a été la plus nombreuse et a eu la plus grande fortune. Partis probablement des bords orientaux de la mer Caspienne, les Japhétides ont d'une part envahi l'Inde et la Perse, et ont fondé, dans ces pays, la domination arienne ; d'autre part, leurs colonies migratrices se sont avancées peu à peu en Europe, et ont jeté successivement des rameaux en Grèce, en Italie, en France, en Espagne, dans la Scandinavie, en s'assujettissant les tribus plus faibles qui avaient déjà occupé quelques-unes de ces contrées avant elles. Les Germains et les Slaves ont formé leur arrière-garde. Tous les peuples de l'Europe moderne sont donc issus de la race de Japhet, et l'étude de leurs langues ne laisse subsister aucun doute sur leur parenté. Bien que ces langues offrent d'énormes différences, il n'est pas possible de méconnaître leur commune origine. Une pareille communauté a dû exister aussi entre les langues touraniennes, sémitiques et japhétiques ; mais si les traces de leur unité première ne manquent pas tout à fait, elles sont trop peu nombreuses et trop incomplètes pour donner à cet égard une certitude absolue ; ces différences s'expliquent d'ailleurs par la facilité avec laquelle les langues se modifient quand elles ne sont pas encore

bien formées, ce qui était certainement le cas de l'idiome parlé par les peuples de la plaine de Sennaar.

CHAPITRE III

CIVILISATION PRIMITIVE.

Les peuples sortis de l'ancien centre arménien eurent des destinées bien différentes : le plus petit nombre d'entre eux purent profiter de tous les germes de la civilisation dont l'humanité fut dotée successivement, et ce sont eux qui ont formé les nations chrétiennes placées aujourd'hui à la tête du progrès. D'autres, tout en dépassant de beaucoup les sociétés primitives, n'ont participé aux développements des peuples précédents que dans une certaine mesure, et se sont immobilisés dans une civilisation analogue à celle de l'empire romain sous les Césars ; telles furent l'Inde et la Chine. Enfin, un certain nombre de peuples ont conservé jusqu'aujourd'hui les croyances et les mœurs de l'époque primitive, ou ne les ont modifiées que pour les altérer et retomber plus bas encore sur l'échelle sociale. Ces peuples sont nombreux encore, et nous sont assez connus par les récits des voyageurs ou des historiens pour qu'il soit possible de retracer les traits principaux de leur première civilisation.

La religion fut sans doute très simple à l'origine. La tradition rapporte que Noé renouvela la croyance en un Dieu unique, enseignée au premier homme, et rien n'autorise à douter de ce fait. Mais dans l'antiquité, aussi bien que dans les époques plus modernes, les idées religieuses formaient une des premières préoccupations des hommes, et, comme depuis, elles ont provoqué de grandes divergences d'opinion. Il n'est pas douteux que dès ces temps reculés il ne se soit élevé des schismes, il ne se soit produit des doctrines

opposées à celles de l'enseignement reçu. C'est probablement quelque protestantisme de ce genre, caché sous le nom de Cham et sous la tradition de la confusion des langues, qui mit fin à la première société fondée par Noé. Ce qui est certain, c'est que le dogme de l'unité de Dieu, très simple en lui-même, mais trop élevé peut-être pour les intelligences primitives, s'obscurcit partout, s'il ne s'effaça pas entièrement, et qu'il avait disparu même chez les descendants d'Héber lorsqu'Abraham en fit la croyance fondamentale des Israélites. Cependant la civilisation primitive ne nous offre pas encore cette pluralité de dieux personnels à forme humaine que nous retrouvons plus tard. Dieu devint le grand esprit qui animait la nature; le ciel et quelquefois la terre, la grande mère des mortels, étaient vénérés comme ses *manifestations directes*; quelquefois aussi la terre était considérée comme la source du mal, car si elle était la nourricière de l'homme, ce n'était qu'à force de peines et de fatigues que celui-ci pouvait lui arracher ses dons. Mais, en outre, le grand esprit se spécialisait et s'individualisait dans tous les êtres de la nature : dans le soleil, dans les étoiles, dans les montagnes, dans les rochers, dans les arbres, dans les animaux, dans les sources, dans les rivières, dans les vents, dans les nuages. A mesure qu'on s'éloigna de la vérité première, et que les traditions s'effaçaient, on oublia de plus en plus le grand esprit lui-même pour ne plus vénérer, avec une foi superstitieuse, que ses manifestations particulières. Chez beaucoup de peuples, le soleil, l'astre splendide qui exerce une si grande influence sur la vie humaine, prend la place du dieu principal : on l'invoque pour appeler sa chaleur bienfaisante; on lui offre des sacrifices pour détourner ses ardeurs nuisibles. Les astres, signes des révolutions du temps, deviennent l'objet d'un culte assez général. On adore tel animal, telle plante, comme offrant le type de la nature animale ou de la force végétative. Souvent le serpent est considéré

comme le symbole vivant de la terre, et devient, suivant les peuples, l'expression la plus haute, soit du bien, soit du mal. On arriva ainsi à attacher une vertu religieuse à un morceau de bois, à un caillou, à des objets de fabrication humaine; ce fut le fétichisme, le dernier degré de la superstition humaine, et qui est resté à peu près la seule religion de beaucoup de peuples nègres de l'Afrique.

Les hommes croyaient qu'ils participaient eux-mêmes à la nature divine et qu'ils étaient fils des esprits célestes. Mais, à cet égard, il s'établit une différence qui a exercé une profonde influence sur l'histoire de l'humanité. Il est assez probable que l'esclavage, né avant le déluge, avait survécu au cataclysme avec la société de Noé, et qu'il subsistait dès l'origine, au sein de cette société, une race pure, qui exerçait la domination et qui était seule dépositaire des croyances religieuses et morales, et une race dégénérée, abâtardie, moralement et physiquement inférieure à la précédente. De bonne heure aussi la parole de fraternité de Noé, dont la Bible nous a conservé la mémoire, paraît avoir été interprétée dans le sens le moins large possible. On ne considéra comme frères que ceux auxquels on était uni réellement par les liens du sang, et de là résultèrent deux conséquences : d'abord, la société ne s'étendit pas au delà de la tribu et ne fut toujours qu'une famille un peu plus nombreuse que la famille ordinaire ; en second lieu, l'abîme entre la race dominante et la race inférieure se creusa de plus en plus. La première était la race divine ; les hommes qui en étaient issus se disaient les fils des dieux, les immortels ; ils se croyaient seuls doués du libre arbitre et assujettis à la loi morale. Les hommes de la seconde classe, au contraire, étaient considérés comme des êtres d'une nature inférieure ; de même que les animaux, on les croyait nés du limon de la terre. Ils étaient soumis à la domination absolue de leurs maîtres, qui devaient les contraindre

par la force à mener une vie ordonnée et régulière.

Ces doctrines se retrouvent plus ou moins clairement formulées chez la plupart des peuples primitifs, seulement, elles présentent, suivant les époques, les races et les contrées, des caractères différents. Les tribus occidentales de la race japhétique, par exemple, surtout celles qui se dirigèrent les dernières sur l'Europe, les races germaniques et slaves, n'amenaient avec eux que peu ou point d'esclaves; elles étaient donc composées presque exclusivement d'hommes libres et égaux, qui se considéraient tous comme les descendants des dieux. Ailleurs, au contraire, les tribus, en s'avancant, en subjuguèrent d'autres de civilisation inférieure, et alors le caractère divin n'était attribué qu'à la tribu dominante. Les peuples chez lesquels se constitua la monarchie absolue réservèrent avant tout ce caractère à la famille régnante. Ce dernier fait est général; on le trouve partout et chez les nations appartenant aux races les plus diverses : à Babylone, en Egypte, chez les Perses, dans l'Inde, en Chine, au Mexique, au Pérou. Les empereurs et rois de ces peuples se disent tous issus directement de la divinité, et appelés par elle à régir et civiliser les multitudes. C'était la doctrine du droit divin dans toute sa brutale simplicité (1).

Le premier principe de la morale fut toujours le précepte : « Croissez et multipliez, entrez sur la terre. » Cette dernière partie du précepte a été si fidèlement accomplie par les tribus primitives, qu'il n'est pas un point si reculé du monde où elles n'aient jeté quelques-uns de leurs rameaux : dans les déserts tropicaux de l'Afrique comme sur les glaces du Groenland, aux extrémités méridionales de l'Amérique comme dans les îles innombrables de la Polynésie.

(1) Le caractère divin que s'attribuèrent primitivement les hommes libres et les chefs n'a pas été reconnu généralement par les historiens. C'est M. Buchez qui l'a mis le premier en lumière. Les preuves surabondent.

Mais cette parole aussi fut l'objet de fausses interprétations, qui engendrèrent de graves abus. C'était un devoir pénible et un rude labeur pour les premiers hommes d'occuper la terre, de se frayer un chemin à travers les forêts vierges, d'affronter les déserts arides, les marécages périlleux ; dépourvus de connaissances et de moyens d'art, presque sans vêtements, réduits, pour se nourrir, aux fruits spontanés de la nature et aux produits de la chasse, n'ayant que des armes grossières pour se défendre contre les animaux sauvages, en grand nombre alors sur la terre, ignorant la diversité des climats, la suite naturelle des saisons, ne sachant pas même si le soleil reparaitrait chaque matin, ces premiers pionniers du globe avaient besoin d'une énergie indomptable et d'un courage à toute épreuve. Un chant traditionnel de l'Amérique centrale nous a conservé le souvenir de la douleur qu'éprouvèrent les tribus lorsque, passant sur les glaces du nord de l'Asie en Amérique, elles virent se produire un phénomène qui se renouvelle tous les ans au delà du cercle polaire et que le soleil resta plusieurs jours sans se lever. Dans ces circonstances, on conçoit que chez ces hommes grossiers l'énergie et le courage aient rapidement dégénéré en violence et en férocité, que l'œuvre de violence parut seule méritoire, et que la force brutale devint la première vertu.

Et bientôt la violence ne fut pas dirigée seulement contre les obstacles naturels, elle s'exerça aussi contre les autres hommes. Le lien social ne dépassant pas la tribu, les intérêts des tribus voisines se trouvèrent souvent en opposition, et la lutte armée fut le seul moyen de terminer le différend. A mesure que les tribus se dispersèrent, elles oublièrent leur origine commune ; chacune se crut seule issue de la source pure et divine, et traita en esclaves, en ennemis tous ceux qu'elle ne connaissait pas. La guerre contre les hommes devint l'analogie alors de la lutte soutenue contre la nature ; on considéra même cette œuvre

comme plus méritoire, et la guerre ne tarda pas à devenir le but le plus glorieux des peuples, la valeur militaire la vertu par excellence. Que de tribus où le jeune homme n'acquerrait le droit de cité que lorsqu'il pouvait montrer les chevelures sanglantes ou les crânes décharnés des ennemis qu'il avait tués ! Que d'autres qui n'admettaient de récompense future que pour les guerriers morts en combattant, témoin le paradis du dieu Odin, ce Walhalla des anciens Germains, où les âmes des héros s'entretuaient tous les jours et renaissaient chaque jour pour s'entretuer encore ! Que de traces ces mœurs sauvages n'ont-elles pas laissées dans la civilisation moderne !

La société n'ayant pas dépassé les limites de la tribu chez le plus grand nombre de ces peuples, l'organisation politique fut très peu compliquée. Elle se présente sous deux formes principales : ou bien elle est monarchique et patriarcale, ou bien démocratique et égalitaire. La tribu résultait du développement naturel de la famille ; la puissance que le père exerçait sur ses enfants, tant qu'ils avaient besoin de ses enseignements et de sa protection, lui restait lorsqu'ils devenaient adultes, et de là la monarchie naturelle du fondateur de la famille. La succession au pouvoir était réglée de diverses manières : chez les peuples où ce système a existé le plus longtemps et subsiste encore jusqu'à un certain point, chez les Mongols et chez les anciens Russes, l'autorité suprême appartenait toujours à l'aîné de la branche aînée de la tribu. Par une anomalie singulière et qui n'est pas encore suffisamment expliquée, la succession se transmettait, chez beaucoup de peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, par la ligne féminine : pour être apte à succéder, il fallait descendre du premier chef par les femmes, et la filiation par les hommes ne donnait aucun droit. Ce pouvoir patriarcal prit quelquefois un caractère assez absolu ; mais en général, la puissance du chef était restreinte, et ordinairement il ne

pouvait prendre aucune décision importante sans avoir consulté les anciens de la tribu.

Ailleurs on ne trouve aucun chef, aucun pouvoir permanent ; c'est le conseil des pères de famille qui prend toutes les décisions obligatoires. L'existence de quelques familles nobles rappelle seule le droit d'aïnesse primitif. Dans ces assemblées de la tribu, on débattait librement les intérêts communs, on prononçait des discours, et nous savons que, notamment chez nos ancêtres les Gaulois et dans l'Amérique du nord, il s'était formé une véritable éloquence parlementaire. On n'élisait ordinairement de chef que quand il s'agissait de faire la guerre, et on choisissait alors le plus brave et le plus expérimenté.

Ce qui précède s'applique principalement aux tribus composées uniquement d'hommes de même race, et elles furent nombreuses, car, dans leurs guerres, beaucoup d'entre elles massacraient impitoyablement les vaincus, ou ne conservaient momentanément des prisonniers que pour les sacrifier aux dieux ou pour les manger. Quelques-unes cependant accordèrent la vie aux races vaincues en les réduisant en esclavage ; d'autres même ne leur imposèrent qu'une sorte de servage ; enfin, il y en eut où les deux races se mêlèrent et formèrent deux classes dans la même société : l'aristocratie des conquérants, et la plèbe, composée de la race conquise. On trouve des exemples de ce fait chez les anciens Gaulois, dans certaines tribus germaniques, et chez les peuplades de la Polynésie. Cette plèbe était répartie ordinairement entre les familles nobles, dont elle formait la clientèle, et auxquelles elle était assujettie par une sorte de vasselage, des devoirs réciproques de protection et de fidélité. Ce fut parmi les tribus où la classe inférieure était nombreuse que l'autorité monarchique s'établit le plus facilement, et que, s'étendant successivement sur un plus grand nombre de tribus, elle dégénéra le plus vite en despotisme.

D'autre part, il arriva souvent que des tribus restées indépendantes, mais qui avaient souvenir de leur commune origine, se liguèrent ensemble et formaient des sortes de confédérations. On connaît diverses ligues de ce genre conclues parmi les peuplades de l'ancienne Germanie, chez les Mongols et les Tartares, dans l'Amérique du Nord. Mais les liens qui unissaient ces tribus parentes n'eurent toujours que peu de solidité et n'aboutirent jamais à la formation d'une nation proprement dite.

L'œuvre principale des hommes de la tribu était la guerre et la chasse, et comme on se livrait peu à l'agriculture, et que l'industrie était presque nulle, il n'existait pas au sein de ces sociétés de distribution proprement dite du travail ni des fonctions. La religion même y était l'affaire de tout le monde. La seule distinction permanente des fonctions était fondée sur la différence des sexes. Si, dans les sociétés où existait une classe inférieure, les femmes de la classe supérieure jouirent d'une haute considération et purent même exercer le pouvoir suprême, — on a trouvé des reines dans l'Océanie, en Amérique et en Afrique, — elles ne furent toujours cependant, dans la famille, que les esclaves du mari. Le principe de la force brutale, qui avait fini par triompher dans ces sociétés, faisait rudement subir ses conséquences au sexe le plus faible, et l'égalité spirituelle de la femme était complètement oubliée. Le mariage se contractait par un enlèvement ou une vente de la femme; la monogamie se maintint chez quelques peuples; mais chez le plus grand nombre la polygamie prévalut. A la femme étaient réservées les quelques opérations industrielles et agricoles nécessaires à l'existence de la famille, le soin de préparer les aliments, les vêtements, les habitations, et, en général, tous les travaux pénibles et rebutants. Aux femmes aussi était confié le soin des jeunes enfants, sur lesquels le père exerçait un pouvoir absolu, et que souvent il tuait

au moment de leur naissance, surtout quand c'étaient des filles. L'éducation consistait à habituer les enfants aux souffrances, pour en faire d'intrépides guerriers.

Les idées morales et sociales que nous venons d'exposer, combinées aux croyances religieuses qui remplissaient le monde d'esprits, pères et protecteurs de l'homme, engendrèrent un culte, un art, une science dont les traits généraux se retrouvent chez tous les peuples primitifs.

Les montagnes qui dominaient les plaines, les rochers qui s'élançaient à pic vers le ciel, paraissaient naturellement les intermédiaires entre les esprits terrestres et les esprits célestes, entre les hommes et les dieux. Aussi ces montagnes et ces rochers étaient-ils l'objet d'une vénération superstitieuse, et les sacrifices offerts à leur sommet paraissaient-ils les plus purs et les plus efficaces. L'architecture religieuse n'est pour ainsi dire que la reproduction artificielle de ces dispositions naturelles. C'est la colline taillée en gradins avec un autel au sommet, c'est la pyramide, c'est la pierre levée. Les monuments du Mexique et de l'Amérique centrale, nommés téocallis, sont les types les plus achevés de cette forme architecturale. Ainsi, le temple de Cholullan, dont les ruines existent encore aujourd'hui, était une pyramide à base carrée, très large, mesurant environ soixante mètres de hauteur, et portant au sommet, sur une plate-forme, les autels de sacrifice. De larges escaliers, creusés sur les côtés de la pyramide, conduisaient à la plate-forme. Les pierres-levées, qui étaient le monument favori de nos pères les Celtes, sont nombreuses, surtout en France et en Angleterre. Mais on en trouve dans toutes les parties de l'Europe, dans l'Inde, dans la Tartarie. Ce sont, ou bien des pierres longues dressées sur l'un des bouts et nommées *menhirs*, ou des pierres plates placées sur d'autres de façon à former des tables servant aux sacrifices et appelées *dolmens*. Elles affectent d'autres formes encore, et souvent on les trouve

rangées en file ou en rond, suivant diverses combinaisons. Le plus remarquable de ces monuments est celui de Karnac, sur les côtes du Morbihan. Il se compose de plus de quatre mille pierres, d'une vingtaine de pieds de haut, dressées sur onze files éloignées l'une de l'autre de trente pas, sur une longueur de plus d'une lieue; c'est une véritable forêt de pierres. Aux mêmes idées se rapportent les tumulus ou petits monceaux de terre ou de pierre élevés sur les tombeaux ou les corps des personnages morts. Quelquefois ils sont construits exprès sur des cavités servant de tombeau : c'est ainsi que les pyramides d'Égypte recouvraient les corps des anciens rois égyptiens. D'autres fois, les tribus déposaient les ossements de leurs morts par couches successives, et en formaient de hautes pyramides. On a trouvé dans l'Amérique du Nord des collines entières composées de ces ossements.

Ces pyramides, ces autels, étaient le théâtre de sacrifices sanglants. Les féroces guerriers des tribus primitives pensaient qu'il fallait du sang et du sang humain pour satisfaire les dieux. Le sacrifice humain était une pratique générale chez les tribus primitives. Chez quelques-unes, il existe encore avec toutes ses horreurs; ailleurs, il a disparu peu à peu; mais on en a retrouvé partout des traces. L'anthropophagie formait l'accompagnement ordinaire de ces cruelles cérémonies. Au Mexique, les prêtres et les chefs mangeaient le cœur de la victime; dans les îles de l'Océanie, c'était l'œil du guerrier vaincu que préférait le vainqueur. On croyait ainsi s'assimiler la force vitale, l'âme divine de l'ennemi. Chez les Mexicains, on mangeait les dieux mêmes, sous la forme de gâteaux pétris à leur image. La coutume qu'on a retrouvée chez plusieurs peuples de tuer les vieillards de la tribu et de les manger, se rapporte à la même idée. Quelquefois, on immolait les victimes par centaines. Chez nos pères, les Gaulois, on construisait en osier ou en foin

un immense colosse à forme humaine, qu'on remplissait d'hommes vivants; une torche y mettait le feu, et toutes ces malheureuses victimes étaient consumées. Dans diverses tribus, hommes et femmes se mutilaient eux-mêmes pour complaire à leurs sauvages divinités. Dans l'Océanie, on se coupait le petit doigt; les nègres se limaient les dents; la circoncision paraît avoir eu des motifs analogues.

Les coutumes des funérailles s'étaient formées sous l'influence des mêmes idées religieuses. On trouve, à cet égard, deux usages différents chez les peuples primitifs : les uns déposaient les corps couchés ou assis dans une tombe au-dessus de laquelle ils élevaient un tumulus; d'autres les exposaient en plein air, sur un lieu élevé ou au milieu de branches d'arbres, pour permettre à leur âme d'aller rejoindre les dieux. On déposait à côté d'eux des armes et des vivres, pour les aider à faire le dernier voyage, et, chez certains peuples, on immolait sur la tombe des chefs un grand nombre de leurs esclaves, et souvent leurs femmes, qui quelquefois se sacrifiaient elles-mêmes aux mânes de leurs maris.

Les sacrifices aux dieux avaient ordinairement lieu pendant les fêtes qui, chez certains peuples, étaient très fréquentes, et se reproduisaient à l'occasion de divers phénomènes périodiques de la nature, du renouvellement des saisons, et surtout aux époques du solstice d'été ou d'hiver; car tous ces phénomènes étaient les signes ou les effets de la faveur des dieux célestes pères des hommes. On célébrait ces fêtes par des cérémonies diverses, toujours accompagnées de chants et de danses consacrés. Chaque peuple avait trouvé le moyen de fabriquer quelque liqueur fermentée qu'on buvait dans ces fêtes. A défaut de costumes, les guerriers se peignaient le corps des couleurs consacrées aux dieux.

La science fut de même une application directe des idées religieuses. Ce monde inconnu, au milieu

duquel se trouvaient les hommes, leur paraissait rempli d'esprits. Les phénomènes naturels, le bruit du vent, le murmure de l'eau, le tonnerre, les apparences du soleil et des astres, semblaient autant d'expression de la volonté divine. On observa alors ces phénomènes pour en tirer des présages, et l'on créa ce qu'on a appelé l'art augural. On arriva ainsi à attribuer une signification aux choses les plus indifférentes, et chaque peuple eut son système de signes particuliers qui indiquaient les événements futurs et traçaient à l'homme la conduite à tenir : c'est ainsi que les peuples de l'Italie consultaient le vol des oiseaux, et que les Romains ne livraient pas bataille sans s'être assuré que les poulets sacrés avaient fait un bon repas. Les apparences que présentaient les entrailles des hommes ou animaux offerts en sacrifice formèrent partout des pronostics importants. Les Gaulois, nos ancêtres, étaient riches en superstitions de ce genre ; quelques-uns des signes qu'ils considéraient comme néfastes, tels que le nombre treize, le nombre sept, le sel renversé, etc., effraient encore leurs descendants, malgré dix-huit siècles d'éducation chrétienne. Chez quelques peuples, des individus se soumettaient à des jeûnes et des mortifications, et se donnaient ainsi des hallucinations et des extases qui passaient pour des révélations divines.

Mais on ne se bornait pas à observer ainsi les manifestations de la volonté des dieux ; on croyait avoir des moyens pour agir sur cette volonté et pour obliger les dieux à accomplir les désirs des hommes : ainsi naquit la magie. Par des incantations, par des paroles sacramentelles, par des cérémonies dont le sens s'est perdu peu à peu et qui ont fini par ne plus être que bizarres, on crut pouvoir conjurer les esprits et les forcer à produire certains phénomènes matériels : par exemple, à donner la pluie dans un temps de sécheresse, à guérir un homme atteint de maladie, à faire réussir une opération industrielle.

Ceux qui pratiquaient cet art étaient les sorciers, et cette classe n'a manqué chez aucun peuple primitif. Il est assez probable que ce furent les pratiques industrielles primitives, considérées toujours comme des dons de la divinité, qui furent l'origine de tout l'art magique. Les opérations métallurgiques, la connaissance des temps, la théorie des nombres et des mesures, formaient autant de branches d'un enseignement mystérieux qui se transmettait aux initiés par des formules consacrées. Il est certain que l'art magique a conduit à quelques découvertes scientifiques élémentaires, aux premières notions chimiques, aux plus anciennes connaissances sur la fusion et l'emploi des métaux; de même que l'art augural a provoqué de nombreuses observations physiques, météorologiques, astronomiques, dont la science postérieure a fait son profit.

Les institutions civiles et économiques furent toujours très simples chez les peuples primitifs, notamment chez ceux qui restèrent à l'état de simples tribus. La propriété, c'est-à-dire la source de la plupart des complications des systèmes sociaux plus parfaits, fut à peu près inconnue pendant toute cette période. Les objets mobiliers, en petit nombre, que possédait la tribu, appartenaient à ceux qui s'en servaient pour le moment; les produits de la chasse et d'une agriculture grossière, fruit du travail commun de tous, étaient consommés par tous. L'idée du tien et du mien était si peu établie chez ces hommes primitifs qu'ils s'approprièrent sans scrupule tout ce qu'ils trouvaient sous la main, et que les navigateurs européens qui ont été les premiers en contact avec eux, ont toujours eu grand peine à se garer de leurs larcins. Cependant la propriété mobilière finit par s'établir chez les tribus qui n'étaient pas tout à fait isolées, surtout chez celles qui élevèrent des troupeaux. On reconnut peu à peu à chaque famille la propriété exclusive de sa tente et de ses chariots, ainsi que celle

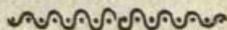
de ses esclaves et de ses bestiaux. Quant à la propriété immobilière, elle ne parvint jamais à se constituer. La tribu prétendait bien à la possession exclusive du canton qu'elle occupait dans le moment, mais ses prétentions cessaient avec l'occupation même du sol, et jamais ce sol ne fut partagé entre les membres de la tribu pour devenir leur propriété individuelle. Tout au plus fit-on chez quelques tribus, en rapport avec des nations plus civilisées, des partages périodiques pour la culture de la terre. Cette absence de propriété et de rémunération assurée du travail a certainement été une des causes les plus puissantes du défaut d'activité et de la paresse, qui ont toujours formé, après la férocité, le principal vice des peuples primitifs.

Là où il n'existe pas de propriété, les contrats sont peu de chose, et ils se bornèrent, en effet, dans ces premiers temps, à des échanges en nature entre tribus voisines. Par suite aussi la justice civile ne constitua pas une fonction spéciale; les contestations qui pouvaient naître parmi les membres de la tribu étaient jugées par les chefs, par les anciens ou par la tribu elle-même. A la place de la justice criminelle régnait la coutume de la vengeance privée; quand un homme avait été tué par un autre, sa famille avait le droit de le venger sur le meurtrier ou un parent de celui-ci; cette vengeance en provoquait elle-même une autre, et souvent ces guerres privées se prolongeaient à l'infini pendant une suite de générations. Cette coutume se retrouve dans toutes les parties du monde. Chez les peuples plus civilisés, qui connurent la propriété mobilière, cet usage destructif fut adouci par un autre, celui des compensations en objets mobiliers, en bestiaux, en argent, par lesquelles le meurtrier ou sa famille se rachetaient du meurtre et terminaient ainsi la série des vengeances.

L'industrie des peuples primitifs est bien imparfaite en comparaison de celle des nations civilisées. Cependant on s'étonne qu'avec le peu de connais-

sances et de moyens que possédaient les premiers hommes, ils aient pu arriver aux résultats qu'ils ont atteints. D'après les armes, les ornements, les ustensiles trouvés dans les tombeaux des anciens tumulus, on a distingué trois âges du développement industriel de ces peuples : l'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer. Le fer n'est arrivé certainement aux tribus primitives que des mains de nations plus civilisées avec lesquelles elles se sont trouvées en contact ; mais c'est à leur industrie propre que sont dus les instruments en pierre et en os des plus anciens tumulus, et les ustensiles divers en bronze des tombeaux postérieurs. Ce sont eux-mêmes qui ont construit ces remparts, ces ouvrages en terre, qu'on trouve dans de si nombreuses contrées, et qui formaient quelquefois des enceintes destinées à enfermer les tribus ; peut-être ont-ils même construit les murs dits pélasgiques ou cyclopéens, en pierres non taillées, posées les unes sur les autres suivant leurs angles naturels. Avec les monuments religieux dont nous avons parlé, ce sont les restes de la plus ancienne architecture. Bien qu'habitant généralement des huttes grossièrement construites, ces peuples surent déployer souvent un grand art pour placer leurs habitations à l'abri des animaux féroces ou de tribus ennemies, et l'on a retrouvé récemment, en divers endroits, les ruines d'habitations lacustres qui avaient été placées sur pilotis au milieu des lacs. Ces habitations appartenaient à l'âge de pierre et à l'âge de bronze. Les objets trouvés parmi ces débris témoignent du parti que l'industrie humaine peut tirer des matériaux les plus grossiers ; avec des pierres et des morceaux de bois, on fabriquait, non-seulement des haches, des lances et des flèches, mais des marteaux, des tranchets, des perceurs, des espèces de scies ; on faisait des poignards, des épingles avec des bois de cerf et des os d'animaux ; enfin, on avait des poteries grossières. Dès l'origine, on a su se servir du cheval et du chameau pour les

transports, et élever de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. De bonne heure aussi on a su préparer des tissus avec des écorces d'arbre et les filaments de diverses plantes, transformer les peaux des animaux en une sorte de cuir par le lait ou l'urine, dresser des nattes, tailler des blocs de bois avec des couteaux de pierre, et même creuser par le feu des canots légers qui allaient affronter la haute mer. N'oublions pas enfin que l'Europe moderne a directement emprunté à un peuple primitif un produit dont l'usage remonte aussi à des idées religieuses, le tabac, que les Américains fumaient comme offrande au soleil.



LIVRE DEUXIÈME

Les anciens empires de Babylone et d'Égypte.



CHAPITRE I^{er}

PROGRÈS DE LA CIVILISATION. — INVENTION DE L'ÉCRITURE.

La longue durée de la période qui s'écoule entre la dispersion des enfants de Noé et la fondation des premiers empires dont nous connaissons jusqu'à un certain point l'histoire, ne résulte pas seulement des indications chronologiques que nous avons mentionnées, mais elle apparaît aussi dans les changements qu'ont subis les croyances et les mœurs, dans les progrès que dénote la civilisation de ces grandes monarchies, quand on la compare à l'état social des tribus primitives.

Comment ces progrès se sont-ils accomplis? quels sont les inventeurs qui en ont eu la première initia-

tive, les nations qui les ont d'abord appliqués? C'est ce que nous ignorerons peut-être toujours. Mais en tout cas, ils furent considérables.

Notons d'abord l'invention qui pour l'historien présente le plus d'intérêt, celle de l'écriture, car sans elle jamais l'histoire n'eût été possible. La plus ancienne écriture consistait à représenter les objets mêmes qu'on voulait mentionner; pour désigner un cheval, on traçait grossièrement la figure d'un cheval; pour rappeler l'idée d'un arbre, on dessinait un tronc avec quelques branches. Telle était l'écriture des Lapons de la Norvège et des Américains du Nord. L'écriture chinoise repose sur le même système, qu'on a simplifié successivement, en réduisant à quelques traits les figures qui primitivement représentaient les objets. Ce système a l'énorme inconvénient d'exiger un signe particulier pour chaque idée exprimée par un mot, de façon que plus la langue possède de mots, plus la lecture demande une étude longue et difficile. C'était donc un immense progrès de passer de cette *écriture idéographique*, où chaque signe représente une idée, à l'écriture *phonétique* (du grec *phonè*, voix, son), qui représente non l'idée exprimée par le mot, mais le son qu'il produit à l'oreille.

Dans ce dernier système, il suffit, en effet, de se rappeler les signes qui expriment les divers sons ou articulations de la voix, en français, par exemple, les vingt-cinq lettres de l'alphabet, pour lire et écrire tous les mots de la langue, se comptassent-ils par milliers; et la connaissance de la lecture qui, avec l'écriture idéographique, forme l'étude de la vie d'un homme, est acquise dans le système phonétique par un enfant après quelques mois d'exercice.

Ce passage de l'écriture idéographique à l'écriture phonétique s'est accompli aux débuts mêmes des temps historiques, à peu près simultanément dans l'Asie occidentale et en Egypte. Dans les deux contrées, ce

progrès s'est opéré de la même manière. Pour donner une idée de cette transformation, supposons qu'il s'agisse de la langue française. Pour exprimer l'idée et le mot *bœuf*, on aurait dessiné dans le système idéographique une tête de bœuf avec ses cornes. La même figure aurait servi dans le système phonétique, non plus pour exprimer l'idée de bœuf, mais le son *beu*, ou même l'articulation *b*, de même que dans les rébus vulgaires, où figure une haie pour rendre le son *é* ou *ai*. En choisissant ainsi un petit nombre de signes idéographiques parmi ceux dont on disposait, on put facilement rendre tous les sons et articulations de la langue parlée, et par conséquent tous les mots et toutes les idées. Quelques-uns de ces signes se sont perpétués jusqu'à nos jours; ainsi, notre *A* majuscule, qui nous vient des Sémites, est la tête de bœuf renversée *∇*; la lettre *a* formait, en effet, la première lettre du mot *alouph*, qui servait à désigner le bœuf dans les langues de ces peuples.

En Egypte, l'ensemble des signes dont nous venons de parler constitue l'écriture hiéroglyphique. Longtemps cette écriture a été un mystère. Champollion a enfin levé le voile (1822). Une inscription trouvée à Rosette, et qui contenait un décret égyptien, accompagné d'une traduction grecque, fut le point de départ de la découverte de Champollion. Comme dans l'écriture hiéroglyphique les noms propres sont renfermés dans une sorte d'ellipse (appelée cartouche), il devint possible de les comparer aux noms identiques du texte grec, et on obtint ainsi la connaissance d'un certain nombre de lettres de l'alphabet égyptien. Champollion compléta ce résultat en prouvant que l'égyptien différait peu du copte, langue connue. Aujourd'hui la clef du système hiéroglyphique est trouvée, et si l'interprétation des hiéroglyphes offre encore mainte difficulté, si l'on est loin de lire couramment les inscriptions innombrables dont sont couverts les monuments égyptiens, il n'en est pas moins vrai

que la magnifique découverte de Champollion a ouvert une carrière nouvelle et féconde aux recherches sur toute l'histoire ancienne.

C'est par un procédé analogue que paraît s'être formée l'écriture *cunéiforme*, que nous offrent les inscriptions trouvées à Babylone, à Ninive, dans la Perse et les contrées voisines. Les caractères de l'écriture cunéiforme se composent de traits ayant la forme de coins allongés ou de clous. Des peuples divers, parlant des langues différentes, se sont servis de cette écriture. Les premières de ces inscriptions qu'on ait déchiffrées étaient en langue perse et décoraient les monuments de la Perse. Les inscriptions de Ninive et de Babylone offrent beaucoup plus de difficultés; mais comme l'idiome dans lequel elles sont conçues est une langue sémitique et ressemble beaucoup à l'arabe et à l'hébreu, on a encore obtenu pour ces inscriptions quelques résultats satisfaisants. Mais en dehors de celles-ci, il s'en trouve de plus anciennes écrites dans une langue inconnue, qui paraît se rapprocher des langues turques et finnoises. C'est à un peuple qui parlait cette langue que paraît remonter l'invention de cette écriture, et dans les caractères dont il se servait on retrouve encore les signes idéographiques qui ont formé la base du premier alphabet.

L'écriture a été peut-être le premier résultat, et en tous cas le principal moyen d'un développement intellectuel et scientifique considérable pour cette époque. Ce développement porta en premier lieu sur les idées religieuses et la théologie. Malheureusement, l'oubli de l'enseignement primitif avait obscurci toutes les vérités religieuses et morales, et il n'était guère possible, sous ce rapport, d'arriver à des résultats progressifs. Nous verrons en effet que, si au sein des corporations des prêtres, il naquit une philosophie, et que si dans les sanctuaires on s'adonna à des recherches sérieuses sur l'origine et le but de la création, la religion populaire descendit peu à peu au

rang des superstitions les plus immorales et les plus absurdes. Cependant le travail philosophique qui s'opéra dans les temples ne resta pas sans fruit, car, tout en portant sur des erreurs, il habitua l'esprit humain à manier les idées et constitua un exercice intellectuel de premier ordre. D'autre part, un dogme étranger aux tribus primitives qui, sous des formes très diverses, se retrouve dans tout l'Orient, et que nous avons déjà signalé dans l'Inde (V. *l'Inde et la Chine*, p. 20), la doctrine de la chute et de la transmigration des âmes marque une phase nouvelle dans l'histoire des croyances religieuses. Nous ignorons quels furent les propagateurs de ce dogme et quelle en fut la première formule, de même que nous ignorons l'histoire des autres révolutions religieuses de cette époque, bien qu'il soit évident que ces révolutions ont été nombreuses et considérables. Le dogme de la chute, fondé en partie sur les premières traditions historiques de l'humanité, servait à expliquer les fautes passées et les maux présents de la société humaine. La doctrine de la migration représentait, sous une forme erronée en partie, mais puissante et efficace, le principe des peines et des récompenses de la vie future. Chez les Égyptiens surtout, cette doctrine a été la base des croyances nationales.

La science proprement dite fit des progrès notables. On apprit les premiers éléments du calcul et de la géométrie; mais l'astronomie surtout fut cultivée. On nomma les étoiles et on les groupa en constellations; on distingua les planètes des étoiles fixes; on observa les éclipses, on trouva la longueur à peu près exacte de l'année.

Mais c'est dans l'organisation sociale qu'apparaissent les progrès les plus remarquables. Au lieu de petites tribus qui vivent de la chasse et des produits naturels de la terre, se font une guerre perpétuelle et se détruisent réciproquement, nous trouvons des nations fortes et puissantes assises sur le sol, dotées

d'une administration régulière, d'une législation complète, d'une organisation judiciaire, et au sein desquelles les hommes jouissent d'une sécurité relative qui permet à la population, à l'industrie et au commerce de se développer largement. Mais si dans ces sociétés les besoins de l'ordre et de la vie matérielle ont reçu satisfaction, la liberté et l'égalité ne sont encore que le privilège d'un petit nombre, et il faudra une longue série de progrès ultérieurs pour en faire l'apanage de tous. Indépendamment de l'esclavage, qui ne manque chez aucun peuple ancien et que le christianisme a seul fait disparaître, l'inégalité, sous toutes ses formes, caractérise les premières nations qui s'élèvent au-dessus de l'organisation des tribus. Elles offrent toutes, en effet, l'un ou l'autre de ces deux systèmes d'institutions : — ou bien la monarchie despotique, servie par une hiérarchie de fonctionnaires administratifs choisis dans les familles aristocratiques et par un corps de savants ou de prêtres, qui ensemble gouvernent une population agricole et industrielle dépourvue de tous droits politiques, organisation que présentait à l'origine l'empire chinois ; — ou bien le système des castes, tel que nous l'avons trouvé dans l'Inde. L'une et l'autre de ces formes sociales portait d'ailleurs en elle-même des germes de révolutions qui devaient aboutir à la destruction d'une grande partie de ces inégalités.

L'organisation du travail présente également un aspect tout nouveau : la propriété est établie. Il est vrai qu'elle appartient exclusivement encore aux classes supérieures, mais les travailleurs eux-mêmes ne tarderont pas à y avoir accès. L'échange a cessé d'être un simple troc, et l'invention de la monnaie a donné naissance au commerce intérieur, aux ventes proprement dites, facilitées par une autre institution nouvelle : un système social des poids et mesures.

L'industrie elle-même a pris des développements considérables ; on a inventé le chariot et les princi-

paux instruments d'agriculture ; un calendrier, suffisamment exact, permet de faire les travaux à la saison convenable ; on a appris à dessécher les marais, à détourner l'eau des fleuves pour de vastes irrigations. On sait travailler les métaux, tailler les pierres, modeler des vases, tisser des étoffes précieuses et les teindre de riches couleurs ; on traverse les fleuves et les mers sur de solides bateaux.

Toute cette puissance de l'industrie s'est mise au service des beaux-arts, qui ont conservé leur caractère éminemment religieux. On ne se contente plus de dresser des pierres brutes ou d'arrondir des collines, et quand on construit des pyramides, ce sont d'immenses monuments. Mais on élève surtout aux dieux des temples magnifiques, aux longues rangées de colonnes, aux enceintes multipliées remplies de statues, aux murs couverts de peintures dont l'éclat ne s'est pas terni jusqu'ici. Avec la poésie sacrée naît la littérature et se conservent les traditions morales.

Pour que tous ces progrès aient pu s'accomplir entre la dispersion des tribus qui portèrent au loin la civilisation primitive et les commencements des grands empires de Babylone et d'Égypte, il faut, je le répète, qu'entre ces deux époques il se soit écoulé une très longue période, sur laquelle il ne nous est arrivé aucun renseignement direct.

CHAPITRE II

ANCIEN EMPIRE DE BABYLONE. — NEMROD.
— LES CHALDÉENS.

Des montagnes de l'Arménie deux grands fleuves descendent dans le golfe Persique : le plus oriental des deux, le Tigre, impétueux et rapide, coule le long de la chaîne de montagnes qui, s'étendant du nord au sud, borde le plateau de la Perse ; le second, l'Eu-

phrate, qui dans sa partie supérieure débouche de la plaine à une distance assez considérable du Tigre, se rapproche peu à peu du fleuve oriental, et aujourd'hui tous deux se confondent avant d'arriver à la mer. A l'ouest, l'Euphrate et les plaines qu'il arrose immédiatement sont bordées par le désert, qui les sépare de la Syrie et de l'Arabie. Le pays compris entre les deux fleuves forme la Mésopotamie, sablonneuse et peu propre à la culture au nord, mais qui à mesure que les deux fleuves se rapprochent, se couvre de végétation, et forme, dans sa partie inférieure, la plaine d'une fertilité extrême, que les livres hébreux désignent sous le nom de pays de Sennaar.

Ce fut dans ce pays que le fils de Chus, le petit-fils de Cham, Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre et qui fut un fort chasseur devant le Seigneur, établit, suivant la Genèse, un royaume dont Babylone fut la capitale.

D'autre part, Béroze, un prêtre chaldéen, qui a écrit une histoire de Babylone dont quelques fragments nous sont parvenus, rapporte qu'après le déluge, qui arriva sous le roi babylonien Xisuthrus, les compagnons de ce roi revinrent à Babylone. Il s'écoula alors une période de 34,080 années, pendant laquelle régnèrent quatre-vingt-six rois, dont les premiers vécurent plus de 2,000 ans, mais dont les règnes devinrent de plus en plus courts et se rapprochèrent enfin de la durée actuelle de la vie humaine. Puis vinrent des rois Mèdes, puis une série de quarante-neuf rois chaldéens et de neuf rois arabes, après lesquels l'empire passa aux Assyriens.

C'est à ces faibles indications, auxquelles il faut joindre la tradition que nous avons rapportée sur le déluge et la construction de la tour de Babel, et quelques souvenirs mythologiques dont nous parlerons bientôt, que se réduisent tous les documents que nous possédons sur l'histoire politique du premier empire de Babylone.

L'étude des monuments retrouvés sur le sol babylonien est encore trop peu avancée pour qu'elle ait pu ajouter des détails plus circonstanciés à ces renseignements arides. Mais elle a permis de constater un grand fait : c'est qu'en effet les populations sémitiques que l'on retrouve plus tard à Babylone, y furent précédées par un peuple différent, qui parlait une langue touranienne, et qui est l'auteur des plus anciennes inscriptions cunéiformes. C'est ce peuple que la Genèse personnifie dans Nemrod, fils de Chus, d'où le nom de *couchite*, qui a servi à désigner cette race primitive. La Bible comprend généralement, sous le terme de couchites, les Ethiopiens et toutes les races noires des contrées les plus méridionales. Elle fait de Chus le frère de Misraïm, auquel elle attribue la colonisation de l'Égypte. Le peuple couchite, du pays de Sennaar, paraît avoir été proche parent, en effet, du peuple égyptien, comme le prouve l'analogie des systèmes d'écriture inventés par les deux peuples, et leur aptitude précoce aux travaux industriels.

Quelle fut la durée de cette domination ? Nous l'ignorons, car le chiffre de 34,080 ans donné par Bérosee ne repose que sur des combinaisons astronomiques. L'empire couchite paraît s'être affaibli peu à peu, puisqu'on voit une dynastie mède remplacer les anciens rois nationaux. Il fut renversé enfin par une invasion chaldéenne.

Les Chaldéens étaient un peuple sémitique, qui paraît avoir habité primitivement les montagnes de l'Arménie, aux sources du Tigre et de l'Euphrate. On ignore absolument les circonstances qui les déterminèrent à descendre dans la plaine et à faire la conquête du pays de Sennaar. Ils subjuguèrent l'ancienne population, à laquelle ils imposèrent leur langue, et formèrent parmi elle la classe dominante, représentée surtout par la dynastie royale et par une corporation de prêtres qui a conservé plus spécialement la dénomination de Chaldéens.

Il est impossible d'assigner l'époque où se fit cette révolution; mais il est certain qu'un auteur grec, Callisthène, vit à Babylone des observations astronomiques gravées sur des briques et provenant des prêtres chaldéens, qui remontaient à 1,900 ans avant Alexandre le Grand, c'est-à-dire à 2,200 ans avant notre ère.

Rien ne nous est parvenu sur les faits et gestes des quarante-neuf rois chaldéens dont parle Bérosee; mais les historiens anciens nous ont transmis des renseignements curieux sur les croyances, les mœurs et les arts de la monarchie qui florissait sous leur règne.

Nous avons vu que les traditions babyloniennes avaient conservé le souvenir du déluge et des dix patriarches qui le précédèrent. Ces traditions ne se bornaient pas cependant à cette simple énumération de noms, et y ajoutaient divers détails mythologiques. Au commencement, dit Bérosee, tout était ténèbres et eaux; il y avait des animaux monstrueux des formes les plus diverses, des hommes ailés, d'autres à quatre visages ou à deux têtes, d'autres encore à cornes de chèvres, ou hommes par devant, chevaux par derrière; des taureaux à tête d'hommes, des chiens à queue de poisson, etc. A tous ces êtres présidait une femme nommée Omoraca ou Thalath, mère de la vie. Bélus, le dieu suprême, vint alors, et divisa l'obscurité au milieu. Il forma le ciel et la terre, les animaux et les étoiles, le soleil, la lune, et tous les monstres qui ne pouvaient supporter la lumière disparurent. Ayant vu que la terre était déserte, quoique féconde, Bélus ordonna qu'un dieu se coupât la tête à lui-même, et du sang qui en coula il forma les hommes, qui participèrent ainsi à la vie divine.

Longtemps les hommes vécurent en sauvages comme les animaux. Mais un jour, il sortit des eaux un être merveilleux nommé Oannès, ayant une tête d'homme, mais le corps et la queue d'un poisson. Il avait la parole et la voix humaine; ce fut lui qui

apprit aux hommes les caractères de l'écriture, qui leur enseigna la pratique des arts, la construction des temples et la culture de la terre; qui leur donna les lois et tout ce qui constitue les mœurs. La nuit, il redescendait dans la mer. Il institua le premier roi antérieur au déluge, Alorus, sous les successeurs duquel il parut encore six hommes-poissons semblables à Oannès, qui continuèrent ses enseignements.

On retrouve dans ces traditions mythologiques le chaos primitif, la matière désordonnée représentée par une femme, que mentionnent la plupart des anciennes cosmogonies. La formation des hommes par le sang d'un Dieu rappelle la doctrine de l'origine divine des hommes. La forme bizarre attribuée aux premiers êtres et aux anciens révélateurs paraît se rattacher à un système figuratif ou hiéroglyphique dont la clef est perdue; mais il est certain que des figures semblables se voient gravées sur des bas-reliefs et des monuments retrouvés à Babylone.

Le dieu suprême qu'adoraient les Chaldéens était Bel ou Bélus, le seigneur du ciel et de la terre, et dont les caractères différaient peu de ceux du vrai Dieu qu'avait adoré Noé. Mais ce dieu n'était plus unique: à côté de lui, d'autres dieux présidaient aux astres régulateurs de l'univers. Outre le soleil et la lune, que les Chaldéens considéraient aussi comme des dieux, ils avaient reconnu les cinq planètes visibles à l'œil nu, et parfaitement étudié leurs mouvements. La planète supérieure, Saturne, était l'astre de Bel lui-même; les dieux Nergal, Nébo, Mérodach et d'autres, dont les écrivains anciens ou les monuments nous apprennent les noms, conduisaient d'autres planètes et d'autres étoiles. Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile, appellent les planètes *interprètes*, parce que, douées d'un mouvement particulier que n'ont point les autres étoiles, qui sont fixes, elles annoncent les événements futurs et interprètent aux hommes les desseins bienveillants des dieux. Au-dessous

des cinq planètes sont placés trente astres appelés les dieux conseillers ; une moitié regarde les lieux de la surface de la terre, l'autre moitié les lieux qui sont au-dessous de la terre ; ces conseillers inspectent à la fois tout ce qui se passe parmi les hommes et dans le ciel. En dehors du cercle zodiacal, les Chaldéens déterminent la position de vingt-quatre étoiles, dont une moitié est au nord et l'autre au sud ; ils les appellent juges de l'univers.

Diodore ajoute que les Chaldéens lisaient l'avenir dans les mouvements des planètes, et qu'ils avaient fait à beaucoup de rois et de particuliers des prédictions qui s'étaient vérifiées. Il est certain que les Chaldéens possédaient déjà tous les éléments de l'art astrologique du moyen âge, et que leur théologie finit par devenir un instrument de vaines prophéties et un moyen d'exploitation ; mais, auparavant, la science astronomique véritable avait largement profité des observations qu'avaient provoquées ces fausses hypothèses théologiques. Les prêtres de Babylone savaient que les éclipses de lune étaient produites par l'ombre de la terre ; ils en avaient observé et calculé un grand nombre, et avaient déterminé si exactement, par exemple, celle de l'année 721 avant Jésus-Christ, qu'ils ne s'étaient trompés que d'une minute sur le moment du commencement de l'éclipse. Ils connaissaient, à quelques secondes près, la durée des révolutions lunaires, et ce sont eux qui paraissent avoir établi la division du mois lunaire en quatre semaines de sept jours chacune.

Mais si, au fond de leurs sanctuaires, les prêtres chaldéens se livraient aux hautes spéculations de la science et de la philosophie, la religion qu'ils enseignaient au peuple était toute sensuelle et matérielle. La divinité populaire par excellence était la déesse Mylitta, la personnification de la matière et des ténèbres primitives, de l'eau et de la terre, mais qui était devenue peu à peu la déesse de la fécondité et de l'a-

mour sensuel, et dont le culte fut, par suite, l'école de la plus affreuse corruption. Hérodote nous apprend — et les livres hébreux confirment les détails qu'il donne — que toute femme à Babylone devait se prostituer une fois dans sa vie dans le temple de Mylitta, en l'honneur de la déesse. Nulle part ailleurs, aussi, la femme ne tomba dans un tel mépris. Hérodote nous apprend encore qu'on mariait les jeunes filles par voie administrative, et qu'on établissait à cet effet une sorte d'enchères. On adjugeait d'abord les plus belles au plus offrant, puis l'argent produit par cette vente était donné à ceux qui consentaient à épouser les laides.

Dès une haute antiquité, d'ailleurs, l'empire de Babylone présentait le spectacle d'une civilisation raffinée et d'un vaste développement agricole, industriel et commercial. Le pays de Sennaar, formé par les alluvions du Tigre et de l'Euphrate, offrait la fertilité propre à tous les terrains de cette espèce, fertilité entretenue par les fréquentes inondations de ces fleuves. Mais ces inondations n'étaient pas aussi régulières que celles du Nil en Egypte, et de bonne heure on entreprit de grands travaux d'art pour assurer l'irrigation des terres. Jusqu'à une distance située à une quarantaine de lieues au-dessus de Babylone, tout le terrain était coupé de canaux creusés de main d'homme; des bassins, des digues, des écluses, des machines destinées à élever l'eau, complétaient les travaux de canalisation. Aussi, dit Hérodote, de toutes les contrées que nous connaissons, c'est de beaucoup la plus féconde en fruits de Cérès.

Babylone elle-même était située sur les deux rives de l'Euphrate, la plus ancienne partie sur la rive occidentale. C'était une ville immense, formant un carré de près de 100 kilomètres. Elle était entourée d'un mur de deux cents coudées (105 mètres) de haut et d'un fossé de 50 coudées de large. Le nom de la ville, Babel, signifie porte, c'est-à-dire porte de la de

meure de Bel. Là se trouvaient, en effet, le grand temple de Bel et les ruines de l'ancienne tour que Nabuchodonosor reconstruisit plus tard. Les auteurs anciens nous ont donné la description de ce temple restauré. Il était renfermé dans une tour carrée de 400 mètres environ de côté. La tour s'élevait en huit étages, dont chacun présentait une surface moindre que le précédent, sur une base carrée longue et large de 200 mètres environ. Elle avait en tout près de 200 mètres de haut. C'est l'édifice le plus élevé qui ait jamais été construit. Le château des rois, situé également sur la rive occidentale de l'Euphrate, était entouré d'un triple mur, dont le plus extérieur avait 12 kilomètres de tour. Il renfermait des salles magnifiques ornées de peintures et de sculptures.

Ces monuments, comme ceux des rois chaldéens postérieurs, étaient construits en briques, car le sol babylonien ne contenait pas les granits qui ont assuré la durée perpétuelle des monuments égyptiens; aussi, ne s'en est-il conservé que peu de débris, du moins à la surface. Les prédictions des prophètes juifs se sont réalisées : Babylone détruite n'a plus été rebâtie dans le cours des siècles, et aujourd'hui ce terrain n'offre au loin que des monticules formés de fragments de briques, de sables et de décombres qui ont altéré la fertilité naturelle du sol, et parmi lesquels nos savants recherchent l'emplacement exact de l'antique capitale du Sennaar. La seule ruine qui s'élève dans cette plaine désolée, est le Birs-Nimroud, le dernier reste du temple pyramidal de Bel; le premier étage, d'une hauteur de 260 pieds, est debout en entier, sur une petite colline composée de décombres, et au-dessus se voit encore un pan de mur du second étage, de 35 pieds de haut. Au milieu de ces débris, d'ailleurs, on a découvert, et on découvre encore tous les jours une masse considérable d'objets d'utilité et d'ornements : anneaux, bagues, pierres taillées, vases, etc., qui rendent témoignage du luxe des Babyloniens et

des grands progrès qu'ils avaient faits dans les arts industriels. Suivant Hérodote, leur costume se composait d'une tunique de lin descendant jusqu'aux pieds, puis d'une seconde tunique de laine, et par-dessus d'un manteau blanc ; ils ceignaient de turbans leurs têtes à longue chevelure, se parfumaient tout le corps, et portaient à la main un anneau formant cachet et une canne avec la figure sculptée d'une fleur ou d'un animal. Les Babyloniens excellaient dans les fabrications des tissus précieux ; leurs tapis, leurs pierres taillées et leurs parfums, étaient exportés au loin. Babylone était d'ailleurs l'entrepôt d'un immense commerce ; les marchands de toutes les contrées de l'Asie s'y donnaient rendez-vous. L'Arménie et l'Asie-Mineure lui envoyaient leurs produits par l'Euphrate ; par le golfe Persique elle était en relation active avec les côtes de l'Inde et de l'Arabie ; de grandes caravanes portaient dans les ports de la Syrie les tapis et les manteaux de ses fabriques, l'ivoire, les bois d'ébène et de sandal, les perles, la cannelle, l'encens que ses marchands tiraient des contrées orientales, et les y échangeaient contre les produits de l'Occident.

Aussi, le système des poids et mesures, inventé à Babylone, est-il devenu celui du monde entier. La base de ce système était le poids de l'eau de pluie contenue dans un cube de 528 millimètres de côté ; ce côté constituait la coudée, dont on prenait les deux tiers pour avoir le pied babylonien (352 millimètres). Le poids du cube formait le talent de 44 kilogr. 566 gr. environ, qui se divisait en 60 mines. De Babylone, ce système métrique passa aux Juifs et aux Phéniciens, et ces derniers le transmirent aux Grecs. Mais les Grecs réduisirent le poids du talent babylonien, et par suite les mesures de longueur qui en dépendaient ; une réduction analogue fut opérée encore quand de la Grèce ce système passa en Italie, ce qui donna enfin 295 millimètres pour le pied romain, d'où est dérivé le nôtre.

Comme nous l'avons dit, nous ignorons complètement l'histoire politique de ce premier empire de Babylone. Rien n'indique, d'ailleurs, qu'il se soit étendu beaucoup au delà des contrées baignées par l'Euphrate et le Tigre; il paraît, au contraire, que dès le XVIII^e siècle avant notre ère il était déjà fort affaibli. On rapporte, en effet, qu'à cette époque les Arabes s'emparèrent de Babylone, et y fondèrent une dynastie, et il résulte des livres juifs et des monuments égyptiens, qu'un assez grand nombre de petits Etats indépendants subsistaient alors en Mésopotamie et dans les contrées voisines. Nous verrons qu'un de ces peuples rivaux, les Assyriens, mit fin, pour une série de siècles, à l'autonomie babylonienne.

CHAPITRE III

L'ÉGYPTE JUSQU'À LA XX^e DYNASTIE. — SÉSOSTRIS.
— LES HYCSOS. — RAMSÈS LE GRAND.

En même temps que les descendants de Nemrod s'établissaient dans le pays de Sennaar, il se fonda dans la vallée du Nil un autre empire, qui a joué un rôle non moins important dans l'histoire de l'humanité.

Les Grecs déjà nous ont transmis de nombreux renseignements sur l'antique civilisation de l'Égypte, sur la longue série des rois qui l'ont gouvernée, sur les monuments splendides qui couvraient son sol. Hérodote avait visité ce pays merveilleux dans le V^e siècle avant Jésus-Christ, et après lui la plupart des historiens, des géographes et des philosophes de l'antiquité en ont fait l'objet de leurs études, car bien que l'Égypte eût depuis longtemps perdu son indépendance politique, elle avait conservé ses traditions, son organisation sociale, ses mœurs et son industrie. Mais, quelque haute idée que nous aient donné les an-

ciens sur cette civilisation, elle a été dépassée de beaucoup par ce que nous ont appris les monuments innombrables que nous retrouvons encore aujourd'hui sur le sol égyptien. Ici, ce ne sont plus seulement des débris comme à Babylone, mais grâce à la matière dont se servaient les constructeurs de l'Égypte, certains monuments se sont conservés presque en entier, comme les pyramides et les tombeaux, tandis que d'autres offrent des ruines majestueuses qui permettent de saisir tout le plan des édifices dont elles sont les restes, et présentent des colonnades entières, des murs couverts de peintures et d'hiéroglyphes, des statues de toutes les dimensions ; enfin, on a retrouvé de nombreux rouleaux de papyrus, qui sont couverts d'écriture et contiennent des renseignements sur les sujets les plus divers. C'est l'expédition française en Égypte qui a ouvert à l'érudition ces sources nouvelles, auxquelles la lecture des hiéroglyphes, l'admirable découverte de Champollion, a donné toute leur valeur ; malheureusement cette découverte est trop récente pour qu'elle ait pu produire tous les fruits qu'on est en droit d'en attendre. Aussi, bien que nous possédions déjà des résultats acquis qui modifient sur des points essentiels l'histoire de l'Égypte telle que nous l'avaient transmise les anciens, cette histoire est loin d'être achevée, et de nouvelles découvertes font connaître chaque jour des faits nouveaux.

Parmi les résultats acquis, un des plus importants est la confirmation éclatante que les monuments ont donnée aux écrits d'un savant égyptien, Manéthon, qui écrivit en grec l'histoire de son pays environ 250 ans avant notre ère. Il ne nous reste, il est vrai, que peu de fragments de ses écrits ; mais parmi eux une liste chronologique des rois d'Égypte, qui, toute fautive et incomplète qu'elle est, fournit un fil conducteur dans le dédale des dynasties égyptiennes. On a, d'ailleurs, retrouvé sur des monuments et des papyrus, des séries de noms de rois qui corroborent les listes de Manéthon.

Suivant la Bible, ce furent des descendants de Cham qui peuplèrent les premiers l'Égypte, et Khemi était, en effet, le nom que les Égyptiens donnaient eux-mêmes à leur pays. Ce pays n'est formé que par la vallée de quatre à cinq lieues de large, qu'arrose le Nil dans la dernière partie de son cours. Des deux côtés la vallée est bordée par des roches granitiques qui barrent à plusieurs reprises le passage du fleuve, et donnent lieu aux cataractes qui marquent son entrée en Égypte. Cette vallée a environ deux cents lieues de long; à une quarantaine de lieues de la mer, le Nil se bifurque, et, formant un vaste delta, ses branches nombreuses, qui ont fréquemment varié, parcourent un terrain bas, né en partie de ses propres alluvions.

Cette longue bande de terrain devait suffire pour une grande nation, grâce aux avantages que présentent les crues périodiques du Nil, avantages dont les premiers habitants du pays, plus habiles que leurs successeurs turcs et arabes, surent tirer le plus grand profit. Lorsque le Nil entre en Égypte, il a déjà parcouru une distance double de celle qui lui reste pour arriver jusqu'à la mer. Formé de deux affluents, l'un venant de l'est, le Nil bleu, qui descend des montagnes de l'Abyssinie; l'autre de l'ouest, le Nil blanc (Bahr-el-Abiad), dont les sources proviennent soit de lacs, soit de montagnes situées près de l'équateur, il est sujet à des crues régulières causées par la fonte des neiges et les pluies tropicales. Vers la fin de juillet il déborde et couvre toute la vallée; continuant à croître, il atteint son maximum de hauteur vers la fin de septembre, et, à cette époque, ses eaux dépassent d'une vingtaine de pieds leur niveau ordinaire. Puis il baisse lentement et reprend son cours habituel au commencement de décembre. Les eaux du Nil séjournent donc quatre mois sur le sol, et, dans cet intervalle, elles déposent un limon fécondant qui fait de l'Égypte le pays le plus fertile de la terre.

Comme toutes les tribus primitives, celles qui s'établirent d'abord dans l'Égypte se crurent sans doute d'origine divine. La tradition place, en effet, en tête de la série des rois humains d'Égypte, quatre dynasties de dieux, de demi-dieux et de mânes divinisés. Puis vient Ménès, dont le nom rappelle le Manou des traditions indoues. De Ménès à la conquête de l'Égypte par les Perses, l'an 525 avant Jésus-Christ, régnèrent, suivant Manéthon, vingt-six dynasties royales, pendant une période de plus de cinq mille ans. Il paraît certain que plusieurs des dynasties que Manéthon décrit comme successives, ont régné simultanément. Les indications chronologiques de cet auteur ne nous sont parvenues, d'ailleurs, que d'une manière incomplète et fautive. Aussi, la détermination de la durée de chaque dynastie est-elle fort difficile, et, sous ce rapport, la chronologie égyptienne continue à offrir les plus grandes incertitudes. Mais, en tous cas, si Manéthon a exagéré la durée totale de la monarchie égyptienne, les monuments prouvent qu'il n'a pas commis une erreur bien considérable. Nous pouvons donc admettre, avec l'auteur de la plus récente *Histoire d'Égypte*, M. Brugsch, que Ménès commença à régner vers l'an 4500 avant Jésus-Christ.

Ménès, venu de l'Égypte supérieure, établit le centre de sa domination dans la Basse-Égypte, à Memphis, près du Caire actuel. Il construisit le grand temple de Phtah, célèbre dans les annales égyptiennes, et son fils, Athosis, fit bâtir le palais des rois. Memphis s'éleva bientôt à un haut degré de splendeur, comme le prouvent une foule de monuments qui avaient échappé aux premiers explorateurs, et qui ont été découverts tout récemment sous les sables qui les recouvraient.

Six dynasties régnèrent successivement pendant une période d'environ 1500 ans. On ne connaît guère de leur histoire que les noms des rois ; mais elles ont

marqué leur passage par les monuments les plus étonnants : les pyramides.

Les pyramides ne sont que la reproduction, sous une forme plus parfaite, des tumulus et des collines factices que les peuples primitifs élevaient sur les tombes de leurs chefs. Au fond de chacune existait une chambre sépulcrale, et l'on a retrouvé dans plusieurs les cercueils des rois dont elles étaient les immenses tombeaux. Elles étaient bâties en pierres de taille cubiques, disposées en couches régulières autour de la chambre murée en briques qui formait le noyau. Il paraît que chaque roi commençait la construction de sa pyramide l'année de son avènement. Lorsqu'une première pyramide, de dimensions peu considérables, était achevée, on superposait une nouvelle rangée de pierres de taille, et ainsi de suite jusqu'à la mort du roi; on peut ainsi mesurer, à la grandeur des pyramides, la durée du règne de chaque prince. Il en reste une quarantaine situées dans les environs de Memphis; les plus remarquables sont celles de Ghizeh. A côté de sept petites pyramides, d'une cinquantaine de mètres, s'élèvent les trois pyramides les plus hautes d'Égypte. Hérodote, Manéthon et les inscriptions hiéroglyphiques s'accordent pour nous apprendre qu'elles furent construites par les rois Chéops, Chéphrem et Mycérinus, qui appartenaient à la quatrième dynastie. La plus haute, celle de Chéops, mesure 146 mètres. Pendant trente ans, dit Hérodote, 100,000 hommes, que l'on relevait tous les trois mois, travaillèrent sans relâche à cet édifice, et le peuple, accablé de corvées, conçut une haine violente contre ce roi et son successeur Chéphrem.

Mais les pyramides ne sont pas les seuls monuments qui témoignent de la civilisation de cet ancien empire. Déjà l'on construisait de vastes palais, des temples; on exécutait des sculptures et des statues d'une grande perfection, moins roides même et plus naturelles que celles des périodes postérieures; l'écri-

ture hiéroglyphique était inventée et différait peu de ce qu'elle fut plus tard. Il nous est parvenu même de cette période des papyrus contenant des réflexions philosophiques et des préceptes moraux attribués à des rois. On connaissait la longueur de l'année, les cinq planètes visibles à l'œil nu ; les étoiles fixes étaient divisées en constellations ; on savait exploiter les mines de cuivre.

Les tombeaux des principaux fonctionnaires se groupaient autour de ceux des rois ; les inscriptions et les figures qui y sont peintes ou gravées nous montrent qu'il existait une administration compliquée soumise à un ordre hiérarchique, ainsi qu'un corps sacerdotal composé de plusieurs classes de prêtres ; que l'Égypte était divisée en *nomes* ou circonscriptions territoriales, et que les villes y étaient nombreuses ; que le peuple pratiquait les arts industriels et l'agriculture, qu'il y avait des menuisiers, des charpentiers, des potiers, des verriers. Quelques traits de cette civilisation rappellent les premiers temps de la Chine : comme les anciens livres chinois, les préceptes moraux des rois des premières dynasties égyptiennes posent comme devoir essentiel l'obéissance du fils à son père et des sujets à leur roi.

Le sphinx aussi, ce corps d'animal à tête humaine, dont on n'a pas encore trouvé la signification, paraît appartenir à ces premiers temps. Près de la grande pyramide se trouve un sphinx colossal, à moitié recouvert de sable, de 37 mètres de long sur 17 de haut. Il était placé sur le toit d'un temple qui existe encore, et qu'un savant français, qui a fait de nombreuses découvertes à Memphis, M. Mariette, a commencé à déblayer.

Vers la fin de la sixième dynastie, l'autorité des rois de Memphis paraît avoir été fortement ébranlée. Il est très probable, en effet, que plusieurs des dynasties qui, d'après Manéthon, suivirent la sixième, furent contemporaines de cette dernière. L'unité de

l'empire fut rompue, et, pendant une période de cent cinquante ans environ, plusieurs familles royales régnèrent à la fois. A Thèbes, dans la Haute-Egypte, notamment, se constitua un centre nouveau, qui surpassa bientôt Memphis. C'est de Thèbes, en effet, que sortirent les princes conquérants qui rétablirent l'unité dans le royaume, le reconstituèrent sur des bases plus fortes, et prirent désormais le titre et les insignes de rois de la Haute et Basse-Egypte.

C'est sous la onzième et douzième dynastie que cette révolution paraît s'être opérée, et ce fut le premier roi de la douzième, Aménémès, qui ramena définitivement à Memphis le siège de l'empire. Sous le règne de ce prince et de ses successeurs, dont plusieurs portent le même nom et dont d'autres s'appellent Ousertesén, dont les Grecs ont fait Sésostris, l'Egypte arrive à un haut degré de puissance militaire. Bien que les Grecs aient attribué à Sésostris une partie des actions d'un conquérant postérieur, Ramsès Méiamoun, il est certain que dès cette époque de grandes expéditions établirent au loin la suprématie de l'Egypte. C'est vers le Midi surtout que les rois de cette dynastie portèrent leurs armes; la Nubie fut soumise, et les peuplades nègres des frontières méridionales payèrent tribut aux Egyptiens. C'est à cette époque que, suivant Manéthon, des dissensions intérieures dans la famille royale auraient déterminé un certain nombre de chefs militaires à émigrer et à fonder des colonies en Grèce.

En même temps, les princes venus de Thèbes se signalaient par la construction de grands monuments. Ce n'étaient plus des pyramides colossales, mais des temples magnifiques et d'immenses palais. L'œuvre d'utilité publique la plus importante qu'ils exécutèrent fut le lac Mœris, creusé par le roi Aménémès II, pour régulariser les inondations du Nil et former le réservoir de ce fleuve. Ce lac avait 60 lieues de tour et communiquait avec le Nil par un large canal. Au

centre se trouvaient deux pyramides, dont l'une était surmontée de la statue colossale du roi et de sa femme. Les restes de ces pyramides existent encore, mais le lac s'est desséché et a contribué à former le lac naturel du Fayoum. Non loin de là, Aménémès fit construire le Labyrinthe, édifice politique où se réunissaient les délégués de toutes les provinces de l'empire pour des sacrifices ou d'autres actes solennels. C'était un palais carré contenant trois mille chambres grandes ou petites, qui étaient disposées de telle façon qu'un étranger ne pouvait y retrouver son chemin sans conducteur. Il n'en reste que des débris. Enfin, ce fut sous cette dynastie qu'on creusa dans le roc les tombeaux magnifiquement ornés de Bénéhassan, de Siout, de Berchéh, dans la Moyenne-Egypte, dont les peintures nous font connaître tous les détails de la vie intérieure des Egyptiens de cette époque, et dont l'une représente des hommes de race asiatique venant implorer la protection des rois d'Egypte, comme firent plus tard les enfants de Jacob.

Tout semble prouver que l'avènement de la onzième et de la douzième dynastie ne marque pas seulement une révolution politique, mais aussi une révolution religieuse et sociale. Ce n'est que de cette époque, en effet, que paraît dater le culte des morts, qui a pris une si grande importance en Egypte, et la doctrine de la transmigration des âmes, dont il était l'expression. Peut-être l'institution des castes qui, dans l'Inde, se rattache si directement à la doctrine de la transmigration, ne se consolida-t-elle qu'alors. Malheureusement l'étude des monuments n'est pas encore assez avancée pour nous donner quelque certitude à cet égard. Sous cette dynastie apparut aussi une forme monumentale nouvelle, l'obélisque. Le plus ancien fut élevé par Sésostris, qui le consacra à Phra, le dieu du soleil.

Ce grand essor de la civilisation égyptienne allait être arrêté tout à coup. Une invasion terrible devait

précipiter l'Égypte de la haute position où les dynasties thébaines venaient de la placer (vers l'an 2100 avant J.-C.).

« Sous le règne de Timaos, dit Manéthon, Dieu, irrité contre nous, permit que, lorsqu'il ne paraissait pas y avoir le moindre sujet d'appréhension, une grande armée d'un peuple qui n'avait nulle réputation, vînt du côté de l'Orient, se rendit sans peine maîtresse du pays, tuât une grande partie de nos princes, ruinât nos temples et traitât si cruellement les habitants, qu'elle en fit mourir plusieurs, réduisit les femmes et les enfants en servitude, et établit pour roi un homme de sa nation nommé Salatis. Ce nouveau prince vint à Memphis et imposa un tribut tant aux provinces supérieures qu'aux provinces inférieures. Il établit de fortes garnisons, principalement au côté de l'orient, parce qu'il prévoyait que lorsque les Assyriens se trouveraient encore plus puissants qu'ils n'étaient, l'envie leur viendrait de conquérir ce royaume. » Manéthon donne le nom des cinq premiers rois qui succédèrent à Salatis ; il ajoute qu'on les appela Hycsos, ce qui signifie roi des bergers ou pasteurs. Ils formèrent près d'Avaris (le Péluse postérieur) un grand camp retranché où était réunie constamment une armée de 240,000 hommes. Ils restèrent en Égypte pendant 511 ans.

Les monuments confirment le récit de Manéthon sur ce grand événement, dont les auteurs grecs n'eurent aucune connaissance. Les peuples qui envahirent l'Égypte furent probablement des Sémites de l'Arabie et de l'Asie occidentale ; mais on n'a à cet égard aucun renseignement certain, pas plus que sur les circonstances qui amenèrent cette invasion. Manéthon paraît avoir exagéré les dévastations que les pasteurs commirent en Égypte. Ils ont sans doute détruit beaucoup de monuments, mais ils en ont conservé d'autres et semblent avoir adopté, jusqu'à un certain point, les croyances et les mœurs des Égyptiens. Ils

se bornèrent à occuper la Basse-Egypte, en n'imposant à la Haute-Egypte qu'un tribut et en laissant Thèbes et d'autres points du territoire aux mains de princes indigènes, qui forment les dynasties placées entre la douzième et la dix-huitième.

Ce fut de la Thébaïde en effet que vint la délivrance. Amosis, le chef de la dix-huitième dynastie, porta les premiers coups aux Hycsos. Après quatre-vingts ans de combats, un de ses successeurs, Thoutmosis (appelé aussi par erreur Misphragmoutosis ou Alisfragmoutosis) les réduisit enfin à leur camp d'Avaris, où il les assiégea. La guerre finit par une transaction. Les pasteurs se retirèrent et allèrent s'établir en Palestine, où ils paraissent avoir donné naissance au peuple des Philistins (vers 1600 av. J.-C.). Mais l'élan pris par la nouvelle dynastie ne s'arrêta pas là. Ce fut sous cette dynastie et sous les deux suivantes (de 1700 à 1300 av. J.-C.) que l'Egypte s'éleva au plus haut degré de puissance. Le même Thoutmosis, qui avait définitivement débarrassé le sol égyptien des pasteurs, porta la guerre au delà des frontières de l'Egypte et s'avança jusqu'en Mésopotamie. Les monuments de ses successeurs contiennent la mention de nombreuses victoires remportées sur divers peuples asiatiques, notamment sur les Assyriens, les Arméniens, les Babyloniens, les Phéniciens, les Héthiens, qui paraissent avoir été puissants alors en Palestine. Les flottes égyptiennes couvraient la mer Rouge et une partie de la Méditerranée, et toutes les îles situées entre la Syrie et l'Egypte reconnaissaient la suprématie de cette dernière. Le plus célèbre de ces Pharaons (titre du roi signifiant fils du soleil) fut Ramsès Méiamoun, de la dix-neuvième dynastie. Ramsès commença par faire une expédition sur la mer Rouge et soumettre tous les peuples du littoral de cette mer; puis il rassembla une grande armée de terre, conquit toute l'Asie jusqu'au Gange, disent les historiens anciens, et pénétra enfin d'Asie en Europe, où il subjuga les

Scythes et les Thraces de la mer Noire. Il élevait des colonnes dans les lieux où il avait passé. Il existe encore aujourd'hui en effet, en Syrie, des sculptures et des inscriptions rappelant les conquêtes de Méiamoun. Les combats qu'il livra sont représentés sur les murs des palais de Thèbes : tantôt on voit le Pharaon se précipiter sur son char au milieu des ennemis, tantôt il monte avec ses soldats à l'assaut d'une forteresse. Ramsès Méiamoun porta aussi ses armes victorieuses en Nubie, où de nombreux monuments ont éternisé ses hauts faits.

C'est sous Ménéphthès, fils de Ramsès Méiamoun, que les Juifs, qui étaient venus en Egypte sous la domination des Hycsos, sortirent de ce pays. Ramsès et ses prédécesseurs les avaient fait travailler aux immenses constructions dont ils avaient décoré le sol égyptien.

C'est du règne de ces dynasties, en effet, que datent les monuments les plus splendides de l'art égyptien. Thèbes, qui avait remplacé Memphis comme capitale, a laissé des ruines qui couvrent plusieurs lieues de surface. Avant même l'expulsion des Hycsos, Thoutmosis bâtit à Thèbes, sur l'emplacement actuel du village de Karnack (rive droite du Nil), un immense temple consacré à Ammon, le principal dieu de la Haute-Egypte. Il en reste des ruines magnifiques. Un autre roi de la dix-huitième dynastie, Aménophis, construisit à une lieue de là le magnifique palais de Luxor, auquel Ramsès Méiamoun ajouta plus tard les deux obélisques dont l'un a été transporté à Paris. Sur la rive gauche du Nil, près du village actuel de Médinet-Abou, Aménophis fonda un autre palais dont il ne reste guère que des ruines et deux colosses assis, de 60 pieds de haut, qui représentaient tous deux le roi lui-même. La première de ces statues, que les Grecs appelaient la statue de Memnon, rendait au lever du soleil un son particulier, qui fut longtemps l'objet d'interprétations superstitieuses, mais qui provenait de causes très naturelles. Des voyageurs mo-

dernes ont remarqué, en effet, que certaines roches de l'Égypte et de l'Arabie résonnent souvent le matin, lorsque les rayons du soleil vaporisent subitement l'humidité qu'elles ont absorbée pendant la nuit. Il en était de même de la statue de Memnon, qui d'ailleurs n'a fait entendre sa voix qu'après avoir été fendue par un tremblement de terre, l'an 27 avant J.-C., et qui a cessé de rendre ce son depuis qu'elle a été restaurée par l'empereur romain Septime Sévère.

Ramsès Méiamoun à son tour augmenta, par de nouvelles constructions, les édifices élevés par ses prédécesseurs, et bâtit sur la rive gauche du Nil, en face de Karnak, un palais nouveau, le Ramesseum, que les Grecs ont décrit sous le nom de tombeau d'Osymandias. Parmi les monuments qu'il éleva à l'extrémité méridionale de l'Égypte et en Nubie, nous ne citerons que les sanctuaires d'Ibsamboul, creusés dans le rocher, à l'entrée desquels sont assises quatre statues colossales de Ramsès, de 60 pieds de haut. Enfin, il fit creuser de nombreux canaux d'irrigation, surtout dans la Basse-Égypte, et commença un canal qui devait joindre le Nil aux lacs amers placés sur le trajet du canal actuel de Suez ; mais ce travail ne fut pas achevé.

Mentionnons enfin les tombeaux creusés dans le roc sous ces dynasties. A l'ouest de Thèbes, la chaîne libyque s'élève à 100 mètres environ ; toute cette montagne a été creusée sur une longueur de deux lieues, et renferme une quantité innombrable de chambres sépulcrales disposées sur plusieurs étages : c'était le cimetière de Thèbes. Dans toutes ces tombes on a trouvé des momies, des papyrus, des statuettes, des objets divers qu'on déposait à côté des morts, et sur les murs d'un grand nombre d'entre elles, des peintures représentant toutes les occupations du défunt pendant sa vie. Dans la vallée plus éloignée de Biban-el-Molouk étaient les tombes royales, vastes appartements décorés avec luxe et couverts de peintures représentant surtout les destinées de l'âme après la

mort, dont il n'y a pas trace dans les pyramides.

Ramsès III, le premier Pharaon de la vingtième dynastie, fut le dernier roi conquérant (1286). Après lui, l'Égypte paraît s'être immobilisée d'abord sous l'influence du corps sacerdotal, puis avoir éprouvé de grandes commotions intérieures, dont nous verrons les causes probables dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

CIVILISATION ÉGYPTIENNE.

Le progrès social qui s'est accompli dans l'Europe chrétienne depuis le moyen âge a déjà eu son analogue dans l'antiquité. De même que les sociétés modernes, où la domination d'une aristocratie formée par le clergé et la noblesse a été renversée au profit de la généralité des citoyens, les sociétés anciennes nous présentent le spectacle d'une lutte prolongée des castes sacerdotales et militaires contre les classes inférieures, et du triomphe définitif de celles-ci, les droits politiques et sociaux étant toujours devenus à la fin l'apanage commun de tous les hommes libres. Une seule différence, capitale K est vrai, distingue toujours les révolutions de l'antiquité de celles des nations chrétiennes : c'est que le but de ces dernières ne sera atteint que lorsque la liberté et l'égalité seront réalisées pour tous les hommes, tandis que les révolutions antiques ne se sont jamais attaquées à la plus fondamentale des inégalités, à l'esclavage, et ont toujours laissé subsister la différence des hommes libres et des esclaves.

Dans l'antiquité, cette lutte, qui conclut à l'égalité de tous les citoyens non esclaves, apparaît surtout dans les cités de la Grèce et de l'Italie ; mais il paraît certain qu'elle commença en Égypte, et que ce pays

classique de l'aristocratie sacerdotale et militaire, unie au despotisme royal, fut le théâtre de bouleversements religieux, politiques et sociaux, qui aboutirent à des résultats analogues. Malheureusement les documents nous font défaut jusqu'ici pour pouvoir les étudier en détail.

Divers faits prouvent que les révolutions religieuses n'ont pas été rares en Egypte. Ainsi, l'introduction de la doctrine du jugement des morts et de la transmigration des âmes, qui ne fut probablement établie que sous la onzième et douzième dynastie, et qui, ainsi que nous le verrons, devint la croyance la plus essentielle et la plus caractéristique de la religion égyptienne, constitua une révolution religieuse de premier ordre. D'autre part, Manéthon, en parlant de la sortie des Juifs, constate qu'il y avait des prêtres égyptiens qui niaient les doctrines de la religion officielle, qui méprisaient les dieux, et voulaient introduire un nouveau culte religieux. Enfin, les monuments nous ont conservé le souvenir d'un roi de la dix-huitième dynastie, qui a essayé d'établir le culte unique du dieu Soleil, sous la forme du disque solaire, et qui fit marteler sur les monuments de ses prédécesseurs les noms des autres divinités. Son successeur rétablit l'ancien culte. Ces faits, et d'autres semblables, prouvent, ce qui d'ailleurs est dans la nature des choses, qu'il y a eu en Egypte des hérésies, des sectes, des dissidences religieuses, et il est impossible que ces luttes dogmatiques n'aient pas réagi sur les croyances morales et sociales.

Les révolutions politiques furent plus fréquentes encore. Les monuments prouvent que des dynasties ont été considérées comme illégitimes, et les noms des princes qui en faisaient partie grattés plus tard sur les monuments. A diverses reprises, plusieurs rois ont régné simultanément sur l'Egypte, et le pays a été livré à la guerre civile. Nous verrons même que dans le VII^e siècle avant Jésus-Christ il y eut une

période de grande anarchie, et que l'Égypte fut divisée momentanément en douze principautés séparées.

Ces troubles durent exercer une influence inévitable sur les institutions politiques et sociales, et altérer notamment l'organisation des castes égyptiennes.

Il est certain que le système des castes était établi en Égypte, c'est-à-dire que les citoyens étaient divisés en classes par professions, et que chaque profession se transmettait héréditairement du père au fils. On a nié récemment l'existence des castes en Égypte, parce qu'on a vu sur les monuments des membres d'une même famille exercer des fonctions soit militaires, soit administratives. Mais ce fait ne prouve rien contre l'affirmation unanime des auteurs anciens, qui avaient visité l'Égypte pendant que les castes subsistaient encore. Dans l'Inde aussi, où cette institution existe encore, il était permis aux prêtres et aux guerriers de remplir, dans des cas exceptionnels, des fonctions inférieures. Les monuments corroborent d'ailleurs les renseignements que nous ont transmis les Grecs. Ainsi, le tombeau d'un chef des constructions royales qui vivait dans le VII^e siècle avant Jésus-Christ, donne les noms des ascendants de ce fonctionnaire pendant vingt-cinq générations. Ces ascendants avaient tous été chefs des constructions du roi.

Mais si l'existence des castes ne saurait faire doute, nous sommes loin d'avoir sur cette institution les renseignements nombreux et précis que le Code de Manou nous a transmis sur celles de l'Inde. Les deux castes dominantes étaient celles des prêtres et des guerriers. Non-seulement les prêtres étaient divisés en plusieurs classes, suivant leurs fonctions, mais ils formaient, en outre, une hiérarchie proprement dite, à la tête de laquelle était un grand-pontife, le piro-mis. Dans chaque grande ville résidait un corps sacerdotal présidé par un pontife particulier. Une première classe de prêtres était chargée du culte; parmi

ceux-ci, les prophètes, qui se divisaient en sacrificateurs et en gardiens des animaux sacrés, occupaient le premier rang. Une seconde classe de prêtres accomplissait les travaux scientifiques; on les appelait hiérogammatistes. Enfin, d'autres remplissaient les fonctions judiciaires, et d'autres encore étaient préposés à divers services administratifs.

La caste des guerriers comptait encore, au temps d'Hérodote, 400,000 hommes, qui se divisaient en deux classes : les hermobyties et les calasiries; ils habitaient presque tous la Basse-Egypte. Chacun d'eux possédait, exempt d'impôts, douze arpents (formant ensemble environ trois hectares) d'excellente terre. Tous les ans, mille calasiries et autant d'hermobyties formaient la garde du roi.

Les renseignements sur les castes inférieures sont plus confus. Suivant Hérodote, il y avait cinq castes au-dessous des guerriers : les artisans, les marins, les interprètes, les bouviers, les porchers. D'autres auteurs réduisent le nombre de ces castes à trois, et y comprennent les agriculteurs. Il est probable que les industriels formaient une seule caste, composée de subdivisions nombreuses, que les auteurs grecs ont prises pour des castes particulières. Il est probable aussi qu'il y a eu, comme dans l'Inde, des castes mêlées. Les auteurs grecs ne considéraient pas comme une caste spéciale la classe des esclaves; elle était certainement très nombreuse en Egypte, et se recrutait en partie parmi les nègres africains.

Le pouvoir politique appartenait à la royauté; mais il est certain que les deux castes supérieures eurent une très grande part au gouvernement. Sur les monuments, il est vrai, les témoignages d'humilité, d'obéissance et de vénération, que les Egyptiens donnent à leurs rois, dépassent tout ce que les autres peuples, même orientaux, nous offrent en fait d'adulation et de servilisme : non-seulement les princes sont tous qualifiés de fils du Soleil ou

d'Ammon, mais on déclare qu'ils sont dieux eux-mêmes, qu'ils possèdent la force divine qui dispense la vie, qui anime et éclaire le monde. Cette divinisation des chefs, qui était propre, comme nous l'avons vu, à tous les peuples primitifs, ne concluait pas toujours cependant au pouvoir absolu. En Egypte, l'organisation régulière de toutes les fonctions et l'hérédité de ces fonctions, les lois écrites qui, suivant les auteurs grecs, s'appliquaient à tous les actes de la vie politique et civile, les réglemens minutieux qui s'étendaient à tout, même à l'architecture, à la sculpture et à la peinture, formaient déjà un obstacle puissant à la volonté arbitraire d'un despote. Mais on nous apprend que les rois eux-mêmes étaient soumis à des prescriptions particulières, qui réglaient leur nourriture, leurs occupations, les détails de leur vie privée, et qu'ils ne pouvaient prononcer un jugement, ni prendre une décision, ni punir quelqu'un par passion, par caprice, mais étaient obligés d'agir conformément aux lois fixées pour chaque cas particulier. Les rois n'étaient donc que les chefs d'une aristocratie qui prenait une grande part au gouvernement, et tenait en ses mains l'administration presque entière. Dans cette aristocratie, la plus grande influence appartenait aux prêtres, et quand le roi n'était pas de cette caste de naissance, il devait s'y faire recevoir à son avènement.

Ce fut évidemment sur les rapports des castes entre elles et les relations des castes supérieures avec la royauté, que les révolutions politiques exercèrent leur principale action. Un double progrès était à accomplir : d'une part, il fallait renverser les barrières qui séparaient les castes et réaliser l'égalité de tous les citoyens ; d'autre part, il fallait assurer leur liberté en renfermant le pouvoir royal dans des limites rationnelles, ou en lui substituant des pouvoirs électifs. Le premier de ces buts paraît avoir été atteint en partie ; mais il ne le fut qu'au détriment du se-

cond, car l'affaiblissement des castes supérieures eut pour effet de rendre la royauté plus absolue que jamais. D'après les indications obscures des monuments, on voit que la lutte des castes n'a pas été étrangère aux révolutions politiques signalées par les inscriptions : aussi la caste des prêtres paraît avoir aspiré pendant un certain temps au pouvoir suprême. Sous la vingt et unième dynastie, un grand-prêtre s'empara de la couronne et la transmit, pendant plusieurs générations, à ses descendants. Nous ne connaissons jusqu'ici aucun détail sur ces luttes, qui se sont peut-être prolongées durant des siècles. Enfin Psammétique, qui mit fin à la grande anarchie du VII^e siècle, parvint à se débarrasser de ses rivaux à l'aide de mercenaires étrangers. Une partie de la caste guerrière émigra en Ethiopie ; la royauté se trouva affranchie de la gêne que lui imposaient les coutumes anciennes, et, appuyée sur des fonctionnaires et des soldats étrangers, elle exerça une domination absolue. L'importance politique de la distinction des castes était tellement effacée, que, cent ans plus tard, un homme des castes inférieures, Amasis, put monter sur le trône.

Sous un autre rapport, on voit que l'égalité s'établit, savoir, dans la possession des biens, dans le droit de propriété. Autant qu'on peut en juger d'après les renseignements incomplets qui nous sont parvenus sur cette matière, le sol de l'Egypte était divisé primitivement en trois parts, l'une appartenant aux prêtres, la seconde à la classe militaire, la troisième au roi. Ceux qui cultivaient la terre n'étaient donc que des fermiers ou métayers, et la rente qu'ils payaient formait la rétribution des classes gouvernantes. Plus tard, les rois concédèrent aux hommes du peuple des terres du domaine royal. Hérodote assure qu'une distribution de terres de ce genre eut lieu sous Sésostris. Au temps du séjour des Juifs en Egypte, c'est-à-dire sous la domination des Hycsos, la propriété paraît être devenue individuelle jusqu'à un

certain point. Nous voyons en effet, dans l'histoire de Joseph, le Pharaon profiter d'une famine pour grever toutes les terres libres d'une redevance du cinquième du revenu. Les révolutions ultérieures du droit de propriété nous sont inconnues, mais des contrats de vente qui nous sont parvenus prouvent que dans les derniers temps de l'indépendance égyptienne, et sous la domination des Grecs et des Romains, les terres pouvaient être vendues librement, avec les charges et redevances qui les grevaient souvent à perpétuité, et que chacun avait le droit de les acheter, de quelque caste qu'il fût. En vertu de ce nouvel ordre de choses, tous ceux auxquels les circonstances permettaient de faire des épargnes et d'acquérir un pécule, pouvaient donc désertier la profession héréditaire que leur imposait leur naissance, et ainsi le système des castes était détruit de fait comme organisation économique.

Les croyances religieuses des Egyptiens offrent beaucoup d'obscurité, et l'étude des monuments a renversé la plupart des hypothèses fondées sur les renseignements transmis par les auteurs anciens, sans les avoir remplacé jusqu'ici par des notions certaines. Il est hors de doute qu'au sein du corps sacerdotal de l'Égypte fut élaboré un système théologique, qui s'élevait bien au-dessus de l'idolâtrie grossière à laquelle était vouée le peuple ; mais nous ne possédons aucun document authentique qui nous fasse connaître cette philosophie religieuse, et les ouvrages que les philosophes néoplatoniciens du III^e et du IV^e siècle de notre ère ont donnés comme les témoignages de la théologie égyptienne, sont trop empreints de leurs propres doctrines pour qu'on puisse ajouter foi à leurs assertions. Il paraît certain que les Egyptiens croyaient à un Dieu suprême, auteur du monde visible et de tout ce qu'il renferme, père des dieux inférieurs et des hommes ; ils plaçaient à l'origine un chaos aquatique, un abîme des eaux, et l'œuf cosmique qui, fécondé par le Dieu suprême, donnait nais-

sance à toutes choses, doctrine que nous avons trouvée dans l'Inde, et qui a passé aussi en Grèce; enfin, en vertu d'idées qui paraissent leur avoir été propres, ils expliquaient la perpétuité de la divinité par la régénération continuelle de Dieu par lui-même.

Mais ces idées philosophiques ne se produisaient guère devant le public; les représentations des dieux dans les statues, les sculptures et les peintures des temples, et les prières, retracées en inscriptions hiéroglyphiques, que leur adressaient leurs adorateurs, contenaient à peine quelques allusions à ces doctrines de la théologie. D'autre part, ces images favorisaient pleinement les superstitions populaires. La plus caractéristique de ces superstitions était née de la signification symbolique donnée aux animaux. Chez tous les peuples primitifs on a pris des animaux pour symboles de forces et de qualités de l'esprit et du corps: on a représenté, par exemple, le courage par le lion, la vigilance par le coq ou le chien, la puissance génératrice par le bélier, la fécondité par la vache. Ces animaux furent consacrés d'abord aux dieux, dans lesquels se personnifiaient ces qualités; puis, peu à peu on vint à considérer ces animaux eux-mêmes comme sacrés, et à leur reconnaître un caractère divin. Cette antique superstition existait en Egypte comme ailleurs; mais des causes nouvelles contribuèrent à la consolider et à la développer. Ce fut d'abord la croyance à la métempsycose, qui, attribuant aux animaux des âmes humaines, les fit traiter souvent à l'égal de l'homme; ce fut ensuite l'utilité reconnue de certains animaux, soit comme serviteurs directs de l'homme, soit comme destructeurs d'animaux nuisibles; ce fut enfin l'écriture hiéroglyphique qui, se servant beaucoup de figures d'animaux, leur donnait une valeur nouvelle comme attributs divins. En effet, un grand nombre des attributs qu'offrent les images des dieux ne sont que les caractères hiéroglyphiques qui expriment le nom de ces divinités. Il arriva ainsi

que non-seulement chaque dieu fut représenté le plus souvent avec la tête de l'animal qui lui était consacré, mais que l'on conserva un individu type de cette espèce animale dans le temple du dieu ; et qu'en outre, divers animaux furent entourés d'une vénération extrême : ce fut notamment le cas pour les bœufs, les chats, les chiens, l'ibis, l'épervier, certaines espèces de serpents, et c'était par exemple, aux yeux du peuple égyptien, un crime moins pardonnable de tuer un chat que de tuer un homme.

Suivant Hérodote, il y avait huit grands dieux, puis douze dieux du second ordre, et un nombre indéterminé de dieux du troisième ordre. Les Égyptiens avaient, en effet, l'habitude de ranger les divinités par groupes, comme les dynasties royales ; mais ces groupes ne sont pas les mêmes dans tous les temples : chaque localité avait pour ainsi dire son culte spécial, et la divinité qu'on y adorait prenait le pas sur toutes les autres. A côté de la plupart des dieux mâles se trouve une divinité féminine, et souvent un fils, représentant la divinité qui s'engendre elle-même ; de façon qu'en dehors de ces groupes de huit et de douze, qui ne comprennent que les dieux mâles, on rencontre souvent des groupes de trois, le père, la mère et l'enfant, variant suivant les localités.

En tête des grands dieux est placée partout la divinité suprême, le dieu éternel qui a formé le monde et donné naissance à tous les êtres. C'est *Phtah* à Memphis, Ammon à Thèbes. Phtah, que les Grecs assimilaient à leur dieu forgeron Vulcain, était en effet le dieu fabricant du monde ; c'était lui qui avait séparé la lumière des ténèbres et développé l'œuf, germe du monde. C'est à ce dieu qu'était consacré le bœuf Apis, appelé *Vie nouvelle de Phtah*. C'était un taureau, portant certaines marques particulières, et que l'on adorait comme une incarnation vivante du dieu. Quand il mourait, tout le pays était plongé dans un deuil profond jusqu'à ce qu'on eût retrouvé

un autre bœuf qui fût muni des signes consacrés. Alors, l'Égypte se réjouissait dans une fête immense qui durait sept jours.

A côté de Phtah, on adorait, dans la Basse-Égypte, plusieurs grandes déesses. C'était, à Saïs, la déesse *Neith*, comparée par la Grèce à Minerve; sa statue portait l'inscription suivante : « Je suis ce qui a été, ce qui est et ce qui sera; nul mortel encore n'a soulevé mon voile. » A Bubastis, c'était la déesse *Pacht*, la grande chérie de Phtah, qu'on célébrait particulièrement; c'était la grande vengeresse des crimes; elle était représentée avec une tête de lionne ou de chatte.

A Thèbes, le dieu suprême était *Ammon*, le Zeus ou Jupiter des Grecs et des Romains. Son nom signifiait le *dieu caché*; il était représenté avec la couronne rouge et avait sur la tête deux grandes plumes droites. Souvent aussi il prenait une tête de bélier; alors il portait le nom de *Kneph* ou *Knouphis*, et devenait le fabricant ou générateur du monde. L'épouse divine d'Ammon est *Maut*, la mère, la souveraine de la nuit. Elle est vêtue d'une longue robe juste et tient en ses mains une sorte de croix, le signe de la vie. Le fils d'Ammon et Maut est le dieu *Chons*, un dieu protecteur des hommes, qui avait une puissance particulière pour chasser les mauvais esprits. M. de Rougé a traduit une inscription où l'on raconte l'histoire d'une princesse de Babylone, sœur d'une reine d'Égypte de la vingt-deuxième dynastie, qui, étant possédée du démon, invoqua le secours de Chons; le dieu fut transporté auprès d'elle à Babylone, et la délivra du mauvais esprit.

Le second des huit grands dieux était *Ra*, le soleil (*Phra*, avec l'article). C'était un des cultes les plus populaires en Égypte, et souvent le nom de Ra était ajouté à celui des autres grands dieux. Il est figuré avec une tête d'épervier, et coiffé d'un disque. Il est le père et le modèle des rois d'Égypte. Il paraît quelquefois sous diverses formes, comme soleil levant

ou soleil couchant, soleil du jour et soleil de la nuit, et forme alors, sous cet aspect, le troisième et même le quatrième des grands dieux.

Si les témoignages des monuments ont été exactement interprétés, les autres grands dieux seraient tous des divinités de la famille d'Osiris. Il est possible, en effet, que les dieux que nous venons de nommer aient été les seuls principaux dans les premiers temps de l'empire, et que le culte d'Osiris, ayant pris une grande extension à l'époque de la onzième et de la douzième dynastie, on ajouta à la série des grands dieux les personnages de ce groupe de divinités. Ils forment cinq couples : 1° *Sev* ou *Seb*, le Saturne ou Kronos des Grecs, le Temps, et *Nepté*, la déesse du ciel, le père et la mère d'Osiris et d'Isis. 2° *Osiris* et *Isis*. Osiris (Dionysus ou Bacchus des Grecs) est ordinairement couronné du *pshent*, sorte de mitre, emblème de la royauté pour les deux parties de l'Égypte; il tient une sorte de crosse et de fouet, symboles du gouvernement. Isis (Cérès des Grecs), sa sœur et son épouse, a pour coiffure un disque avec des cornes de vache, et la vache lui était consacrée; 3° *Set* ou *Typhon*, le principe du mal, et *Nephtys*, sœur d'Osiris; 4° *Horus*, fils d'Osiris, comparé à Apollon par les Grecs, représenté ordinairement sous forme d'enfant; et *Hathor*, dont le caractère est peu déterminé, et que les Grecs ont assimilé à Vénus. A ce groupe se joignent encore *Anubis*, à la tête de chacal, et *Thot*, à la tête d'ibis, le Hermès des Grecs, le fidèle conseiller d'Osiris, l'écrivain des dieux, l'auteur de l'écriture et de tous les livres sacrés des Égyptiens.

Depuis l'expulsion des Hycsos, le culte d'Osiris et d'Isis, dont le centre primitif paraît avoir été Abydos, a été le plus populaire et le plus universel en Égypte. La légende mythologique d'Osiris traduisait sous forme historique le caractère religieux de ce culte. Osiris et Isis régnèrent les premiers sur l'É-

gypte, et initièrent les hommes qui l'habitaient aux bienfaits de la civilisation. Puis, Osiris assembla une grande armée dans le dessein de parcourir la terre et d'apprendre aux hommes l'agriculture et les éléments de tous les arts, et fonda, en effet, un grand nombre de villes dans divers pays. Il avait laissé le gouvernement de l'Égypte à Isis, qui avait découvert l'orge et le froment. Mais, à son retour, son frère Typhon trama un complot à l'aide de soixante-douze complices, fit périr Osiris, et enferma son corps dans un cercueil qu'il lança à la mer. Isis, pénétrée d'une profonde douleur, se livra à des lamentations que toute l'Égypte répétait annuellement dans ses fêtes. Après de longues recherches, elle retrouva enfin le cercueil de son époux à Byblos en Phénicie. Typhon, ayant reconnu le corps et l'ayant déchiré en quatorze parties, Isis distribua ces parties entre les diverses provinces de l'Égypte. Mais Osiris n'était pas mort; il sortit du monde inférieur pour assister son fils Horus qui devait le venger de Typhon. Ce dernier fut défait enfin après une lutte prolongée, et Horus, régna sans conteste, put renouveler le gouvernement glorieux de son père.

Des savants, anciens et modernes, ont vu dans ce mythe l'emblème de la lutte de la nature bonne et fertile de l'Égypte représentée par Osiris, Isis et Horus contre les ardeurs du soleil d'été, symbolisées par Typhon. En été, la terre était desséchée et stérile, et Isis pleurait son époux; quand l'automne ramenait la fécondité, Osiris renaissait dans Horus. Mais cette explication est peu en rapport avec ce que nous connaissons du culte d'Osiris, et tout semble prouver, au contraire, que cette légende ne faisait que reproduire, sous une forme capable d'être comprise par le peuple, le dogme de la résurrection des âmes, dont Osiris offrait lui-même l'exemple et le type.

Si, en effet, Osiris réunit les attributs du soleil bienfaisant et fécondateur, et Isis ceux de la terre

nourricière, le plus apparent des caractères solaires d'Osiris est le passage alternatif du soleil sur la voûte céleste et dans les demeures inférieures, c'est-à-dire la mort et la résurrection du soleil. Mais ce qui distingue avant tout Osiris, c'est d'être le juge des morts, l'arbitre de la résurrection des âmes. Cette pensée de la résurrection constitue donc le fondement même de la religion égyptienne, et c'est le mythe d'Osiris qui en offre le type essentiel.

Déjà les auteurs anciens nous avaient appris que le dogme de l'immortalité de l'âme et de la métempsy-cose jouait un grand rôle en Egypte. Ils savaient que d'après les Egyptiens l'âme entrait après la mort dans divers corps d'animaux, et qu'elle était tenue à des migrations qui duraient trois mille ans. Les *rituels funéraires*, écrits sur papyrus, et qu'on a retrouvés dans tous les tombeaux égyptiens, ont complètement confirmé ces renseignements, et y ont ajouté de nombreux détails. Des vignettes, reproduites en tableaux dans les grands tombeaux des rois, retracent les destinées de l'âme après la vie. Autant qu'on a pu saisir jusqu'ici le sens de ces vignettes et du texte qui les accompagne, l'âme du défunt, que l'on nommait l'*Osiris un tel*, se dirigeait vers l'Amenti ou l'Occident, et descendait dans le Kernefer, les cieus infernaux; là, elle revêtait à volonté diverses formes d'animaux sacrés, notamment, celles de l'épervier, de l'hirondelle, d'un serpent à tête humaine, d'une fleur de lotus. Après avoir combattu des monstres et des animaux malfaisants et subi diverses épreuves, elle arrivait aux quinze portes des Champs-Élysées égyptiens, et entrait sur un vaste terrain où elle devait se livrer aux travaux agricoles pendant une période de temps. Puis elle paraissait devant les juges, au nombre de 42, qui l'interrogeaient chacun sur un des 42 péchés que la loi égyptienne considérait comme mortels. Puis vient le pèsement de l'âme, dont le cœur, siège de la vie de l'homme, est placé dans une ba-

lance, en présence d'Osiris, d'Horus, de Toth, d'Anubis; l'âme justifiée et ensuite passée au feu pour compléter sa purification, entre enfin dans les demeures célestes, qu'elle parcourt sur une barque divine à la suite de l'âme d'Osiris. Pendant toute sa pérégrination, l'âme était accompagnée de l'oiseau Vannou, qui ressemble au vanneau, et que les Grecs ont appelé Phénix; cet oiseau mourait à certaines périodes pour renaître de ses cendres, et était, par conséquent, un nouveau symbole de la résurrection.

Ces rituels, dont d'ailleurs une petite partie seulement a été traduite, nous font connaître surtout les destinées des âmes des justes; mais ils nous apprennent aussi que celles dont le cœur était trouvé trop léger, allaient aux enfers, divisés en soixante compartiments, où elles éprouvaient d'affreuses tortures; quelques-unes servaient de nourriture à d'horribles démons; d'autres subissaient une seconde mort et avaient la tête tranchée sur un billot. Quant aux âmes justifiées, elles avaient la faculté de revenir à leur gré sur terre et d'y animer d'autres corps.

Il paraît que, suivant la doctrine religieuse, l'âme devait reprendre son corps après une pérégrination de trois mille ans. Ce fut cette raison surtout, sans doute, qui donna lieu à la coutume d'embaumer les morts, très utile aussi au point de vue hygiénique dans ce climat humide et brûlant. Pour faire cette opération, on se conformait à certains rites religieux: tous les cadavres étaient embaumés, même ceux des animaux sacrés, mais l'embaumement se faisait avec plus ou moins de soin, suivant la caste et la fortune du défunt. Les nombreuses momies que l'on garde dans nos musées prouvent combien les Egyptiens étaient habiles à conserver les corps; les intestins étaient déposés dans des vases dits canopes, consacrés aux quatre génies funéraires à têtes d'homme, de singe, d'épervier et de chacal.

Le culte rendu aux dieux était somptueux, les

fêtes nombreuses et splendides. Parmi les usages religieux, il en était un grand nombre que nous avons déjà rencontrés dans l'Inde et que nous retrouverons également chez les Juifs. De même que dans l'Inde toutes choses se divisaient en pures et impures; des règles sévères étaient imposées aux Egyptiens, mais surtout à la caste sacerdotale pour maintenir la pureté de l'âme et du corps. Ainsi, la religion interdisait certains vêtements, certains aliments, notamment la chair de porc, elle prescrivait des jeûnes, des bains, des ablutions. La circoncision aussi était propre aux Egyptiens comme aux Juifs, les sacrifices d'animaux et les oblations ressemblaient beaucoup également à ceux des Israélites. Dans certains sacrifices expiatoires, celui qui faisait l'offrande déchargeait ses péchés sur la tête de la victime, qui était vouée aux dieux infernaux.

La science était cultivée avec fruit dans les sanctuaires égyptiens. On possédait quarante-deux livres, attribués à Thot ou Hermès, et qui renfermaient les éléments de toutes les connaissances. Dix livres étaient consacrés à la théologie et aux lois morales et civiles, dix aux règles liturgiques et aux sacrifices, dix autres traitaient de l'écriture et des mesures sacrées, quatre de l'astronomie et des constellations, deux contenaient les hymnes sacrés, les six derniers, les règles médicales. Aucun de ces livres ne nous est parvenu, et nous ne pouvons guère savoir à quel état d'avancement étaient arrivées ces diverses sciences. Nous savons seulement que les médecins égyptiens étaient célèbres dans toute l'antiquité; nous savons aussi que les astronomes connaissaient les mouvements des principaux corps célestes, et que, de même que les Babyloniens, ils leur attribuaient une influence sur les événements humains. L'année égyptienne était d'abord de 360 jours, mais de très bonne heure on y ajouta cinq jours de plus. Mais pour que cette période correspondît à l'année véritable, il manquait un quart

de jour environ, et, par suite, le premier jour de l'année civile ne coïncidait de nouveau avec les mêmes phénomènes astronomiques qu'au bout de 1461 années égyptiennes, ou 1460 années véritables. Les prêtres égyptiens s'aperçurent de bonne heure de cette différence, et firent de cette période, appelée sothiaque, la base de la chronologie. Une de ces périodes paraît avoir fini en 1322 avant Jésus-Christ.

C'étaient les prêtres aussi qui dirigeaient, d'après des règles sacrées, la construction des temples et réunissaient ainsi en eux toutes les fonctions artistiques, car les beaux-arts eurent toujours un caractère éminemment religieux, et l'art dominant fut l'architecture dont tous les autres arts ne servaient qu'à rehausser l'éclat. On arrivait aux temples égyptiens par de longues allées de sphinx qui conduisaient à la porte de la première cour, précédée de pylônes, d'obélisques et de statues colossales. Dans la cour s'offraient de vastes colonnades. Plusieurs portiques, de plus en plus magnifiques, conduisaient au péristyle du temple qui, lui-même, se composait de trois parties, savoir : d'une première salle, le *pronaos*, de deux salles contiguës plus petites, puis de l'*adyton*, lieu sacré ou mystérieux qui contenait la statue du dieu. Les colonnes sont ordinairement enflées au milieu et leur chapiteau s'épanouit en fleurs de lotus, comme dans les monuments indous. Mais on trouve aussi la simple colonne droite, qui a servi de modèle à la colonne dorique des Grecs. Les sculptures et les peintures des Egyptiens témoignent toutes de la perfection de l'art du dessin. Mais celles de l'ancien empire essaient souvent avec bonheur de rendre la nature, tandis que depuis les Hycsos on trouve surtout des formes roides et conventionnelles qui, évidemment, ont été imposées par des réglemens spéciaux. Les couleurs éclatantes des peintures murales se sont conservées jusqu'à nos jours. Il nous est parvenu enfin des instruments de musique. Il est certain, d'ailleurs, que les Egyptiens cultivaient

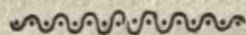
la poésie et la littérature, et l'on a retrouvé des papyrus très anciens contenant des romans et des contes.

L'Égypte paraît s'être distinguée, dans l'antiquité, par la liberté dont y jouissaient les femmes et aussi par la douceur avec laquelle on traitait les esclaves. Le mariage était permis entre personnes de toutes castes; le frère pouvait même épouser la sœur; les femmes sortaient librement de la maison et s'occupaient des affaires du dehors. Les peintures nous représentent des repas, des réunions d'amis, auxquels assistent des hommes et des femmes; des esclaves ou des musiciens gagés exécutent des morceaux de musique; d'autres serviteurs offrent des rafraîchissements. Quelquefois le peintre malicieux a retracé l'ivresse où se sont laissé aller des convives, même des dames.

Les peintures des tombeaux nous font connaître aussi tous les détails du travail industriel des Égyptiens et nous permettent d'étudier tous leurs procédés d'art. Les semailles avaient lieu après l'inondation. La terre, amollie par l'eau, était travaillée par la bêche et la charrue. On récoltait au mois d'avril, et c'étaient les bœufs qui foulaient le grain. On cultivait le froment, l'orge, le lin. La nourriture était principalement végétale pour le peuple; cependant, on consommait un assez grand nombre de bœufs et beaucoup de volailles; dès lors on pratiquait l'éclosion artificielle des œufs de poule. On ne buvait que rarement du vin, et la principale boisson consistait dans de l'orge fermentée. L'industrie manufacturière s'exerçait principalement sur les tissus de lin et de coton, et la teinture de ces tissus en formait une autre branche importante. On fabriquait, en outre, des vases et ustensiles de toutes sortes en bronze, en terre, en pierre, en verre, etc. Un grand nombre de ces objets, de forme souvent très élégante, sont conservés dans les musées d'Europe, ainsi que d'innombrables statuettes qui nous font connaître exactement le costume égyptien,

des objets de toilette, des morceaux d'étoffe, des per-
ruques, des miroirs, des sandales, etc.

Le Nil était couvert de vaisseaux transportant les
produits de l'industrie, et, d'autre part, les navires
égyptiens, dont la forme rappelait ceux de l'Inde, na-
viguaient sur la mer Rouge et visitaient les îles de la
Méditerranée les plus voisines et les côtes de Syrie.
Des caravanes arabes apportaient en Egypte de l'en-
cens, des épices, des parfums. Des échanges suivis
avaient lieu aussi avec les peuples noirs de la fron-
tière méridionale. Mais le commerce extérieur de l'E-
gypte ne prit un grand essor que plus tard, quand
les révolutions intérieures eurent rompu l'ancienne
organisation sociale, et que le pays eut été ouvert par
Psammétique aux Grecs.



LIVRE TROISIÈME

Les Sémites et l'empire d'Assyrie.



CHAPITRE I^{er}

LES PREMIERS SÉMITES. — LA SYRIE ET LA PHÉNICIE,
— COMMERCE ET NAVIGATION DE TYR.

Les peuples sémitiques, qui étaient descendus des
montagnes de l'Arménie et avaient établi la domina-
tion chaldéenne, ne s'étaient pas bornés à occuper
les plaines de Sennaar, mais leurs tribus conquérantes
avaient envahi toute l'Asie occidentale, et s'étaient mê-
lées partout aux peuples couchites épars dans ce pays.

Les branches de la race de Sem, dont l'histoire pri-
mitive nous est le moins connue, furent celles qui pé-
nètrèrent dans l'Arabie. La plus ancienne descendait
de Sem, suivant la Genèse, par Joctan, fils d'Héber, le

père de tous les Hébreux. Les Joctanides s'avancèrent dans la pointe sud-ouest de la péninsule arabique et occupèrent les contrées fertiles de l'Yémen et de l'Hadramaut. Par leur contact avec l'Égypte, ils paraissent être arrivés de bonne heure à une civilisation assez avancée; la tradition orientale célèbre encore aujourd'hui le royaume de Saba fondé dans cette contrée, et les livres hébreux racontent la visite faite par la reine de Saba au roi Salomon. Malheureusement, l'histoire de ce royaume nous est tout à fait inconnue. Un seul voyageur, un Français, a pu pénétrer momentanément, de notre temps, dans l'intérieur de ce pays, et voir les ruines des constructions de Mareb, où les successeurs des rois de Saba, les Himiarites (Homérites des anciens), avaient fait de grands travaux de canalisation. Sur d'autres points du pays encore, il subsiste des restes de canaux, d'aqueducs en pierre et de travaux divers destinés à recueillir et conserver les eaux. On a retrouvé aussi d'anciennes inscriptions, en langue himiarite, mais elles ne fournissent aucun renseignement sur l'histoire politique du peuple qui les a tracées et ne paraissent se rapporter qu'à des acquisitions de terres pour des temples.

Une seconde branche issue d'Ismaël, fils d'Abraham, peupla plus tard le nord de l'Arabie. Elle resta toujours inférieure à la première et ne dépassa pas, avant Mahomet, les croyances et les mœurs des sociétés primitives. Dispersés dans les oasis des vastes déserts de l'Arabie et de la presqu'île du Sinaï, et compris sous la dénomination de Bédouins ou fils du désert, les descendants d'Ismaël formèrent rarement des établissements fixes : le plus grand nombre de leurs tribus pratiquaient de tout temps la vie nomade à laquelle elles sont restées fidèles jusqu'aujourd'hui. Leurs poésies et chants de guerre, antérieurs de plusieurs siècles au mahométisme, et qui ont été recueillis depuis, prouvent que leurs habitudes ont peu changé jusqu'à nos jours. Comme aujourd'hui, les Arabes at-

taquaient et pillaient les caravanes, ou s'exterminaient réciproquement dans des guerres de vengeance; dès l'antiquité ils étaient renommés pour leur sobriété, leur hospitalité, l'affection qu'ils avaient pour le cheval, leur compagnon d'armes. Leur culte, avant Mahomet, s'adressait surtout aux étoiles et aux corps célestes; ils vénéraient aussi les montagnes, et quelques tribus connurent le Bel des Babyloniens et une déesse qui était adorée, comme la plupart des dieux arabes, sous forme d'une pierre.

Des peuples de civilisation analogue et également alliés aux Hébreux, tels que les Ammonites, les Moabites, les Iduméens ou Edomites, les Analécites, etc., occupaient les pays situés au nord de l'Arabie, au sud et à l'est de la mer Morte. D'autres Sémites s'étaient établis sur le plateau d'Aram, situé à l'ouest de la Mésopotamie et séparé de la Méditerranée par les chaînes de l'Antiliban et du Liban. Toute cette contrée, y compris les bords de la Méditerranée, est désignée quelquefois sous la dénomination générale de Syrie; quelquefois cependant, on réserve ce nom au plateau d'Aram et à la partie nord des bords de la Méditerranée, tandis que la partie sud est désignée sous le nom de Palestine, qu'elle a reçu des Philistins. La Syrie paraît avoir été habitée primitivement par des descendants de Cham, de civilisation analogue aux Couchites primitifs de Babylone. D'après la Genèse, la plupart d'entre eux, tels que les Héthites ou Héthéens, les Amorites, les Hévites, les Jébuséens, qui fondèrent Jérusalem, sont issus de Chanaan, fils de Cham. Plus tard il se constitua, parmi ces populations, quelques petits royaumes dont le voisinage fut souvent dangereux pour les Juifs. Les principaux de ces États furent ceux d'Hamath ou Emèse et de Sophène, au nord de la Palestine, et de Damas, à l'entrée du plateau d'Aram. Les Philistins, établis sur les bords mêmes de la Méditerranée, descendaient également de Cham. Mais de bonne heure des Sémites se mêlèrent à ces peuples et

se confondirent avec eux, de façon que la langue sémitique finit par prévaloir dans toute cette partie de l'Asie, comme à Babylone.

Ces peuples ne nous sont connus que par les victoires que remportèrent sur eux les rois de l'Égypte, et par leurs guerres avec les Juifs. Il n'est qu'une seule des races chananéennes qui ait joué un grand rôle dans l'histoire : ce sont les Phéniciens.

La côte de la Méditerranée, située au pied du Liban, qu'à cause de sa riche verdure les Grecs appelèrent Phénicie, pays des palmes, vit fleurir de bonne heure des villes industrielles et commerçantes. La plus ancienne était Sidon, qui fonda plus au nord Aradus, la seule localité où se soient conservés des restes de temples phéniciens (les monuments d'Amrit). Du *xvi^e* au *xii^e* siècle avant Jésus-Christ, Sidon joua le rôle prédominant, qui avait appartenu d'abord à Byblos et à Béryte (la Bérouth moderne) ; mais vers le *xii^e* siècle toutes ces cités furent éclipsées par Tyr, qui ne tarda pas à devenir la ville la plus riche et la plus puissante de la Phénicie. Construite primitivement sur le promontoire de Sour, en face d'une petite île où se trouvait un sanctuaire vénéré ; puis, augmentée considérablement par une colonie sidonienne qui s'établit sur une île plus grande, jointe plus tard à la première, Tyr acquit bientôt la prépondérance et la conserva jusqu'à ce que la Phénicie dut subir le joug de la domination étrangère.

Ces villes et plusieurs autres formaient autant de républiques indépendantes, liées par des liens fédératifs ; les plus puissantes exerçaient l'hégémonie, c'est-à-dire avaient en main la direction générale des affaires fédérales et le commandement en temps de guerre. Ce rôle appartint d'abord à Sidon et passa ensuite à Tyr. Les institutions de ces cités sont peu connues, et nous ne possédons également que des renseignements très incomplets sur leur histoire intérieure. Le pouvoir appartenait, dans l'origine, à un certain nombre de

familles aristocratiques qui formaient un sénat et parmi lesquelles étaient pris les principaux fonctionnaires, ainsi que les membres du corps sacerdotal, qui exerçaient une grande influence. Plus tard, la royauté fut établie dans quelques villes; mais le roi, malgré la splendeur qui l'entourait, de même que les deux *suffètes* qui le remplaçaient ailleurs, n'était que le chef de l'armée et le juge suprême. Plus tard encore, les populations nombreuses, qui accomplissaient le travail industriel et commercial, réclamèrent à leur tour une participation aux droits politiques. Les troubles civils furent fréquents en Phénicie, et ils paraissent avoir abouti, comme les révolutions de la Grèce, à l'égalité des droits parmi les citoyens; mais, comme en Grèce, les esclaves, malgré quelques révoltes terribles, furent toujours exclus de cette égalité.

A Tyr, la royauté fut établie par Abibaal vers le milieu du *x^e* siècle avant Jésus-Christ. Le roi le plus célèbre fut Hiram, contemporain et ami de Salomon, sous lequel Tyr arriva à l'apogée de sa prospérité. Ses descendants furent chassés du trône par le grand-prêtre Ithobal, dont la fille Jézabel fut mariée au roi d'Israël, Achab. De nouveaux troubles éclatèrent après la mort d'Ithobal. Son petit-fils Mattan laissa deux enfants mineurs, Elissa, plus connue sous le nom de la déesse phénicienne Didon, et Pygmalion; ils devaient régner ensemble sous la tutelle de leur oncle Sichée, qu'Elissa avait épousé; mais le peuple s'opposa à ce que cette dernière eût part au pouvoir, et Pygmalion fit assassiner Sichée. Alors Elissa s'expatria, et alla fonder, sur la côte d'Afrique, la colonie de Carthage, dont la puissance devait bientôt dépasser celle de la mère-patrie (vers 850 av. J.-C.).

La fondation de colonies maritimes constituait d'ailleurs une habitude ancienne des Phéniciens, et depuis longtemps ils avaient ouvert à leur commerce les bords et les îles de la Méditerranée, et s'étaient créés des relations jusque dans les pays baignés par le

familles aristocratiques qui formaient un sénat et parmi lesquelles étaient pris les principaux fonctionnaires, ainsi que les membres du corps sacerdotal, qui exerçaient une grande influence. Plus tard, la royauté fut établie dans quelques villes; mais le roi, malgré la splendeur qui l'entourait, de même que les deux *suffètes* qui le remplaçaient ailleurs, n'était que le chef de l'armée et le juge suprême. Plus tard encore, les populations nombreuses, qui accomplissaient le travail industriel et commercial, réclamèrent à leur tour une participation aux droits politiques. Les troubles civils furent fréquents en Phénicie, et ils paraissent avoir abouti, comme les révolutions de la Grèce, à l'égalité des droits parmi les citoyens; mais, comme en Grèce, les esclaves, malgré quelques révoltes terribles, furent toujours exclus de cette égalité.

A Tyr, la royauté fut établie par Abibaal vers le milieu du *x^e* siècle avant Jésus-Christ. Le roi le plus célèbre fut Hiram, contemporain et ami de Salomon, sous lequel Tyr arriva à l'apogée de sa prospérité. Ses descendants furent chassés du trône par le grand-prêtre Ithobal, dont la fille Jézabel fut mariée au roi d'Israël, Achab. De nouveaux troubles éclatèrent après la mort d'Ithobal. Son petit-fils Mattan laissa deux enfants mineurs, Elissa, plus connue sous le nom de la déesse phénicienne Didon, et Pygmalion; ils devaient régner ensemble sous la tutelle de leur oncle Sichée, qu'Elissa avait épousé; mais le peuple s'opposa à ce que cette dernière eût part au pouvoir, et Pygmalion fit assassiner Sichée. Alors Elissa s'expatria, et alla fonder, sur la côte d'Afrique, la colonie de Carthage, dont la puissance devait bientôt dépasser celle de la mère-patrie (vers 850 av. J.-C.).

La fondation de colonies maritimes constituait d'ailleurs une habitude ancienne des Phéniciens, et depuis longtemps ils avaient ouvert à leur commerce les bords et les îles de la Méditerranée, et s'étaient créés des relations jusque dans les pays baignés par le

Grand-Océan Atlantique. Alliant la piraterie au commerce, ils occupèrent de proche en proche tous les points que leurs vaisseaux pouvaient atteindre. Au temps de l'hégémonie de Sidon, ils commencèrent par fonder des colonies dans les grandes îles situées à proximité de leurs côtes, dans les îles de Chypre, de Rhodes, de Crète; peu à peu, un grand nombre des îles de l'Archipel et quelques points de la côte d'Afrique reçurent des établissements et des comptoirs phéniciens. Ils échangeaient les produits d'une civilisation plus parfaite, des ustensiles, des armes, des étoffes contre les peaux, la laine, les esclaves que leur fournissaient les habitants plus primitifs de ces contrées. Quand ils le pouvaient, ils s'emparaient des indigènes mêmes dont ils marchandait les produits et les vendaient comme esclaves en Syrie. Les Phéniciens étaient habiles à exploiter les mines et à travailler les métaux, et ils recherchaient avec soin les pays qui pouvaient leur fournir ces matières précieuses. A Chypre, ils trouvèrent le cuivre; à Thasos, ils exploitaient des gisements d'or. Les Sidoniens s'étaient étendus de préférence au Nord, entre l'Asie mineure et la Grèce. Une de leurs colonies s'établit en Grèce même, sous le nom de Cadmus, et y fonda Thèbes. Quand les Tyriens eurent acquis la prépondérance, ils poussèrent droit à l'Occident et ouvrirent au commerce des routes nouvelles et plus productives encore. Bientôt la Sicile fut découverte, et ils y fondèrent Héraclée et Palerme. Malte, la Sardaigne, l'île d'Elbe, Minorque et Iviza ne tardèrent pas à recevoir des comptoirs phéniciens, tandis que sur les côtes d'Afrique s'établissaient les colonies d'Hippone, d'Utique, d'Hadrumetum. Mais leur esprit d'entreprise les conduisit plus loin : ils ne craignirent pas de dépasser les colonnes d'Hercule, de franchir le détroit de Gibraltar et de se lancer dans le Grand-Océan. Leur audace fut magnifiquement récompensée. La partie de l'Espagne que baignait le Guadalquivir, et

qu'ils nommèrent Tarsis ou Tartessus, était riche alors en métaux ; les rivières chariaient de l'or, mais l'argent surtout était abondant, et les indigènes en fournissaient des quantités considérables contre des objets de peu de valeur. Bientôt des villes nombreuses, dont la plus importante fut Cadix, s'établirent dans cette contrée pour exploiter ces richesses. C'était la Californie de cette époque reculée. Longtemps les vaisseaux de Tarsis, qui mettaient deux mois à faire ce voyage qu'on fait aujourd'hui en huit jours, formèrent le contingent le plus considérable de la flotte marchande de Tyr. D'ailleurs, ils n'apportaient pas seulement les produits de cette partie de l'Espagne : de Cadix la navigation phénicienne s'était étendue au nord ; on avait découvert les mines d'étain des îles Scilly et des côtes de l'Angleterre ; on avait noué des relations commerciales avec tous les peuples des côtes d'Espagne et de France sur l'Océan.

D'un autre côté, le roi Hiram avait obtenu de Salomon l'autorisation d'établir un port à Asiongaber, sur la mer Rouge, d'où ses vaisseaux partaient pour le pays d'Ophir, la côte occidentale de l'Inde, afin d'en rapporter les précieuses marchandises de l'Orient. Déjà Tyr était l'entrepôt du commerce de l'Égypte, et recevait par les caravanes les produits de Ninive et de Babylone. Son vaste commerce était alimenté en partie par son industrie. Les artisans tyriens étaient renommés pour les ouvrages en fonte, en ivoire, pour les verreries, les tissus, mais surtout pour la teinture en pourpre, industrie d'invention tyrienne, dans laquelle leurs concurrents étrangers ne purent jamais les atteindre. Les rois de Tyr se parèrent les premiers du manteau de pourpre qui, dans l'antiquité, devint le vêtement obligé de tous les rois ; ces étoffes étaient d'un prix excessif, et, du temps des Romains, un manteau de pourpre bien teint valait près de 10,000 fr.

Avec leurs marchandises, les Phéniciens transportèrent leurs idées morales et religieuses, et il est cer-

tain que ces idées ont exercé une grande influence dans l'antiquité, principalement sur la Grèce. Les doctrines religieuses des Phéniciens ne nous sont que très imparfaitement connues. Les prêtres phéniciens possédaient un livre sacré, résumé de leurs doctrines et nommé Sanchoniath ; mais nous ne le connaissons que par un extrait confus qu'en a donné un auteur grec du II^e siècle de notre ère, Philon de Byblos. Nous n'avons donc, pour nous faire une idée des croyances phéniciennes, que les indications éparses dans les auteurs classiques et l'Écriture sainte.

La religion des Phéniciens et des Chananéens, en général, avait de grands rapports avec celle de Babylone, et d'autres non moins marquants avec les croyances égyptiennes. Le dieu suprême de Babylone, Bel, était adoré également en Phénicie et en Palestine, sous le nom de Baal ; on le vénérât sur les montagnes ; il avait pour symbole une grande pierre arrondie par le haut, et, devant ses temples, on dressait deux colonnes élevées, analogues aux obélisques placés à l'entrée des temples d'Égypte. A Tyr, Baal se confondait avec ce dieu du soleil, Melkarth, que les Grecs identifiaient avec leur Hercule. C'était Baal-Melkarth qui avait parcouru toutes les côtes de la Méditerranée à la suite des colonies phéniciennes ; c'était à lui que les navigateurs phéniciens avaient érigé les colonnes d'Hercule au détroit de Gibraltar. Il était le roi-protecteur de Tyr, où il avait un temple antique, agrandi plus tard et magnifiquement orné par Hiram. Un feu perpétuel brûlait sur son autel.

A côté de Baal, on adorait un autre dieu plus terrible, Moloch (le roi), le feu dévorant, la puissance destructive. Sa colère ne pouvait être apaisée que par des sacrifices humains, et, dans les moments de danger, les citoyens devaient lui offrir ceux de leurs enfants qu'ils chérissaient le plus. A Carthage, un jour que la ville était menacée par l'ennemi, on lui sacrifia deux cents jeunes gens des plus nobles familles. C'é-

tait par le feu que périssaient les victimes ; Moloch avait pour symbole le taureau ; il était représenté souvent sous la forme de cet animal ou sous celle d'un homme à tête de taureau. Un brasier ardent était allumé dans les parties inférieures de la statue colossale du dieu, et la victime, placée sur les bras étendus de l'idole, allait rouler dans le gouffre brûlant. Tel était sans doute ce minotaure que Minos, le représentant de la civilisation phénicienne en Crète, entretenait à Cnosse, et qui dévorait périodiquement les sept jeunes garçons et les sept jeunes filles que les Athéniens étaient obligés de fournir en tribut.

Le culte de la déesse voluptueuse de Babylone avait également passé en Phénicie. Là cette déesse s'appelait Aschera ; elle avait pour symbole un arbre, le plus souvent un cyprès ; les poissons et les pigeons lui étaient consacrés. Comme le culte de la déesse babylonienne, celui d'Aschera était une école d'affreuse immoralité. A cette déesse aussi toutes les jeunes filles devaient faire le sacrifice de leur virginité. Elle avait des sanctuaires célèbres à Paphos et à Amathos, établissements phéniciens de l'île de Chypre, et à Cythère, dans l'île toute voisine du Péloponèse, où était une colonie syrienne. De ces lieux, le culte d'Aschera se répandit en Grèce, où cette déesse fut adorée sous le nom d'Aphrodite ou Vénus.

A côté de l'impudique Aschera, on adorait aussi une déesse chaste et sévère : c'était Astarté, la Diane des Grecs, déesse de la lune, et dont la déesse Didon et sa sœur Anne étaient des formes particulières. Elle était représentée la lance à la main, et on lui sacrifiait des jeunes filles. Soit à cause des courses lointaines que lui firent faire les navigateurs phéniciens, soit en raison des révolutions de la lune qui lui était consacrée, on la représentait, de même que Melkarth, comme une divinité voyageuse et errante, qui allait se perdre périodiquement dans les ténèbres de l'Occident. Chez les Grecs, elle s'appela Artémis ou Diane.

En vertu de conceptions religieuses dont nous ne nous rendons compte qu'imparfaitement, Baal et Moloch, Astarté et Aschera étaient souvent confondus en une seule personne. Par suite d'idées plus singulières encore, et qui dérivait probablement de quelque croyance panthéiste sur l'unité des forces de la nature, les caractères des dieux mâles et femelles étaient quelquefois réunis sur le même individu, et formaient ces divinités androgynes qu'on retrouve aussi à Ninive et dans l'Asie-Mineure. Aux fêtes de ces dieux, les prêtres et serviteurs du temple étaient habillés en femmes et se livraient à des exercices féminins; les prêtresses paraissaient sous le costume de guerriers, avec la lance au poing.

L'influence de l'Égypte se manifeste directement dans un culte pratiqué principalement à Byblos, où, suivant la tradition, Isis était arrivée pendant ses pérégrinations : c'était le culte d'Adonis (Adonai, le Seigneur), basé sur un mythe analogue à celui d'Osiris. Le dieu était représenté sous forme d'un jeune homme qui périssait sous les dents du féroce sanglier de Moloch. Pendant sept jours de l'année, on pleurait le dieu mort, et on se livrait à des lamentations. Mais enfin Adonis était rendu à la vie, et sa résurrection était fêtée par tous les excès de la joie et des jouissances sensuelles.

C'étaient probablement aussi des dieux apportés d'Égypte, que les sept Cabires (les grands dieux), qui se retrouvent sous une forme différente à Samothrace et dans d'autres îles où s'établirent des colonies phéniciennes. Peut-être aussi ce culte était-il le reste d'une religion plus ancienne. Ces grands dieux ne sont pas les mêmes que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici : ce sont des divinités allégoriques, ayant pour la plupart le serpent pour symbole, et auxquelles on attribuait l'invention des institutions et des lois, et aussi celle des arts industriels. Comme dieux de la navigation, ils étaient figurés à la proue des navires sous

forme de nains contrefaits nommés patèques, tels qu'il s'en trouve aussi en Egypte.

Les monuments de l'art des Phéniciens sont trop peu nombreux pour qu'on puisse se faire une idée exacte de leur architecture religieuse ou civile. La ruine la plus importante est celle du temple d'Amrit. Elle offre les restes d'une vaste cour, au centre de laquelle était placé un cube en pierre de trois mètres de haut. Au sommet de ce cube se trouvait une cellule qui formait le sanctuaire. Des cellules analogues se retrouvent aussi en Egypte, et l'aspect général du monument est égyptien. Les autres monuments qu'on a découverts sur le sol phénicien sont surtout des tombeaux. C'étaient des caveaux creusés dans le roc, avec des niches ou fours dans lesquels on déposait les cercueils. Des pyramides ou des colonnes extérieures indiquaient l'emplacement du caveau.

CHAPITRE II

LES JUIFS. — ABRAHAM. — LÉGISLATION DE MOÏSE.
— DAVID. — SALOMON.

Parmi les tribus sémitiques qui s'étaient dirigées vers l'Occident, il en était une qui devait jouer un rôle tout exceptionnel dans le développement de l'humanité; elle était appelée à conserver le dogme de l'unité de Dieu et à préparer le terrain futur du christianisme. Cette grande tâche était dévolue aux enfants d'Héber. Ils formaient une tribu adonnée à la vie pastorale des Bédouins, et faisaient paître leurs troupeaux dans la haute Mésopotamie, dans les environs d'Ur en Chaldée. Ce fut là que naquit, environ 1,800 ans avant notre ère, le grand réformateur Abraham, qui rappela les hommes à la croyance oubliée du vrai Dieu.

Comme tous les peuples primitifs, les enfants d'Hé-

ber s'étaient détachés des véritables traditions religieuses et avaient adopté les cultes des peuples environnants. Mais Abraham, dit la Genèse, éleva des autels au Seigneur et prêcha le nom du vrai Dieu. Alors le Seigneur fit alliance avec lui et ordonna qu'en signe de cette alliance tous les enfants mâles, nés dans la maison d'Abraham, fussent circoncis. Abraham eut, à l'âge de cent ans, un fils de sa femme Sara. Il voulut l'offrir en holocauste au Seigneur; mais Dieu n'accepta pas ce sacrifice.

Le récit de la Bible, tout en indiquant qu'Abraham a relevé le culte du Dieu unique, insiste particulièrement sur son caractère de patriarche, de père et fondateur de la nation juive, et sur les privilèges auxquels prétendait cette nation en vertu de son alliance avec le Seigneur. Mais tout porte à croire qu'Abraham fut plus qu'un chef de tribu qui ne songeait qu'à l'agrandissement de sa famille. Son souvenir est resté dans toutes les traditions orientales, et aucune d'elles ne connaît de nom plus grand et plus vénéré. Toutes le présentent comme un grand réformateur religieux, comme l'homme qui ne voulut pas reconnaître pour seigneurs suprêmes des êtres créés, et n'adora que le vrai Dieu invisible et sans nom. L'histoire d'Isaac rappelle d'ailleurs les sacrifices qu'on faisait à Moloch et indique une réaction contre ce culte sanglant.

Abraham était déjà à la tête d'une tribu nombreuse lorsqu'avec son neveu Lot il quitta Haran, où son père, Tharé, s'était établi en dernier lieu, pour chercher de nouveaux pâturages au pays de Chanaan, dans la vallée fertile qu'arrosait le Jourdain. Une famine ayant obligé Abraham de descendre en Egypte, il y fut reçu comme un égal par le roi de ce pays, alors soumis aux Hycsos. Plus tard, Lot se sépara d'Abraham, s'établit à Sodome, et fut pris dans une guerre qui avait éclaté entre plusieurs rois de Syrie et de Mésopotamie. Abraham poursuivit les

vainqueurs, les défit et délivra son neveu. Ces faits prouvent qu'Abraham était un prince puissant.

Le nom d'Abraham était si célèbre parmi les peuples sémitiques, qu'un grand nombre d'entre eux rattachèrent leur généalogie à celle de sa famille. Seulement, la tradition juive, en acceptant ces généalogies, marque celles des peuples en guerre avec les Israélites d'une tache de bâtardise ou d'une flétrissure quelconque. Ainsi, on reconnaissait que les douze tribus arabes, voisines de la Judée, descendaient d'Abraham par Ismaël ; mais, pour les Juifs, Ismaël est le fils d'une esclave égyptienne. Les Madianites sont issus d'une concubine ; les Edomites et les Amalécites d'Esau, qui avait renoncé à son droit d'aînesse ; enfin, les Moabites et les Ammonites étaient nés du commerce incestueux de Lot avec ses filles. Lot avait d'ailleurs quitté Sodome. Cette ville et Gomorrhe avaient été détruites par un tremblement de terre volcanique, dont les auteurs profanes aussi ont eu connaissance, et qui a produit la mer Morte.

Sous Isaac et surtout sous Jacob, la tribu d'Abraham prit de nouveaux accroissements. Jacob paraît avoir ramené de la rive gauche de l'Euphrate, de Haran, un nouveau renfort d'hommes de race sémitique, et dès lors son peuple put adopter la division en douze tribus, admise aussi chez les peuples frères, tels que les Edomites et les Arabes. Ces douze tribus sont issues, suivant la tradition, d'autant de fils de Jacob. L'histoire obscure d'une lutte nocturne de Jacob contre Dieu semble rappeler une crise religieuse qui assura le triomphe définitif du dieu d'Abraham au sein de la race hébraïque. Jacob prit alors le nom d'Israël, qui resta à son peuple.

Cependant les Israélites ne devaient pas se développer paisiblement sur le sol qu'avaient choisi les fondateurs de leur race ; ils allaient être mis en rapport avec la civilisation plus parfaite de l'Égypte. Qui ne connaît la touchante légende de Joseph ?

Un des fils de Jacob est vendu par ses frères en Egypte. Employé dans les palais du prince, il captive la faveur du maître par son habileté à interpréter les songes ; bientôt ses talents administratifs l'élèvent aux plus hautes fonctions et l'y maintiennent. L'histoire des monarchies orientales offre maint exemple de fortunes semblables. Puis les enfants d'Israël, pressés par la famine, demandent l'autorisation de s'établir sur le territoire égyptien, et l'obtiennent, grâce au ministre de leur race qui gouverne l'Egypte : ce fut probablement sous le règne du dernier roi Hycsos, vers 1750 avant Jésus-Christ. Les Israélites se détachèrent-ils des rois pasteurs lorsque les Pharaons de Thèbes chassèrent les étrangers d'Egypte, ou les services de Joseph trouvèrent-ils grâce devant les vainqueurs ? On l'ignore. Toujours est-il que les Israélites restèrent en Egypte, dans la partie nord-est de ce pays, sur la branche la plus orientale du Nil.

Il est incontestable que là les Juifs, sans cesser de former un peuple distinct, se mêlèrent plus ou moins avec les Egyptiens, qu'ils perdirent leurs habitudes pastorales et prirent les usages de la vie sédentaire. Il est certain aussi qu'avec la civilisation égyptienne, ils adoptèrent une partie des vices et des superstitions d'Egypte, et que la croyance au dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, s'affaiblit de plus en plus pendant leur séjour sur cette terre étrangère. Manéthon et d'autres historiens de l'antiquité, qui ont parlé de la sortie des Juifs, prétendent même que les Israélites n'étaient autres que des Egyptiens lépreux et impurs, qu'on avait réunis d'abord sur la frontière orientale et dont on sentit plus tard le besoin de débarrasser le pays. C'est sans doute à une lèpre et à une impureté morale que Manéthon faisait allusion, et l'historien grec Hécatée paraît être dans le vrai lorsqu'il dit que, par suite du séjour de beaucoup d'étrangers dans l'Egypte, il s'était introduit des diversités dans les coutumes religieuses, et que les usages héréditaires

étaient négligés. On peut croire, en effet, qu'après l'expulsion des Hycsos il subsistait en Egypte de nombreux éléments de fermentation religieuse et politique; que les Pharaons, ayant raffermi leur pouvoir, la plupart des dissidents se réfugièrent parmi les colons étrangers de la frontière, et que les Israélites se recrutèrent ainsi, peu à peu, d'une masse d'indigènes qui les accompagnèrent à leur sortie.

Cependant, à mesure que la royauté indigène s'était fortifiée, la situation des colons de la frontière avait empiré. Sous le grand conquérant Ramsès Meiamoun, elle devint intolérable. Le but du gouvernement égyptien était d'extirper cette race israélite mêlée de tant d'éléments hostiles et révolutionnaires, et il commença par assujettir les Hébreux aux travaux publics, comme les esclaves que le Pharaon ramenait de ses conquêtes lointaines. Les Hébreux furent obligés de travailler au canal que Ramsès dirigeait vers les lacs amers et à la construction des villes de Pithom et de Ramsès.

Enfin, sous Menephtès, successeur de Ramsès, parut l'homme qui délivra les Israélites de ce dur esclavage. Cet homme fut Moïse.

L'antiquité ne présente pas de personnage plus éminent que le législateur des Hébreux; l'histoire ne rappelle pas d'œuvre plus grande que la sienne. Réunir en un corps de nation un peuple abruti par une oppression séculaire, composé d'éléments hétérogènes, livré aux superstitions les plus contraires à ses croyances vitales; le gouverner pendant quarante ans au milieu des dangers et des révoltes; lui donner la législation la plus juste et la plus sage qui nous soit restée des temps anciens; lancer définitivement la nation nouvelle dans la voie de son but: telle fut la tâche qu'il accomplit, et c'est la plus grande qui ait été tentée et menée à fin par un seul homme.

Elevé dans le palais des rois d'Egypte, Moïse fut initié à toute la science des Egyptiens. Manéthon as-

sure même qu'il était prêtre au temple d'Héliopolis et qu'il s'appelait d'abord Osarsiph. Mais, dans sa fortune, il n'oublia pas le triste sort des siens. Un jour, dans sa colère, il tua un Egyptien qui opprimait un homme de sa race, et se réfugia ensuite auprès du roi des Madianites, peuple pasteur des confins de l'Egypte. Ce fut là qu'il mûrit son plan de délivrance.

Suivant Manéthon, qui paraît avoir confondu jusqu'à un certain point les circonstances de cette histoire avec celle de l'expulsion des Hycsos, les Juifs, commandés par Moïse, attirèrent à eux divers peuples nomades étrangers, et s'avancèrent ensuite, au nombre de 300,000 hommes, contre le Pharaon, s'emparèrent de l'Egypte et la ravagèrent pendant treize ans. Enfin, les Egyptiens les vainquirent dans une grande bataille et les repoussèrent en Syrie. D'autre part, s'il fallait en croire des traductions faites récemment en Angleterre, mais qui, à la vérité, sont très contestées, des papyrus de l'époque confirmeraient jusque dans ses moindres détails le récit de la Bible sur ces événements. Il est évident, en effet, que cet admirable récit nous présente sous des formes épiques, sous les couleurs de la poésie, l'histoire véritable de la sortie des Juifs d'Egypte.

Moïse ne tendait qu'à une émigration pacifique; mais le Pharaon tenait au travail peu coûteux des Juifs. En vain Moïse démontra sa supériorité dans les arts magiques des prêtres égyptiens; en vain il voulut profiter de la consternation que plusieurs plaies et calamités, survenues coup sur coup, avaient produites en Egypte; enfin, dans une nuit, tous les premiers-nés d'Egypte furent frappés de mort par une main mystérieuse; alors un grand cri s'éleva dans tout le pays, et la nuit suivante les Israélites purent partir. Eclairés par le phare mobile qui marche devant les caravanes du désert, ils passèrent sur un banc de sable que la marée avait laissé à sec et qu'elle recouvrit bientôt pour engloutir le Pharaon et son armée (vers 1320).

La tribu des Israélites comptait, en sortant d'Égypte, 600,000 hommes capables de porter les armes. Elle formait donc un peuple véritable, composé d'ailleurs d'éléments disparates, ignorant, grossier, aux passions violentes et brutales, et adonné à mille superstitions. Aussi Moïse dut-il déployer une grande sévérité pour maintenir l'ordre dans ces bandes indisciplinées. Plus d'une fois des murmures s'élevèrent dans le camp des Israélites; pressés par la famine, ils regrettaient la servitude égyptienne avec les poissons, les melons, les oignons, qu'ils mangeaient en Égypte. Plusieurs conspirations furent ourdies contre Moïse; pendant qu'il préparait la législation nouvelle qu'il voulait donner à son peuple, celui-ci érigea même une statue au bœuf sacré d'Égypte et adora le veau d'or. Aussi Moïse fut-il obligé, à plusieurs reprises, d'avoir recours à des moyens terribles pour empêcher la nation nouvelle de se dissoudre avant même qu'elle ne fût constituée.

Après être sortis d'Égypte, les Israélites se dirigèrent d'abord vers le sud, en longeant le bord occidental de la presqu'île du Sinaï. Ce fut dans les vallées qui entourent les sommets élevés du Sinaï et du Serbal, où la manne coule toujours en abondance des arbres, que Moïse arrêta d'abord son peuple et qu'il promulgua le but d'activité qui devait faire la nation juive. Puis il se dirigea vers le nord pour envahir le pays de Chanaan. Mais le peuple refusa d'abord de combattre, puis il subit une défaite. Moïse résolut alors de le retenir dans le désert pendant un temps suffisant pour que la génération sortie d'Égypte pût disparaître complètement. Les Juifs restèrent ainsi quarante ans dans le désert, dispersés dans la contrée de Cadès, située au sud-ouest de la mer Morte, où ils trouvaient des pâturages pour leurs troupeaux et pouvaient conserver aussi quelques-unes des habitudes industrielles acquises en Égypte. Enfin, le camp d'Israël s'ébranla de nouveau : après de nouveaux détours, les Juifs re-

montèrent au nord, à l'est de la mer Morte; ils battirent les Amorites et s'avancèrent vers le Jourdain jusqu'au delà d'Hesbon. Ce fut dans cette contrée que Moïse mourut, après avoir conduit son peuple au seuil de la terre promise.

Il laissait aux Hébreux un corps complet de législation religieuse, politique, civile. Dans cette œuvre, Moïse apparaît à la fois comme fondateur du but d'activité de la nation juive et comme réformateur libéral des institutions égyptiennes.

Le but qu'il pose à la nation israélite est contenu dans les premiers versets du Décalogue, promulgué sur le Sinaï. Il consistait à conserver la foi en l'unité de Dieu, du Dieu personnel, qui aime ceux qui pratiquent ses préceptes et punit ceux qui les haïssent, et à rejeter tous les dieux qui personnifiaient les phénomènes du ciel, de la terre ou des eaux. Cette croyance n'existait alors au monde que chez les descendants d'Abraham. Moïse en fit le point fondamental de sa loi, et c'est dans la conservation de cette idée religieuse que se résume en effet toute la vie historique de la nation juive; c'est à ce but que tendent ses traditions, ses institutions, ses livres, sa poésie.

En vue de ce but, Moïse formula nettement le dogme religieux des Juifs, et traça tout un plan d'institutions politiques et civiles.

Le dogme consiste presque uniquement dans l'idée d'un dieu unique, dieu jaloux et terrible qui ne tolère à aucun prix le culte de dieux étrangers à côté du sien. Ce dieu est désigné, à partir de Moïse, sous le nom de *Jéhova*, l'être éternel, tandis que les patriarches antérieurs l'appelaient *el Schaddaï*, le puissant, et que, dans la tradition, il apparaît quelquefois sous le nom d'*Elohim*, les dieux. Il avait pour caractère essentiel la justice inflexible; le dieu de charité qu'a enseigné le christianisme n'était pas connu encore. Moïse n'enseigne nulle part l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de la vie future. C'est

dans leur vie, dans leurs biens, dans leur postérité que sont rémunérés les justes et punis les méchants. Moïse a évité d'insister sur l'immortalité pour ne pas rappeler la transmigration des âmes et toutes les superstitions qui s'y rattachaient en Egypte.

C'était une alliance qu'Abraham avait contractée avec Dieu. Moïse la renouvelle et fonde sur elle la nationalité juive. C'est à la race d'Abraham seule, en effet, que Dieu a fait ses promesses; seule elle possède le privilège de la loi divine. Jamais Israël ne doit pactiser avec les nations païennes, et celles qui occupent le territoire dévolu aux Hébreux doivent être exterminées. Les principes généraux qui réglaient, dans toute l'antiquité, les rapports avec les nations étrangères, joints à l'intérêt de garantir les Juifs des superstitions chananéennes, inspirèrent à Moïse ce droit des gens impitoyable. Cependant les étrangers pouvaient être reçus individuellement dans la nation juive, s'ils acceptaient la loi de Jéhova. On appelait prosélytes les étrangers ainsi convertis; ils furent toujours peu nombreux, et ne participèrent jamais aux fonctions publiques.

La législation religieuse de Moïse présente de nombreux rapports avec les rites des Egyptiens. Comme dans l'Inde et dans l'Egypte, tous les êtres étaient divisés en purs et impurs; parmi les animaux impurs dont on doit s'abstenir, figure en premier lieu le porc; il était sévèrement défendu aussi de manger le sang des animaux. Les maladies, et surtout la lèpre très fréquente chez les Juifs, les rapports sexuels, l'accouchement, étaient autant de causes d'impureté; le contact d'un mort rendait impur, et même le contact d'un tombeau ou d'un ossement. La circoncision, signe de l'alliance avec Dieu, était en même temps le symbole de la pureté du cœur que devaient garder les enfants d'Israël. Les sacrifices étaient analogues à ceux de l'Egypte. On divisait les sacrifices sanglants en pacifiques, qui étaient offerts en actions de grâce, et

en expiatoires, pour effacer un péché; quand la victime était brûlée en entier, on appelait le sacrifice holocauste. Tous les ans le grand-prêtre déchargeait tous les péchés d'Israël sur la tête d'un bouc émissaire qui était chassé dans le désert. Dieu d'ailleurs était le Seigneur des Juifs, et tout lui appartenait. Comme signe de cette domination, ils devaient sacrifier le premier-né de tous leurs produits, et même leurs premiers-nés, leurs propres enfants. Mais ce dernier sacrifice devait toujours être racheté à prix d'argent.

Dieu s'était réservé aussi une partie du temps : le septième jour de chaque semaine lui appartenait ; de même chaque septième année, et chaque cinquantième année, cette dernière venant clore sept semaines d'années. C'étaient les époques du sabbat, de l'année sabbatique et du jubilé. La célébration de ces fêtes était ordonnée avec la dernière rigueur. Aucun travail n'était permis le jour du sabbat ; pendant l'année sabbatique, toutes les terres devaient rester en friche. Moïse avait institué, en outre, trois grandes fêtes périodiques : les Pâques, commémoration de la sortie des Juifs d'Égypte ; la Pentecôte, instituée en mémoire de la loi donnée sur le Sinaï, et en même temps fête de la moisson et des prémices ; enfin, la fête des Tabernacles ou des Vendanges, qui durait huit jours, et pendant lesquels les familles habitaient des tentes en souvenir de leur voyage dans le désert.

Le caractère fondamental par lequel le culte hébreu se distingua des usages analogues des autres peuples anciens, fut l'unité du temple, signe visible de l'unité de Dieu. Ce temple fut longtemps mobile avec le camp des Hébreux ; David, comme nous le verrons, le fixa à Jérusalem. A partir de ce moment, il fut d'obligation stricte pour tous les Juifs de venir en pèlerinage à Jérusalem aux trois grandes fêtes. De même aucun sacrifice n'était valable si la victime n'avait été immolée dans ce temple. Moïse voulut éviter ainsi que le polythéisme se renouvelât par les cultes locaux.

Tout le monde connaît les principes de la loi morale instituée par Moïse. Ils sont écrits dans le Décalogue, dont tous ses préceptes moraux ne sont qu'un développement. L'essence de cette morale est la justice : rendez à chacun ce qui lui appartient ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fit ; aimez votre prochain comme vous-même ; œil pour œil, dent pour dent. La loi de justice devait précéder la loi d'amour pour laquelle l'humanité n'était pas mûre encore. Cependant la charité n'était pas inconnue à Moïse, et celui-ci rassembla dans ses préceptes tout ce que l'antiquité nous offre de plus parfait à cet égard : l'hospitalité, cette vertu qui, sous son influence, est devenue dominante en Orient ; l'aumône, les soins pour la veuve et l'orphelin, si souvent recommandés aux Juifs ; le respect des pauvres, des esclaves, et même des animaux domestiques, en faveur desquels fut instituée la loi si sévère du sabbat ; tous ces préceptes et beaucoup d'autres font reconnaître en Moïse, non-seulement le guerrier terrible et l'éminent homme d'Etat, mais aussi le défenseur des pauvres et l'ami des malheureux.

L'organisation sociale qu'il donne à son peuple est inspirée des mêmes principes libéraux et réformateurs. Les Juifs avaient été esclaves en Egypte ; ils avaient en horreur la hiérarchie des castes, qui avait pesé sur eux si lourdement. Moïse avait été initié aux mystères des prêtres ; ce fut la seule fonction spéciale qu'il jugea utile de confier à une classe particulière de citoyens ; mais il ne voulut, à aucun prix, d'une caste militaire comme celle d'Egypte, dont il connaissait le caractère oppressif, et la royauté ne figura dans ses prévisions que comme un pis aller. Bien qu'il eut des enfants, il ne songea pas à établir le pouvoir héréditaire dans sa famille, et ses descendants se retrouvent plus tard portiers du temple. Il établit donc l'égalité de la nation juive, et ne lui donna d'autres pouvoirs que ses chefs de tribus élus, et ses juges locaux, les

anciens des villes et des villages, l'unité étant maintenue par le corps sacerdotal répandu dans tout le pays, et qui d'ailleurs ne jouissait pas de droits politiques particuliers.

La création de cet ordre sacerdotal exigea une nouvelle division du peuple. La tribu de Lévi fut investie des fonctions du sacerdoce; une des onze autres, celle de Joseph, fut divisée en deux, et forma les tribus d'Ephraïm et de Manassé. La terre de Chanaan devait être répartie entre les douze nouvelles tribus. Quant aux enfants de Lévi, ou Lévites, ils n'eurent aucune part dans la distribution générale du sol. Aaron, frère de Moïse, fut grand-pontife, et sa postérité seule eut droit d'offrir les sacrifices. Dans la suite, la plus grande partie de la tribu fut réunie à Jérusalem pour le service du temple; le reste fut réparti en quarante-huit villes, que les autres tribus durent lui céder. Les Lévites furent chargés des fonctions du culte, de l'enseignement, de la conservation des croyances nationales. En leur refusant la possession de la terre, Moïse leur accorda la dime dont les prêtres paraissent avoir également joui en Egypte. La dixième partie de tous les fruits du sol et produits des animaux était affectée à leur entretien; ils avaient droit, en outre, à une partie de la chair des animaux sacrifiés et aux oblations déposées au temple.

Dans tout le reste de la nation devait régner l'égalité la plus complète, non pas seulement en ce qui concernait les droits et les devoirs généraux, mais aussi au point de vue de la propriété. Moïse voulait fonder un peuple agricole avant tout; chaque famille devait cultiver la terre et trouver son entretien dans le travail des champs; chaque agriculteur devait, en outre, être soldat au besoin pour défendre la patrie. Moïse voulut donc que la terre fût également partagée entre toutes les familles, mais il ne méconnut pas les vraies conditions de la propriété, et évita qu'elle prit le caractère d'un droit individuel absolu, qu'elle

a acquis chez les Romains. La terre est à Dieu, et les enfants d'Israel n'en sont que les usufruitiers, tel est le principe de la loi mosaïque. Enfin, la charge imposée aux familles de cultiver la terre étant perpétuelle, la distribution primitive des propriétés devait de même être maintenue toujours.

Ici, Moïse se trouvait vis-à-vis d'une difficulté qui s'est présentée à tous les législateurs démocrates de l'antiquité, quand la propriété cessait de former l'appanage des castes héréditaires, et qu'il s'agissait d'en investir tous les citoyens. On avait recours alors à des partages de terres, mais les transactions et les ventes ne tardaient pas à modifier la distribution originale : quelques-uns réunissaient en leurs mains les propriétés de plusieurs autres, et ainsi renaissait l'inégalité qu'on avait voulu bannir. Voici comment Moïse chercha à résoudre ce problème :

L'héritage, comme partout, fut le mode de transmission des biens. Les fils succédaient en première ligne, et, comme chez tous les peuples anciens, on attachait une importance extrême à avoir des enfants. Voilà pourquoi la femme stérile était méprisée, pourquoi la loi permettait la léviration, c'est-à-dire accordait au frère le droit de susciter un fils à son frère qui n'en avait pas. Dans les biens paternels, le frère aîné prenait une double part, le reste se partageait également. Les filles ne succédaient qu'à défaut de fils, et à condition de se marier dans la tribu. Après les filles venaient les frères, puis les oncles paternels.

Cette loi de succession cependant ne suffisait pas pour maintenir l'équilibre exact des propriétés ; mais ce but fut atteint par les grandes modifications qu'amenait tous les sept ans l'année sabbatique, et tous les cinquante ans le jubilé. L'année sabbatique avait deux grands effets civils : la libération de tous les esclaves juifs et la rémission des dettes. Par le premier de ces effets, tous les Israélites étaient rétablis dans leur liberté primitive ; le second avait pour effet de

prévenir les prêts à long terme et la formation d'une classe de débiteurs insolvables, comme il s'en est trouvé chez la plupart des autres peuples de l'antiquité. Par la même raison, Moïse avait défendu le prêt à intérêt. Les effets du grand jubilé avaient plus d'importance encore : alors, toutes les mutations de propriété étaient comme non avenues, et tous les biens devaient rentrer dans les mains des premiers possesseurs. Aussi les aliénations de fonds de terre étaient-elles assujetties à des lois spéciales. On ne pouvait vendre qu'à des proches parents, et l'aliénation ne devenait définitive pour les acquéreurs que par la mort des enfants du vendeur. Lorsqu'on vendait à un étranger, les parents pouvaient racheter en tout temps, et lors du jubilé toutes ces ventes étaient annulées. L'acheteur et le vendeur faisaient un décompte, et le vendeur reprenait son bien en remboursant en proportion. C'était pour ainsi dire le renouvellement du partage primitif, et le cercle économique recommençait.

Ainsi, l'égalité devait subsister toujours. Cette égalité, cependant, n'était pas absolue, car il y avait des esclaves chez les Juifs, et ce n'étaient pas seulement des étrangers qui vivaient dans l'état de servitude, mais aussi des Israélites. Les Juifs tombaient dans la servitude par punition, ou lorsqu'ils se vendaient eux-mêmes, ou quand un enfant était vendu par ses parents. La loi entoure les esclaves de sa protection, elle recommande au maître de les traiter avec douceur.

Les lois de la famille différaient peu de celles des autres peuples anciens : Moïse admet la polygamie et le divorce. La forme du mariage rappelait la vente des temps primitifs, et on y stipulait le prix de la virginité. Malgré le respect des femmes que recommande le législateur, la condition du sexe faible resta chez les Juifs ce qu'elle était chez les païens, et la femme fut toujours considérée comme un être inférieur.

Moïse compléta son œuvre en déposant dans le

Pentateuque (les cinq premiers livres de la Bible), le recueil des traditions et des lois de la nation juive. On a élevé de nombreux doutes, de nos jours, sur l'authenticité de ce livre, et des critiques allemands modernes ont supposé qu'il n'avait été composé que sous le règne du roi Josias. Sans doute, il n'est pas probable que nous ayons cet ouvrage tel qu'il est sorti des mains de Moïse, il a subi nécessairement, dans les siècles antérieurs à la captivité, des additions et des altérations ; mais, d'autre part, rien n'empêche d'admettre, avec toute la tradition juive, que Moïse en a été l'auteur réel. L'écriture cursive était depuis longtemps vulgaire en Egypte, lors de la sortie des Juifs. Les Israélites étaient dans une situation telle qu'ils se seraient difficilement constitués en corps de nation sans un but bien précis et une législation détaillée. Chez d'autres peuples de l'antiquité encore, où des classes inférieures tendent à s'affranchir de l'oppression de castes dominantes, nous ne voyons les révolutions arriver à terme, les progrès accomplis se consolider que par une législation émanée de toutes pièces de la tête d'un grand citoyen. D'ailleurs, c'est uniquement en vertu de théories préconçues qu'on a rejeté l'authenticité du Pentateuque ; aucune raison tirée de la langue dont l'auteur s'est servi ou d'autres renseignements ne justifie cette conclusion. Il résulte seulement, de la langue et du texte même, que Moïse a consulté et incorporé dans son récit d'autres documents plus anciens ou contemporains.

Moïse avait confié, en mourant, la conduite des Israélites à Josué, fils de Nun, qui accomplit rapidement la conquête de la terre promise. Le *livre de Josué*, rédigé probablement sur d'anciens documents, à l'époque de David, a conservé quelques fragments des chants héroïques qui glorifiaient ces grandes victoires. Aussitôt après la mort de Moïse, Josué passa le Jourdain à Galgala, où il fit ériger douze pierres commémoratives. Il suffit, suivant la tradition, du

son des trompettes des Juifs pour faire tomber les murailles de Jéricho, la plus forte ville des Chananéens. Cette ville fut détruite, ainsi que Hai, enlevée peu après. Cinq rois amorrhéens se liguèrent alors contre les envahisseurs; mais les Israélites les attaquèrent et les mirent dans une déroute complète. Ce fut alors que Josué s'écria, en présence des enfants d'Israël : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon ; lune, n'avance point sur la vallée d'Acalon. Et le soleil et la lune, dit encore la tradition, s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. » Trente et un rois, en tout, furent vaincus par Moïse et Josué, pour assurer la possession de la Palestine aux Israélites.

L'histoire des deux cents années environ qui s'écoulèrent depuis lors jusqu'à Samuel est très obscure. Nous ne la connaissons que par le *livre des Juges*, qui n'offre qu'une série de légendes héroïques. Evidemment les rois chananéens avaient été vaincus, mais les peuples n'avaient pas été exterminés; ils subsistaient à côté et au milieu des tribus juives, et les obligeaient sans cesse à de nouveaux combats. Le sud-ouest de la Palestine et les bords de la mer étaient habités, en outre, par le peuple puissant des Philistins, que les Juifs n'avaient pas même attaqué. Les Philistins possédaient cinq villes fortifiées, dont les principales étaient Gaza et Ascalon, qui renfermaient de grands temples et des palais magnifiques, et réunissaient toutes les ressources de l'Égypte et de la Phénicie; ils formaient une confédération gouvernée par cinq chefs, et pouvaient mettre sur pied des armées considérables. L'histoire des Juifs, après leur établissement en Palestine, ne fut donc longtemps qu'une alternative de succès et de revers : le relâchement des mœurs et des croyances nationales les livraient périodiquement à leurs ennemis; mais un retour énergique à la foi de leurs pères les relevait soudain du milieu de leurs désastres et rappelait la victoire sous leurs drapeaux.

La force de la nation résidait dans les tribus d'E-

phraïm et de Juda, et les tribus groupées autour de celles-ci, à l'ouest et au nord de la mer Morte. C'était sur le territoire d'Ephraïm, à Silo, qu'était déposé l'arche d'alliance, le sanctuaire ambulant de Jéhova. Dans les temps ordinaires, il n'y avait d'autre pouvoir politique que les chefs des tribus et les anciens juges des villes; mais ce gouvernement ne suffisait plus quand les ennemis du dehors arrivaient en force et qu'Israël se trouvait menacé à la fois dans ses croyances et dans son indépendance nationale. Alors surgissaient des hommes d'une tribu ou de l'autre, des patriotes dévoués ou des chefs d'aventuriers, suivant les circonstances, qui, à la tête d'un noyau déterminé, ralliaient autour d'eux les forces nationales et délivraient la patrie de la domination étrangère. Ces hommes furent appelés juges, parce qu'au commandement militaire ils réunissaient ordinairement l'autorité judiciaire suprême. Tels furent Othoniel, Aod, la prophétesse Débora, qui rendait justice aux peuples sous un palmier et chassa les Chananéens jusqu'au mont Thabor. Le chant de triomphe, destiné à célébrer cette victoire, a été conservé. Plus tard vint Gédéon, qui, quittant la charrue, mit fin aux incursions perpétuelles des Madianites et des Amalécites, et refusa la royauté que le peuple voulut lui déférer pour ce service signalé; puis Jephthé, qui se vit obligé d'immoler sa fille pour obéir à un vœu imprudent; enfin, Samson, le grand adversaire des Philistins, qui, à cette époque, paraissent avoir été maîtres de toute la Palestine.

Dès cette période, des discordes intérieures s'ajoutèrent aux dangers du dehors: Abimélech essaya de s'emparer du pouvoir suprême; une partie de la tribu de Dan se convertit aux dieux étrangers; un horrible attentat contre l'hospitalité et la pudeur provoqua la destruction presque complète de la tribu de Benjamin.

Cependant le pouvoir du grand-prêtre grandissait

en l'absence de toute autorité temporelle. Sous le pontificat d'Héli le gouvernement paraît être devenu complètement théocratique ; mais le peuple tolérait à peine le pouvoir des Lévites, surtout depuis que les fils d'Héli exerçaient une odieuse tyrannie. Les Philistins avaient été chassés d'Israël ; mais ils étaient toujours menaçants sur la frontière. Les fils d'Héli furent incapables de résister à leurs attaques renouvelées ; ils périrent dans une bataille sanglante, et l'arche sainte elle-même tomba entre les mains de l'étranger. Alors surgit un homme qui, semblable à Moïse, retint dans ses mains puissantes la république affaiblie des Juifs, et reconstitua la nationalité qui se perdait. Ce fut Samuel. Elevé dans la maison d'Héli, il s'empara du pouvoir sacerdotal, sans devenir pontife lui-même, et gouverna religieusement et politiquement le peuple juif pendant de longues années. De son règne date la grandeur de cette nation. Il lui imprima un mouvement d'activité et de puissance qui produisit toute la gloire des règnes suivants.

Mais les Juifs désiraient un pouvoir temporel ; ils voulaient avoir un roi comme les nations environnantes. Samuel leur disait : « Vous demandez un roi, songez aux droits qu'il exercera sur vous. Il prendra vos enfants pour conduire ses chariots, il en fera des gens de cheval, et les fera courir devant son char ; il prendra les uns pour labourer ses champs et pour recueillir ses biés, et les autres pour lui faire des armes et des chars. Il fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères ; il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos plants d'oliviers, et le donnera à ses serviteurs ; il vous fera payer la dîme de vos blés et de vos vignes, pour satisfaire ses eunuques et ses officiers. Vous crierez alors contre le roi que vous aurez élu, mais le Seigneur ne vous exaucera pas, car c'est vous-même qui aurez demandé un roi. »

Mais les Juifs n'écoutèrent pas ces sages paroles.

Ils élurent Saül, qui venait de remporter une victoire contre les Ammonites (vers 1080).

Les Philistins avaient de nouveau subjugué plusieurs provinces. Saül et son fils Jonathas les défirèrent à Gabaa, et délivrèrent le pays. Ce service et plusieurs autres campagnes heureuses contre les peuples voisins consolidèrent la domination de Saül. Mais bientôt il s'éleva des difficultés. Saül comptait être un roi absolu comme les princes voisins. Samuel, qui avait conservé ses fonctions de juge, et qui voyait dans le sacerdoce un pouvoir modérateur de la royauté, supportait avec peine l'autorité que s'arrogeait le nouveau roi. Bientôt il opposa à Saül un concurrent dans la personne de David, jeune guerrier de la suite du roi, qui s'était élevé rapidement aux plus hauts grades militaires. La sombre jalousie de Saül poussa David à la révolte. Mais quoiqu'un parti commençât déjà à se former contre le roi, celui-ci était encore le plus fort. Obligé de fuir, David se mit au service des Philistins. Quand enfin, après des années, les Philistins eurent repris les armes et infligé aux Israélites, à Gelboé, une grande défaite, où périrent Saül et ses trois fils aînés, David fut reçu à bras ouverts par la nation entière. Isboseth, le dernier des fils de Saül, chercha en vain à se saisir du pouvoir; il fut vaincu après une lutte de sept ans, et David monta sur le trône d'Israël.

Le caractère de David présente les contrastes les plus frappants : astucieux, cruel et voluptueux, comme la plupart des princes de l'Orient, il fait preuve en même temps des sentiments les plus nobles et les plus généreux; après de grands crimes, il est saisi d'un repentir profond et sincère. Inébranlable dans sa foi à Jéhova, il célèbre la puissance du Dieu d'Israël dans des chants de la plus haute inspiration poétique, dont un grand nombre ont été conservés dans le livre des Psaumes. David fonda sa politique sur l'alliance du sacerdoce avec la royauté, et cette politique

lui réussit. Il commença par prendre Jérusalem, qui était toujours restée aux mains d'une peuplade amorrhéenne, y établit l'arche d'alliance, et en fit la capitale du royaume. Ses armées réduisirent définitivement à l'impuissance les Philistins, les Moabites, les Ammonites, les Edomites. Le roi de la ville syrienne de Damas dut payer tribut. Des relations furent nouées avec les princes de la Phénicie, et Israël commençait à peser dans la balance des nations asiatiques. Une grave révolte vint interrompre la prospérité du règne de David. Son fils Absalon, exploitant le mécontentement que causaient divers abus, fomenta une insurrection : David se vit même obligé de quitter Jérusalem, où son fils entra en vainqueur. Mais à la première bataille rangée, les troupes régulières du vieux roi furent victorieuses. Absalon périt misérablement, et David régna en paix pendant les dix ans qui s'écoulèrent entre cet événement et sa mort, arrivée vers l'an 1015 avant Jésus-Christ.

David avait désigné pour lui succéder Salomon, le fils qu'il avait eu de Bethsabé, dont il avait fait périr le mari, Urie. Salomon eut à combattre quelques princes tributaires, qui se soulevèrent après la mort de son père ; mais ce n'est pas à ses actions militaires qu'il doit sa célébrité. Sous son règne, la nation juive arriva à son apogée dans les œuvres de l'art, du commerce et de l'industrie. Jouissant d'une domination bien établie sur les territoires qu'avait possédés son père, Salomon noua des relations d'amitié avec les princes voisins, notamment avec un roi d'Égypte, dont il épousa la fille, et avec le roi de Tyr, Hiram. Jérusalem devint un entrepôt commercial pour les marchandises égyptiennes et phéniciennes, entre la Méditerranée et l'Euphrate, et la ville de Tadmor, la Palmyre postérieure, fut construite exprès pour faciliter ces relations. De concert avec le roi de Tyr, Salomon organisa les expéditions d'Ophir, qui allaient d'Asiongaber aux côtes de l'Inde, et qui lui rappor-

taient des sommes immenses. Les métaux précieux et les richesses de toute espèce affluaient en Israël. Salomon passait pour le plus fortuné prince de l'Orient, et en même temps pour le plus sage. Sa réputation de sagesse avait pénétré jusqu'à l'extrémité de l'Arabie, d'où la reine de Saba vint à Jérusalem pour le visiter et lui poser des énigmes. Salomon cultivait aussi les lettres, et la tradition juive lui attribue plusieurs anciens ouvrages de philosophie morale et de littérature qui ont été conservés : les Proverbes, l'Écclésiaste, le Cantique des cantiques, le livre de la Sagesse. Mais ce fut par ses constructions surtout qu'il frappa l'imagination des contemporains. Indépendamment d'un magnifique palais qui devait servir à la demeure des rois, Salomon construisit, à frais immenses, en bois de cèdre et en pierres, le temple de Jérusalem, qui depuis a toujours formé, pour les Juifs, le premier symbole de leur nationalité. L'or, l'argent, les ornements de toute espèce décoraient à profusion ce splendide édifice (vers l'an 1000).

Mais toute cette magnificence devait entraîner ses conséquences inévitables : la royauté d'Israël était semblable désormais à celle des autres monarchies orientales. La prédiction de Samuel s'était réalisée. Saül avait conservé toute la simplicité d'un roi agriculteur. David encore avait des habitudes peu dispendieuses ; mais déjà sa maison réunissait une dizaine de concubines, et il s'était formé une garde étrangère de Crétois et de Philistins. Salomon comptait mille femmes dans son harem, et son palais était organisé sur le pied de toutes les cours orientales. Non-seulement Salomon porta un coup sensible aux croyances nationales en permettant à ses femmes étrangères d'importer en Palestine les cultes de leur pays, mais son luxe extrême et surtout ses grandes constructions épuisèrent le trésor public et exercèrent une influence funeste sur la prospérité générale. Pour bâtir le temple, il soumit à des corvées d'abord les étrangers résidant en Pales-

tine, puis les Israélites eux-mêmes. Jusque-là les Juifs n'avaient pas payé d'impôts, David s'étant contenté des tributs imposés aux ennemis vaincus et du revenu des domaines royaux. Salomon exigea des redevances en nature pour l'entretien des troupes, pour le service de la cour, pour les constructions ; il percevait enfin des droits sur le commerce et exerçait certains monopoles. Il fallut créer toute une armée d'employés pour le recouvrement de toutes ces contributions. Le luxe du prince avait donc pour conséquence directe la misère du peuple. Le mécontentement, attisé par des jalousies de tribu à tribu, allait croissant, et même avant la mort de Salomon il fallut étouffer une révolte fomentée par Jéroboam, chef des travaux de construction. Cette insurrection fut comprimée ; mais l'orage éclata après la mort du fils de David (980), et la conséquence de son administration fut la scission de la nation juive en deux peuples.

Depuis Samuel, il fut tenu des annales régulières d'où ont été tirés, probablement pendant la captivité, les livres historiques des Juifs, savoir : les quatre *Livres des Rois* et les *Paralipomènes* ou la *Chronique*.

CHAPITRE III

EMPIRE D'ASSYRIE OU DE NINIVE. — NINUS. — SÉMIRAMIS.
— LES MONUMENTS ASSYRIENS.

Au moment même où les peuples de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine, profitant de l'affaissement de l'Égypte et du repos que leur laissaient les pharaons depuis la vingtième dynastie, s'élevaient à un haut degré de prospérité, un autre ennemi grandissait en Orient et devenait menaçant pour leur indépendance : c'était Ninive et la puissance assyrienne.

Nous avons vu qu'à l'époque de la décadence de la

monarchie des Chaldéens à Babylone, il s'était formé dans l'Asie occidentale un certain nombre de petits Etats indépendants, gouvernés par des rois. C'étaient quelques-uns de ces rois qu'Abraham avait défaits pour délivrer son neveu Lot; c'était à ces princes aussi que les conquérants égyptiens de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, avaient à plusieurs reprises, imposé des tributs. Parmi les peuples qui sur les monuments d'Egypte figurent parmi les vaincus, on nomme aussi celui de Ninive ou d'Assour. Le royaume d'Assyrie existait donc déjà au XVIII^e siècle avant notre ère.

Ce royaume paraît avoir été longtemps faible et peu étendu. L'Assyrie proprement dite, en effet, ne comprend que le pays situé sur la rive gauche du Tigre, entre le plateau arménien au nord, les montagnes qui bornent le bassin du fleuve à l'est, et le Zab, principal affluent oriental du Tigre au midi. Mais ce pays renfermait une population vigoureuse, qui s'éleva subitement à une grande puissance, dans une période d'expansion que la tradition rattache au nom de Ninus et de Sémiramis (vers 1300 av. J.-C.).

Voici ce que racontent à ce sujet les historiens grecs. Ninus, fils de Bel, le grand dieu de Babylone, arma une troupe choisie de jeunes gens, les prépara longtemps par toute espèce d'exercices, et forma ainsi une armée redoutable. S'étant allié à un roi arabe, il marcha contre Babylone, s'empara de cette ville et joignit la Babylonie à son royaume; puis il subjuga l'Arménie, la Médie, la Syrie, l'Asie-Mineure. Enfin il attaqua la Bactriane et s'empara de la capitale de cet Etat, grâce aux conseils de Sémiramis, femme d'un des généraux de l'armée assyrienne. Ninus enleva Sémiramis à son mari, l'épousa, l'associa à son gouvernement et lui laissa l'empire en mourant, quoiqu'il eût d'elle un fils nommé Ninyas.

Le règne de Sémiramis surpassa en éclat celui de Ninus. Elle fit d'immenses constructions dans toutes

les parties de l'empire, créa des routes, creusa des canaux, éleva des temples, des palais splendides et de vastes forteresses. Par de nouvelles expéditions, elle consolida les conquêtes de Ninus, et y ajouta celles de l'Égypte et de l'Éthiopie; enfin, elle réunit une armée immense pour subjuguier l'Inde. Elle passa, en effet, l'Indus; mais, peu après, elle subit une grande défaite et périt elle-même dans la bataille. Suivant d'autres, elle fut tuée par son fils Ninyas.

Ninyas lui succéda, mais il ne suivit pas les traces de ses parents. Il vécut dans la mollesse et l'inactivité, de même que tous les rois qui vinrent après lui. Le dernier d'entre eux fut Sardanapale.

Tel est le récit des Grecs, mais il est fabuleux et inexact en divers points. Sémiramis a été certainement un personnage historique, et cette grande figure a produit une si forte impression sur tous les peuples de l'Orient, que c'est à elle que la tradition a attribué tous les anciens monuments et les constructions publiques de l'Asie occidentale, bien que pour beaucoup d'entre eux, ceux de Babylone entre autres, les inscriptions constatent qu'ils ont une toute autre origine. D'autre part, certains détails de l'histoire de Sémiramis, sa naissance divine comme fille de la déesse Dercéto, sa transformation en colombe au moment de sa mort, ses amours impudiques, sa cruauté à l'égard de ses amants, prouvent qu'il s'était établi une certaine confusion entre les traditions relatives à cette reine et les mythes concernant des déesses assyriennes analogues aux divinités de la Phénicie.

Il est certain qu'au temps de Ninus et de Sémiramis les Assyriens conquièrent Babylone et l'Arménie. Il est possible qu'ils aient occupé momentanément l'Asie-Mineure; mais il n'est pas admissible, à moins de rejeter la foi due aux documents juifs et égyptiens, qu'ils aient soumis la Syrie et l'Égypte. Évidemment, c'est vers l'Orient que les fondateurs de la monarchie assyrienne ont de préférence porté leurs ef-

forts. Ils commencèrent par passer la chaîne de montagnes qui formait leur frontière à l'est, et soumirent les Mèdes qui habitaient le plateau opposé; puis ils subjuguèrent les peuples répandus sur le vaste plateau de l'Iran qui s'étend jusque vers les montagnes de l'Inde; enfin, se dirigeant vers le nord, ils attaquèrent la Bactriane, le pays situé sur l'Oxus (Amou-Daria moderne), où fleurissait alors une antique civilisation. Ce ne fut que quand ces possessions commencèrent à leur échapper qu'ils dirigèrent leurs regards sur l'Occident.

C'est à tort aussi que tous les successeurs de Ninus ont été présentés comme des princes dépourvus de toute activité et passant leur vie dans le sérail. Nous n'avons aucun renseignement sur les premiers d'entre eux, mais les derniers nous étaient connus déjà par leurs guerres avec les Juifs, et les monuments récemment découverts sur le sol de l'ancien empire d'Assyrie ont confirmé d'une manière éclatante l'exactitude des annales israélites.

Suivant la tradition, Ninus avait fondé une nouvelle capitale sur le Tigre, Ninive, qui dès l'origine dépassa Babylone en grandeur. Sa circonférence était de 480 stades (environ 80 kilomètres), et elle était entourée d'un mur de cent pieds de haut, assez large pour que trois voitures pussent y passer de front, et garnie de 1,500 tours. Par le nombre de ses habitants et ses richesses, elle rivalisait avec Babylone. Ses marchands, dit le prophète Nahum, sont plus nombreux que les hannetons; elle compte plus de princes et de chefs que de sauterelles. Ninive fut détruite à la fin du VII^e siècle avant notre ère, et déjà 200 ans plus tard, le général grec Xénophon ne rencontrait, sur l'emplacement qu'elle avait occupé, qu'un monceau de ruines. Ces ruines ont enfin été retrouvées de notre temps et ont ouvert une source nouvelle et précieuse pour l'étude des antiquités assyriennes.

C'est en 1842 que M. Botta, consul de France à

Mossoul, eut l'idée de faire des recherches pour retrouver les restes de l'antique capitale assyrienne. Après des tentatives infructueuses faites à Koyoundjeck sur la rive orientale du Tigre, M. Botta fit faire des fouilles au village de Khorsabad, à 16 kilomètres nord-est de Mossoul. Elles furent couronnées du plus heureux succès. Plusieurs édifices, dont les toitures seulement avaient été détruites par l'incendie, furent dégagés des décombres, et offrirent aux regards étonnés des explorateurs leurs cours et leurs salles presque entièrement conservées. C'est à Khorsabad qu'on découvrit le grand palais dont quelques sculptures ont été transportées à Paris. D'autres découvertes ont été faites plus tard par une nouvelle expédition française et par les Anglais Layard et Rawlinson ; jusqu'ici on a trouvé quatre groupes principaux de ruines : celui de Nemroud au confluent du Grand-Zab avec le Tigre, à 50 kilomètres au sud de Mossoul, où paraissent avoir été situés les édifices les plus importants et les plus anciens de Ninive, et où sont aussi les débris de la grande pyramide que Sémiramis avait élevée à Ninus ; le groupe de Koyoundjeck, en face de Mossoul, et où l'on a découvert également un ancien palais ; les ruines de Karamlès, entre les précédents, mais plus à l'est du Tigre : ces trois points paraissent avoir formé les limites de l'enceinte orientale de la ville ; — enfin le groupe de Khorsabad, où il n'y avait peut-être qu'un palais d'été, situé en dehors de l'enceinte.

Tous ces monuments sont couverts d'inscriptions cunéiformes, écrites dans un dialecte sémitique particulier. Jusqu'ici on n'en a déchiffré qu'un petit nombre, mais elles ont suffi déjà, avec les sculptures et bas-reliefs qui recouvrent les monuments, pour nous donner une foule de notions nouvelles sur l'histoire, la religion, les mœurs et les arts de l'Assyrie, sur lesquels les historiens anciens ne nous avaient transmis que très peu de renseignements.

Elles ont fourni d'abord une liste complète des successeurs de Ninyas, depuis le milieu du dixième siècle avant notre ère jusqu'en 642. On voit par ces tableaux chronologiques que les Assyriens désignaient chaque année par le nom d'un personnage, probablement un fonctionnaire ou un prêtre, comme à Athènes on désignait les années par le nom des archontes, et à Rome par celui des consuls. On n'y trouve pas, il est vrai, la solution complète d'une grande question qui a beaucoup occupé les érudits, celle de savoir si Ninive a été détruite deux fois de fond en comble ou une seule fois. Suivant l'historien grec Ctésias, le gouverneur des Mèdes, Arbacès, et le gouverneur de Babylone, Bélésis, se seraient révoltés dans le huitième siècle avant Jésus-Christ contre le dernier des descendants de Ninyas, Sardanapale, et auraient détruit Ninive, qui ne se serait jamais relevée. Mais l'inexactitude de cette dernière assertion était depuis longtemps reconnue, car les annales juives font connaître plusieurs rois assyriens postérieurs au huitième siècle, et d'autres historiens grecs nous apprennent que Ninive fut prise à la fin du septième siècle par le roi des Mèdes, Cyaxare. Les tableaux chronologiques des monuments assyriens donnent d'abord les noms d'une série de rois sur lesquels nous n'avons aucun détail, et dont le dernier, Sardanapale V, cessa de régner au commencement du huitième siècle (l'an 788, suivant M. Oppert). Là se trouve une lacune d'une cinquantaine d'années, qui indique probablement une période de guerres civiles et d'inter-règne. Il est possible que la révolte d'Arbacès et de Bélésis ait eu lieu à cette époque, mais il n'est pas probable que Ninive ait été détruite de fond en comble, car on la voit reparaître bientôt après plus éclatante que jamais. Suivant une autre version, il n'y aurait eu à cette époque qu'un changement de dynastie, Beletarès, intendant des jardins du roi, étant parvenu à s'emparer du trône. Quoi qu'il en soit, l'em-

pire assyrien se releva rapidement, et paraît avoir dirigé principalement son action, à partir de ce moment, vers l'Occident. Le tableau chronologique recommence avec Tégloth-Phalassar, dont le prédécesseur Phul, que nous connaissons par la Bible, est compris également dans la lacune. A partir de Tégloth-Phalassar, la liste chronologique donne les noms des mêmes rois que les annales israélites, et les inscriptions nous font connaître, en outre, quelques détails sur les règnes de plusieurs de ces princes.

Pour les trois premiers, Phul, Tégloth-Phalassar et Salmanassar V, nous n'avons jusqu'ici, sauf une assez longue inscription sur le second de ces rois, que les renseignements donnés par la Bible, et nous verrons, au chapitre suivant, l'effet de l'intervention de ces princes dans les affaires de Judée. Salmanassar mourut pendant le siège de Samarie : un homme de basse extraction, Sargon, s'empara alors de la couronne, et fonda une dynastie nouvelle qui resta sur le trône jusqu'au dernier Sardanapale. Ce fut Sargon qui fit bâtir le grand palais de Khorsabad, dont plusieurs sculptures et bas-reliefs ont été transportés à Paris. Sargon a retracé sur les murs de ce palais l'histoire de sa vie active et de ses nombreuses expéditions. On voit qu'il dut déployer une énergie extrême pour imposer son autorité aux Assyriens eux-mêmes et aux peuples tributaires révoltés, et que, dans l'espace de seize ans, il fit quinze campagnes, soit pour soumettre les rebelles, soit pour ajouter de nouvelles provinces à son empire. Plusieurs de ces guerres furent dirigées contre la Syrie et la Palestine, et contre l'allié des Juifs, Sevechos, le roi éthiopien d'Égypte, que Sargon battit à Raphia. D'autres expéditions eurent pour but d'assujettir les Mèdes, les Arméniens et divers autres peuples du Nord. La guerre la plus longue et la plus difficile de Sargon fut celle qu'il eut à soutenir contre Mérodach-Baladan, qui s'était proclamé roi de Babylone. Les Chaldéens pa-

raissent avoir énergiquement défendu leur indépendance. Sargon prit en effet Hisir-Jakin, où Mérodach-Baladan s'était réfugié, et brûla cette ville. Mais cette victoire ne paraît pas avoir terminé la guerre, et l'insurrection babylonienne se prolongea sous le règne suivant. Après ses victoires, Sargon se glorifie ordinairement d'avoir châtié les rebelles, en leur faisant arracher la peau, et d'avoir vendu comme esclaves les habitants des villes conquises. Il s'honore également d'avoir institué en plusieurs lieux le culte d'Assour. Il résume lui-même ainsi l'histoire de son règne :

« Les grands dieux m'ont rendu heureux par la constance de leur affection; ils m'ont accordé sur tous les rois l'exercice de ma souveraineté; ils leur ont imposé à tous l'obéissance. A partir du jour de mon avènement, les princes rivaux ne m'ont pas dédaigné; je n'ai pas, en homme lâche, redouté les combats et les batailles. J'ai rempli de terreur les terres des rebelles, et j'en ai exigé des symboles de soumission présentés dans les quatre éléments. J'ai ouvert des forêts innombrables, profondes, et d'une grande étendue; j'ai fait aplanir leurs inégalités. J'ai traversé des vallées tortueuses et arides, qui étaient le siège de chaleurs mortelles, et, en passant, j'ai fait creuser des citernes. » (*Traduction de M. Oppert.*)

Le fils de Sargon, Sennachérib, fit également de nombreuses campagnes. Il parvint enfin à comprimer l'insurrection babylonienne, et força Mérodach-Baladan à se réfugier dans une île de la mer; mais, comme nous le verrons, il échoua devant Jérusalem, et sous son règne les Mèdes parvinrent à se rendre indépendants. Il institua gouverneur à Babylone son fils Assar-Haddon, qui lui succéda, après que Sennachérib eut été assassiné par ses deux fils aînés. La compression d'une nouvelle insurrection babylonienne et des campagnes en Syrie signalèrent le règne d'Assar-Addon, sur lequel nous possédons de grandes inscriptions, ainsi que sur celui de Sennachérib. Il en existe aussi sur Sar-

danapale VI, son successeur, mais elles n'ont pas encore été traduites. L'histoire des deux derniers rois d'Assyrie, Chiniladan et Sardanapale VII, sur laquelle nous ne possédons que peu de monuments, est intimement liée à celle des autres nations de l'Asie occidentale, et nous la retrouverons plus loin.

La religion assyrienne avait beaucoup d'analogie avec celle de Babylone et de la Phénicie, quoiqu'un petit nombre de dieux seulement portât les mêmes noms. Le principal dieu qu'invoquent les monuments est Assour, le dieu protecteur des rois et de leurs entreprises guerrières. A côté de lui figurent souvent comme grands dieux Sin, Samas, Bel, Nebo, Nergal, Istar de Ninive et Istar d'Arbèles. Les monuments nomment aussi Ao, Dagon, Oannès, Mylitta, Nisroch, Salman; mais jusqu'ici ils ne fournissent que peu de renseignements sur les caractères de ces dieux. D'après les indications des auteurs anciens, on paraît avoir adoré à Ninive un dieu analogue à Melkarth, l'Hercule de Tyr, qui s'appelait Sardan ou Sandan, et c'est peut-être son image que reproduisaient les bas-reliefs colossaux qui représentent un dieu sous forme d'un homme à grande barbe, tenant dans ses bras un lion qu'il maîtrise. Ce dieu se régénérait périodiquement en se brûlant lui-même, et on célébrait son apo théose dans les fêtes qui lui étaient consacrées : on allumait un bûcher immense chargé des objets les plus précieux ; au milieu s'élevait une haute colonne, d'où un aigle vivant, image du dieu, s'élançait vers les cieux. Ce culte et d'autres offraient aussi la confusion des attributs mâles et femelles que présentent diverses divinités syriennes et phéniciennes, le mélange d'hommes qui se font femmes pour le service du dieu, de femmes qui se revêtent du costume et des armes des hommes. Les images des dieux que nous trouvons sur les monuments rappellent un symbolisme semblable à celui de Babylone. Plusieurs divinités portent des tiaras munies de cornes de taureau

et des ailes aux épaules; le dieu Nisroch a une tête d'aigle et s'identifie avec l'oiseau merveilleux dont les Arabes ont fait leur Simrok; le dieu Dagon, qui, de même que Derceto, mère de Sémiramis, était adoré aussi par les Syriens, a une tête d'homme et un corps de poisson. La porte d'entrée des palais royaux était formée ordinairement par deux taureaux ailés à face humaine, engagés par le côté dans des blocs d'albâtre. Les cheveux et la barbe sont bouclés, les oreilles ornées de pendants. Dans l'inscription qui rappelle la fondation du palais de Khorsabad, Sargon s'exprime ainsi : « Puisse Assour, le père des dieux, bénir ces palais!... Que devant sa face suprême demeure le taureau sculpté, le dieu qui porte le parfait bonheur et la béatitude, et qu'il les fasse rester dans cette maison jusqu'à ce que ces taureaux se mouvront de leur seuil! »

Divers personnages, qui, sur les bas-reliefs, remplissent les fonctions du culte, prouvent qu'il existait en Assyrie une classe sacerdotale; mais le roi lui-même était le chef des prêtres, et on le voit offrir le sacrifice. Parmi les objets symboliques employés dans le culte, on remarque la fleur de lotus et une tige de pavot, portant trois capsules.

L'image du roi est reproduite sur plusieurs bas-reliefs : il est coiffé d'une tiare; d'une main il tient le sceptre, et l'autre repose sur son épée. Autour du prince, on voit des guerriers, des eunuques, des serviteurs portant le trône royal, sorte de fauteuil fixé sur des roues, le parasol et l'éventail du roi.

Ce sont surtout des chasses ou des scènes militaires que représentent les sculptures des palais royaux. Une partie des guerriers combattaient sur des chars ou à cheval; mais on voit aussi de l'infanterie, et on distingue des guerriers pesamment armés portant le casque, la cuirasse et des cuissards, une épée et la lance. Quelques bas-reliefs représentent des opérations de siège contre des villes bien fortifiées

et de hautes tours ; des machines servent à abattre les murs, quelquefois des villes sont attaquées par mer ; on voit les bateaux assyriens à la surface et les poissons et monstres marins au fond de l'eau. Après la victoire, on apporte aux pieds du chef les têtes des ennemis tués ; on emmène les captifs chargés de chaînes.

Les monuments sont moins abondants en sculptures représentant les scènes de la vie privée. Mais les nombreux objets en verre, en ivoire, en bronze, les pierres taillées que l'on a trouvées dans les décombres, prouvent que, sous le rapport du luxe et des jouissances matérielles, on était au même point à Ninive qu'à Babylone et en Egypte. Les formes employées dans l'ornementation et les objets d'art présentaient une certaine originalité ; on pense qu'ils n'ont pas été étrangers au développement de l'art en Grèce. L'architecture offre cette particularité, qu'on se servait peu de colonnes, et que, par suite, les salles étaient fort longues, mais étroites, car on était limité pour la largeur et par la longueur des poutres de cèdre qui formaient la couverture. Les bas-reliefs qui couvraient les murs étaient peints.

CHAPITRE IV

LES ROYAUMES DE JUDA ET D'ISRAEL. — LES PROPHÈTES.
— EXPÉDITIONS ASSYRIENNES (1).

Le despotisme et le relâchement des mœurs et des croyances introduites sous Salomon produisirent rapidement leurs conséquences : d'abord, la séparation du royaume juif en deux Etats indépendants, puis des désordres presque continuels, enfin l'asservissement du pays par les voisins de l'Orient.

(1) Nous adoptons, pour ce chapitre et les suivants, la chronologie de l'excellente *Histoire de l'Antiquité* de M. Duncker.

La mort de Salomon fut le signal d'un grand mouvement populaire. Une sorte d'assemblée nationale se forma à Sichem, tandis que Roboam, fils de Salomon, se faisait sacrer à Jérusalem. Au milieu de l'assemblée populaire se trouvait Jéroboam, l'insurgé vaincu sous Salomon. Roboam vint lui-même à Sichem. « Ton père nous a chargés d'un joug bien dur, lui dirent les orateurs de la foule ; allége donc ce joug pesant, et nous te servirons. » Les vieillards de la suite de Roboam lui conseillèrent, en effet, de céder ; mais le roi préféra l'avis des jeunes courtisans élevés dans son palais, et répondit : « Mon père vous avait imposé un joug pesant ; moi, je le rendrai plus pesant encore ; mon père vous a battus avec des fouets ; moi, je vous châtierai avec des verges de fer. » Alors retentit le cri : « Qu'avons-nous de commun avec la maison de David ? Sous vos tentes, Israël ! » L'assemblée de Sichem conféra la royauté à Jéroboam, et dix tribus ratifièrent cette élection populaire. Deux tribus seulement restèrent fidèles à Roboam, celles de Juda et de Benjamin (980).

A partir de ce moment, il y eut deux royaumes juifs qui ne furent jamais réunis, celui de Juda, au sud, le plus faible des deux, où continua à régner la maison de David, et dont Jérusalem resta la capitale ; et, au nord, celui d'Israël ou le royaume des dix tribus, dont le centre fut établi plus tard à Samarie.

La scission opérée dans la nation juive eut pour conséquence immédiate la révolte des peuples voisins que David avait rendus tributaires. Roboam avait couvert son petit royaume de forteresses ; mais elles furent impuissantes pour le garantir contre le roi d'Égypte Sésonchis, qui avait repris les projets conquérants des dynasties antérieures. Jérusalem fut prise, et toutes les richesses du temple emportées en Égypte. Parmi les peintures monumentales par lesquelles Sésonchis glorifia son expédition, on voit un tableau qui représente Roboam enchaîné. Sous les

successeurs de ce prince, Abiam, Assa et Josaphat, l'Etat de Juda se releva. Les Edomites, les Moabites, les Ammonites subirent une grande défaite, et sous Josaphat (920-890) surtout, le royaume fut prospère à l'intérieur et respecté au dehors.

Jéroboam aussi eut à lutter contre les peuples voisins révoltés, et Damas se dégagea définitivement de la suzeraineté israélite ; mais après la mort de Jéroboam (958), la guerre civile désola le royaume d'Israël. Plusieurs prétendants se succédèrent rapidement sur le trône ; en même temps, une guerre acharnée éclatait entre Juda et Israël. Enfin, après trente ans de luttes intestines, dans lesquelles toute la famille de Jéroboam périt, Homri, le fondateur de Samarie, parvint à rétablir une situation régulière, et sous son fils Achab (918), contemporain du roi de Juda Josaphat, le royaume d'Israël aussi jouit de la paix. La guerre entre les deux royaumes était terminée, les anciennes rivalités oubliées ; les rois d'Israël et de Juda contractèrent une alliance scellée par le mariage de Joram, fils du roi de Juda, avec Athalie, fille d'Achab d'Israël.

Cependant le développement du bien-être matériel ne fut pas accompagné d'un essor analogue du sentiment moral. Entourés de nations païennes, entraînés vers les cultes étrangers par la superstition et les traits sensuels, les Juifs avaient toujours eu beaucoup de tendance à devenir infidèles à Jéhova, et ce ne fut qu'après leur asservissement par Ninive et Babylone qu'ils s'attachèrent avec énergie à la croyance qui formait le principe de leur nationalité. Les désordres qui suivirent la mort de Salomon favorisèrent la propagation du paganisme. En Juda, Roboam et son fils conservèrent d'abord les cultes étrangers introduits par Salomon. On sacrifiait sur les montagnes, suivant les rites phéniciens ; on élevait des temples à Astarté ; on adorait les arbres, symboles d'Aschera, et les femmes juives se livraient aux pratiques hon-

teuses qu'exigeait cette déesse. Cependant Assa et Josaphat réagirent contre ces tendances et rétablirent le culte exclusif du vrai Dieu. Mais il n'en fut pas de même en Israël, où Jéroboam, pour gagner une partie de la population, s'était montré très facile en matière de religion. Il avait lui-même établi deux veaux d'or, à Dan et à Béthel. Sous ses successeurs, le mal n'allait qu'en empirant, et on put croire que la croyance nationale allait disparaître tout à fait, quand Achab, qui se trouvait dans les relations les plus amicales avec les princes phéniciens, eut épousé Jézabel, fille du roi et archiprêtre, Ithobal de Tyr, et qu'il eut construit, pour plaire à sa femme, deux temples magnifiques à Baal et à Astarté.

Mais cet abandon des croyances nationales par les chefs de la société excita un retour d'autant plus violent vers Jéhova parmi une partie de la population. Cette réaction fut surtout l'œuvre d'une classe d'hommes qui se livraient à des inspirations mystiques ; on les désignait d'abord sous le nom de voyants, plus tard on les appela de préférence prophètes (*nabi*, inspirés).

De tout temps on s'était préoccupé chez les Juifs de connaître l'avenir ; on jetait des sorts pour consulter la volonté de Jéhova ; il y avait aussi des gens qui évoquaient les morts. Ces pratiques superstitieuses, cependant, n'acquiescent jamais une grande influence. Il en fut autrement des prédictions des voyants, dont l'exaltation produisait une impression profonde sur les imaginations. Les autres nations de l'antiquité aussi avaient leurs prophètes ; mais, chez les Juifs, la disposition particulière de l'âme qui produit l'inspiration, les visions et l'extase, émanait toujours d'un grand sentiment moral et religieux ; par suite, les nabis se trouvaient toujours dans les voies réelles de la nationalité, et s'ils pouvaient se tromper sur des points de détail, leurs affirmations générales et leurs prévisions d'avenir étaient le plus souvent conformes

à la vérité. Sous Samuel, l'institution des voyants fut régularisée jusqu'à un certain point : Samuel établit des écoles de prophètes, où des lectures, des chants et des danses sacrés développaient les dispositions enthousiastes des jeunes gens ; quelquefois des individus indifférents, qui tombaient par hasard au milieu d'un groupe de voyants, étaient entraînés par l'imitation et se mettaient eux-mêmes à prophétiser, c'est-à-dire à parler comme des inspirés ; c'est notamment ce qui arriva une fois au roi Saül. La possibilité de ces phénomènes est parfaitement constatée, d'ailleurs, par la physiologie moderne. Ce furent ces prophètes qui sauvèrent, sinon la nation juive comme corps politique, du moins la croyance en l'unité de Dieu que cette nation avait pour tâche de conserver.

Le culte officiel rendu à Baal et à Astarté excita la vive opposition des prophètes. Achab, cédant aux instigations de sa femme Jézabel, résolut d'user de rigueur : il ordonna de renverser les autels de Jéhova et de tuer les voyants. Une violente persécution s'éleva alors contre les serviteurs du vrai Dieu ; beaucoup de prophètes périrent dans les supplices, d'autres se réfugièrent à l'étranger ou dans le désert. Parmi eux se trouvait Elie, qui releva par sa foi ardente et son énergie le courage de ses contemporains, et que la postérité glorifia comme un des plus grands saints de la nation juive ; aussi l'histoire de sa vie est-elle ornée d'une foule de légendes miraculeuses. Une grande sécheresse ayant désolé le pays pendant plusieurs années, Elie parvint à obtenir de la pluie du dieu d'Israël ; une réaction s'opéra en faveur des croyances nationales, et le prophète fit massacrer sous ses yeux tous les prêtres de Baal. On voit que si Elie fut charitable pour les pauvres et les malheureux, s'il osa maudire le roi et son épouse pour avoir assassiné juridiquement le vigneron Naboth dans le but de s'emparer de sa vigne, il conservait contre les ennemis de ses croyances les haines impitoyables que

Moïse avait sanctionnées et qui ne furent condamnées que par la morale chrétienne.

Si Achab se trouvait en relations de bonne amitié avec Tyr et la Phénicie, il n'en était pas de même de ses rapports avec le royaume syrien de Damas, qui s'était fortifié depuis qu'il avait échappé à la suzeraineté d'Israël. Une première fois, le roi de Damas, Ben-Hadad, réduisit Achab à implorer une paix honteuse; mais le vainqueur ayant posé des conditions inacceptables, les Juifs reprirent courage et défirent complètement les Syriens. La guerre ayant recommencé plus tard, les Juifs furent vaincus à leur tour, et Achab périt dans la bataille (896).

Cependant, la persécution contre les adorateurs de Jéhova avait recommencé avant la mort d'Achab, et elle continua sous ses successeurs. Elie était mort, enlevé au ciel sur un char de feu, dit la légende; mais à la tête du parti national était Elisée, aussi ardent, aussi énergique que son maître. L'alliance entre les maisons d'Israël et de Juda durait toujours, et, dans ce dernier royaume, les successeurs de Josaphat avaient suivi l'exemple de la cour d'Israël. C'était Athalie, fille de Jézabel, qui exerçait alors l'influence prépondérante à Jérusalem, sous le nom de son fils Ochosias. Le roi Hazael, de Damas, qui avait détrôné Ben-Hadad, attaqua de nouveau les Israélites. Le roi d'Israël, Joram, s'avança contre lui et fut blessé dans une rencontre. Le prophète Elisée crut le moment venu alors de renverser une dynastie odieuse au pays. Il offrit la royauté à un des généraux de l'armée, en lui promettant l'appui du parti des croyants.

Jéhu était un soldat féroce, qui consentit à servir les intérêts nationaux au prix de la couronne. Il provoqua un soulèvement dans l'armée et marcha sur Jezrahel, résidence de Joram. Celui-ci alla au devant de lui avec son cousin Ochosias, roi de Juda, qui lui faisait visite. « Apportez-vous la paix? » lui cria-t-il de son char. « Que parlez-vous de paix, répondit Jéhu,

quand votre mère Jézabel se livre à la débauche et fait des sortilèges. » Joram alors tourna bride; mais Jéhu lui lança une flèche dans le dos et le tua. Ochozias, roi de Juda, périt également. Quand Jéhu parut devant le palais du roi, Jézabel était à la fenêtre, les joues couvertes de fard et toute parée de ses ornements royaux. « Peut-on être heureux quand on a tué son maître, » dit-elle avec fierté. « Jetez-là par la fenêtre, » cria Jéhu à quelques eunuques. Ils la précipitèrent en effet, et elle fut écrasée sous les pieds des chevaux. Quand plus tard on voulut relever son corps pour l'ensevelir, les chiens l'avaient en partie dévoré (882).

Jéhu affermit sa domination en faisant périr tous les membres de la famille de Joram et massacra les prêtres de Baal. Cependant il n'extirpa pas l'idolâtrie et laissa subsister les veaux d'or de Jéroboam; ni son gouvernement, ni celui de ses deux premiers successeurs ne furent profitables au royaume d'Israël. Les rois de Damas et d'autres peuples voisins enlevèrent diverses parties du territoire, et ce ne fut que sous le long règne de Jéroboam II, le quatrième roi de la maison de Jéhu (822-780), que le royaume se releva et recouvra ses anciennes limites. Mais avec la prospérité revint la corruption. Déjà les prophètes commençaient à désespérer de l'avenir de la nation juive. « Malheur à vous, les chefs du peuple ! disait Amos, l'un des plus anciens prophètes dont les écrits nous soient parvenus; malheur à vous ! qui vivez dans l'abondance, qui dormez sur des lits d'ivoire, qui vous livrez à la mollesse, qui mangez les mets les plus excellents, qui buvez le vin à pleines coupes ! Vous avez foulé aux pieds le pauvre; vous avez opprimé l'indigent dans vos jugements; vous avez désiré la disette pour lui vendre votre blé à des prix exorbitants ! Mais vous n'habitez point ces maisons de pierre que vous avez bâties, vous ne boirez pas du vin des vignes excellentes que vous avez plantées. Maison d'Israël, dit le Seigneur, je vais sus-

citer contre vous une nation qui vous réduira en poudre, et je ferai périr par l'épée tous ceux qui s'abandonnent au péché.» Ces libres paroles déplurent à Jéroboam II, et Amos fut obligé de se réfugier dans le royaume de Juda.

Ce royaume aussi jouissait, après une période de désordres, d'un temps de calme et de prospérité. Après la mort d'Ochosias, sa mère Athalie avait fait massacrer tous les membres de la famille de son fils; elle s'était emparée du pouvoir et avait établi le culte de Baal en Juda. Mais Joas, caché par le grand prêtre Joiada, avait échappé à Athalie, et une conspiration renversa la fille de Jézabel (876). Cependant, Joas aussi retourna aux faux dieux. Son règne et celui de son fils Amasias, furent marqués par des guerres malheureuses contre les peuples voisins, y compris Israël; ces deux princes périrent de mort violente. Enfin, sous Ozias ou Azarias (808-758), contemporain de Jéroboam II, le royaume de Juda reprit également le dessus sur les nations voisines; la domination juive s'étendit de nouveau jusqu'à la mer Rouge, les expéditions d'Ophir recommencèrent, le commerce et l'agriculture fleurirent; mais là aussi les prophètes flétrissaient le luxe et la corruption des grands et l'oppression qu'ils exerçaient sur les pauvres.

Ce furent les guerres civiles qui éclatèrent en Israël, après la mort de Jéroboam II, qui appelèrent dans le royaume la puissance destinée à mettre fin à son indépendance. Le fils de Jéroboam fut assassiné, et avec lui finit la race de Jéhu. Plusieurs prétendants se disputèrent le trône, et Manahem parvint à s'en emparer. Pour consolider sa domination il résolut de s'appuyer sur les rois d'Assyrie et de contracter avec eux une alliance qui lui assurât leur protection.

C'était le moment où les rois d'Assyrie, au sortir d'une grande crise intérieure, déployaient une activité nouvelle et dirigeaient de préférence leurs armes vers l'Occident. Déjà ils s'étaient emparés de toute la Mésopotamie.

potamie, et avaient soumis quelques Etats indépendants qui s'étaient formés sur l'Euphrate; déjà ils menaçaient la Syrie et la Palestine de leurs armes, quand Manahem prévint leurs désirs en invoquant la protection du roi Phul qui régnait alors à Ninive.

Les prophètes, qui commençaient à écrire leurs visions et à les lire dans les assemblées publiques, en accomplissant ainsi une œuvre analogue à la presse d'aujourd'hui, les prophètes combattirent vivement ce projet d'alliance. « Israël, dit Osée, se repaît de vent, c'est maintenant le vent d'est qui l'attire. Il fait alliance avec les Assyriens, et ménage en même temps l'Egypte. Mais ceux qui auront semé du vent, moissonneront des tempêtes; quand ils auront acheté chèrement le secours des nations, ils seront tous menés ensemble en Assyrie, et c'est ainsi qu'ils seront déchargés des tributs qu'ils payaient aux rois et aux princes. » Ces avertissements furent inutiles. Le roi d'Assyrie vint lui-même en Palestine. Manahem se reconnut son vassal, et lui paya une somme de mille talents (vers 765).

Cependant Phacée, qui avait tué le fils de Manahem et pris sa place, parvint, en s'alliant avec Damas, à secouer le joug assyrien. Mais, au lieu de s'unir au royaume de Juda et de faire cause commune avec lui contre le redoutable despote ninivite, les rois d'Israël et de Damas tournèrent les armes contre Juda où régnait Joathan, fils d'Ozias. La guerre se prolongea, et sous Achaz, successeur de Joathan, tout le pays fut occupé par les alliés et le siège mis devant Jérusalem. Alors Achaz, réduit à la dernière extrémité, eut recours au même moyen qu'avait employé Manahem : il appela le roi d'Assyrie.

En ce temps vivait en Juda le plus grand des prophètes qu'ait suscités la foi en Jéhova, Isaïe. Depuis plusieurs années, il tonnait contre l'idolâtrie, la débauche, l'iniquité des riches et des grands. Isaïe n'espérait plus au salut matériel de la nation, il ne croyait

pas qu'elle pût résister aux forces assyriennes, et voyait dans sa ruine prochaine le châtimeut que Dieu lui infligeait pour ses péchés. Mais dans Isaïe apparaît en même temps, avec plus en plus de clarté et de précision, le pressentiment d'un renouvellement futur, du triomphe définitif de la foi en Jéhova, d'une ère infinie de gloire et de prospérité. Isaïe aussi s'opposa à l'alliance avec les Assyriens ; mais ses paroles ne furent pas écoutées. Téglaath-Phalassar, qui régnait alors en Assyrie, s'avança avec une grande armée. Le roi de Damas fut tué, et une partie des habitants du royaume fut transplantée en Arménie. Israël n'échappa à une destinée semblable que par une prompte soumission. Téglaath-Phalassar se contenta d'un tribut annuel, mais emmena une partie des habitants en Assyrie. Quant au roi de Juda, il se reconnut vassal du roi de Ninive, et, pour plaire à son maître, il substitua le culte assyrien à celui de Jéhova (vers 740).

Cependant il ne suffisait pas aux Assyriens d'avoir de simples tributaires dans l'Asie occidentale. Le successeur de Téglaath-Phalassar, Salmanassar, résolut d'assujettir tout ce pays : il s'empara d'abord de la ville syrienne d'Hamath et se dirigea vers la Phénicie, qui fut rapidement conquise. La ville insulaire de Tyr résista seule avec une extrême énergie, au point, qu'après cinq ans de siège les Assyriens n'avaient pu s'en rendre maîtres. Cette défense acharnée rendit quelque courage aux Israélites. Osée, qui régnait en Israël, songea à appeler les Egyptiens à l'aide de la Syrie ; les mêmes pensées surgirent en Juda ; mais l'influence d'Isaïe empêcha qu'on y donnât suite. L'effet prouva bien qu'il avait eu raison : avant que le Pharaon se fût mis en campagne, Salmanassar, prévenu, fit occuper le royaume d'Israël. Osée fut jeté en prison. La capitale, Samarie, opposa vainement une résistance héroïque. Il ne fut pas donné, il est vrai, à Salmanassar de s'en emparer lui-même, mais elle fut prise, après trois ans de siège, par Sargon qui succéda à Salmanassar. Le

plus grand nombre des habitants furent transplantés au delà du Tigre. « J'assiégeai, j'occupai la ville de Samarie, dit l'inscription de Sargon, et réduisis en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient; j'ai prélevé sur eux cinquante chars et j'ai changé leurs établissements antérieurs. » Le royaume d'Israël avait cessé d'exister (720).

En Judée, Ezéchias avait succédé à son père Achaz (726), et rétabli le culte de Jéhova. Ezéchias releva les forteresses de Judée et conçut, à son tour, l'espoir de secouer le joug assyrien, à l'aide du roi d'Égypte. Isaïe déconseilla cette tentative. En cette circonstance encore, le roi d'Assyrie prévint les Juifs et les Égyptiens : c'était Sennachérib, fils de Salmanassar, qui déjà avait porté les armes assyriennes dans l'Asie-Mineure, et obligé les princes de Cilicie à lui payer tribut. Sennachérib entra dans la partie méridionale de la Palestine pour prévenir la jonction des Juifs et des Égyptiens, et s'avança rapidement contre Jérusalem. Le roi de Juda, effrayé, consentit à payer au roi d'Assyrie 300 talents d'argent et 30 talents d'or; mais quand on eut réuni cette somme immense, en fondant tous les ornements du temple, Sennachérib exigea, en outre, que les murs de Jérusalem fussent démolis. Ezéchias hésitait à accepter cette condition désastreuse et à laisser entrer les Assyriens dans la ville; d'autre part, il était dangereux d'exposer Jérusalem à un assaut qui pouvait avoir pour conséquence la destruction complète de la ville. Dans ces graves circonstances, Isaïe soutint avec énergie le parti de la résistance. « Le roi des Assyriens, disait-il, n'entrera pas dans cette ville; il n'y jettera pas une flèche, il n'élèvera aucune terrasse autour de ses murailles; il retournera, en confusion, par le chemin par lequel il est venu. » La confiance du prophète ne fut pas trompée. Une épidémie, qui éclata dans l'armée assyrienne, l'obligea de lever le siège de Jérusalem, et Sennachérib ne

retourna à Ninive que pour périr de la main de ses propres enfants (713).

Le royaume de Juda respira pendant quelques années. Mais, sous le règne de Manassès, fils d'Ezéchias (698-642), la religion de Jéhova subit de nouvelles épreuves. Non-seulement Manassès rétablit les cultes chananéens, mais il persécuta avec férocité les défenseurs de la religion nationale. Beaucoup de prophètes périrent dans les supplices, et, suivant une tradition, le vieux Isaïe lui-même fut mis à mort d'une façon cruelle. Assar-Hadon, roi d'Assyrie, fit, sous ce règne, — on ignore dans quelles circonstances, — une expédition en Palestine, et emmena Manassès captif à Babylone. C'est à cette époque aussi que doit se placer le siège de Béthulie par le général assyrien Holoferne, et la délivrance de cette ville par le dévouement héroïque de Judith, si, du moins, comme le pensent beaucoup de critiques, le livre de Judith n'est pas une œuvre d'imagination ; dans aucune autre partie de l'Écriture sainte, en effet, il n'est fait la moindre allusion à ce fait remarquable. Ces expéditions furent les dernières des rois d'Assyrie. Ninive allait succomber elle-même sous les coups d'autres ennemis ; le royaume de Juda jouit de quelque répit jusqu'au moment où le nouvel empire de Babylone lui prépara un sort semblable à celui d'Israël.

CHAPITRE V

CHUTE DE NINIVE. — SARDANAPALE. — LE NOUVEL EMPIRE DE BABYLONE. — NABUCHODONOSOR. — FIN DU ROYAUME DE JUDA. — SUITE DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE.

Pendant que les rois d'Assyrie concentraient leurs efforts sur l'Asie occidentale, leurs anciennes possessions s'échappaient de leurs mains. L'importante nation des Mèdes, dont nous raconterons l'histoire dans le

chapitre suivant, sut s'affranchir la première. Délivrés momentanément par Arbacès, mais remis bientôt sous le joug, les Mèdes ne recouvrèrent définitivement leur indépendance qu'en 714 : en effet, sous le règne de Sennachérib, ils fondèrent chez eux une royauté qui bientôt devint fatale à l'empire de Ninive.

Babylone essaya aussi, à plusieurs reprises, de se couer le joug ninivite ; mais elle ne fut libre que par intervalle. Dans une de ces périodes d'indépendance, le roi babylonien, Nabonassar, fonda, en 747, une ère particulière, dont les chronologistes anciens ont fait grand usage. Nous avons vu que, sous Sargon, la révolte de Mérodach-Baladan excita une longue guerre qui ne fut terminée que sous Sennachérib. A partir de ce moment, néanmoins, Babylone resta tranquille, jusqu'à ce que le gouverneur ninivite, Nabopolassar, lui rendit, non-seulement la liberté, mais la domination.

Vainqueur des meurtriers de son père, Assar-Haddon monta sur le trône de Ninive en 693. Ce fut le dernier roi d'Assyrie qui montra quelque vigueur. L'histoire ne nous a guères transmis que les noms de ses premiers successeurs. Cependant, l'Assyrie était encore puissante, et lorsque, sous Chiniladan, elle fut attaquée par le second roi des Mèdes, Phraorte, celui-ci fut battu, et périt lui-même dans le combat. Son fils Cyaxare résolut de le venger. Il marcha contre Ninive, et mit le siège devant cette ville ; mais un événement inattendu l'empêcha de pousser son entreprise jusqu'au bout.

C'était une de ces invasions de barbares dont l'antiquité nous offre divers exemples. A la suite d'un grand mouvement parmi les populations du nord et de l'ouest de la mer Caspienne, une guerre éclata entre les Scythes, peuple nomade des bords de la mer Noire, et un autre peuple harbare, les Cimmériens. Poursuivant ces derniers, et poussés par ce besoin de migration propre aux tribus primitives, les Scythes s'étaient

dirigés sur l'Asie par le bord oriental du Caucase. Ils arrivèrent en Médie, mettant tout à feu et à sang (633). Cyaxare leva le siège de Ninive et courut au devant d'eux; mais il éprouva une défaite sanglante, et, pendant vingt ans, les Scythes furent maîtres de l'Asie occidentale. Jérémie prophétisait alors en Judée : « Bientôt, s'écriait-il, un peuple s'élèvera comme une nuée, ses chariots roulent comme la tempête, ses chevaux sont plus rapides que les aigles. Malheur à nous ! tout ce que nous avons est au pillage. » La Judée, en effet, fut ravagée comme le reste de l'Asie occidentale, et les Scythes ne s'arrêtèrent qu'aux frontières de l'Égypte. Lorsqu'enfin ils se furent divisés en plusieurs bandes, les populations se soulevèrent contre eux. Cyaxare, notamment, leur infligea une grande défaite et le pays en fut ainsi débarrassé peu à peu.

Cyaxare reprit alors ses projets contre Ninive où régnait Sardanapale VII, au règne duquel il faut rapporter sans doute les événements que Ctésias place sous le Sardanapale du VIII^e siècle, lors de la révolte d'Arbacès et de Bélésis. Les historiens grecs présentent Sardanapale comme le type de la mollesse asiatique, comme un prince efféminé qui ne se plaisait qu'aux voluptés du sérail, était habillé lui-même en femme, travaillant la laine et la pourpre et se fardant le visage. Il est possible que les auteurs grecs aient attribué à ce prince quelques particularités du culte du dieu Sardan dont il portait le nom ; car au moment du danger, quand il fallut défendre sa vie et son trône, Sardanapale montra un courage digne d'un meilleur sort. Mais l'orage qui s'élevait contre lui était redoutable. Cyaxare venait, en effet, de contracter alliance avec le royaume de Lydie, l'Etat le plus important de l'Asie-Mineure, et était en pourparlers avec le gouverneur de Babylone, Nabopolassar, qui songeait à se révolter contre le roi de Ninive. Cyaxare donna sa fille Amytis ou Nitocris en mariage à Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar, et bientôt une armée de

Mèdes et une armée de Babyloniens se mit en marche contre la capitale de l'Assyrie. « Le Seigneur a prononcé son arrêt contre vous, prince de Ninive, s'écriait le prophète Nahum ; le bruit de votre nom ne se répandra plus à l'avenir ; j'exterminerai les statues et les idoles de la maison de votre dieu. L'ennemi fait marcher ses hommes les plus vaillants, ils vont à l'attaque à pas précipités, ils montent sur les murailles, ils les battent avec leurs machines. Enfin, les portes de Ninive sont ouvertes ; tous ses gens de guerre sont pris, ses femmes sont emmenées captives. Pillez l'argent, pilliez l'or, ses richesses sont infinies ; Ninive est détruite, elle est renversée ! Qu'est-elle devenue cette caverne de lions, remplie de rapine, où le lion apportait toutes sanglantes les bêtes qu'il avait égorgées pour ses lionnes et ses lionceaux ? » Bien que l'ennemi disposât de quatre cent mille hommes, Sardanapale ne désespéra pas. Il alla au devant des alliés et les battit dans trois rencontres ; mais il fut défait dans une quatrième et dut se renfermer dans Ninive. Il s'y défendit vaillamment pendant trois ans ; mais, la troisième année, le Tigre déborda et enleva une partie du mur d'enceinte. Alors le roi, désespérant de son salut, fit dresser dans son palais un immense bûcher ; il y plaça son or, son argent, ses vêtements royaux, ses femmes et ses eunuques, y monta lui-même et y périt dans les flammes, à l'exemple du dieu Sardan. La ville, pillée et incendiée par les assiégeants, fut complètement détruite et n'a jamais été relevée depuis (606).

La prise de Ninive changeait tout à fait la situation politique de l'Asie occidentale. A la place de l'empire d'Assyrie, deux grands Etats, qui ne pouvaient tarder à devenir rivaux : l'empire des Mèdes, qui dominaient tout le vaste plateau de l'Iran, et qui se contentèrent pour le moment des possessions assyriennes placées à l'est du Tigre ; et le nouveau royaume de Babylone, auquel était échu toute la Mésopotamie et

qui succédait aux prétentions assyriennes sur la Syrie, la Phénicie, la Palestine. Mais là les rois de Babylone se trouvaient en concurrence avec l'Égypte, qui, sortie d'une longue crise intérieure, se retrouvait en position de tenter des conquêtes étrangères.

Pour faire comprendre cette situation, nous devons reprendre l'histoire des Pharaons au point où nous l'avons laissée.

Nous n'avons que peu de renseignements, jusqu'ici, sur les événements dont l'Égypte fut le théâtre sous les princes de la vingtième dynastie, et des suivantes jusqu'à la vingt-cinquième. Les monuments n'ont fourni guère jusqu'à ce moment, sur cette partie de l'histoire égyptienne, que des listes de noms royaux, auxquelles s'ajoutent les notions très incomplètes données par les historiens grecs et israélites. Sous les derniers rois de la vingtième dynastie, les grands-prêtres prennent une grande importance; la série de leurs noms se trouve sur les monuments à côté de celle des rois; on y rencontre également des noms de reines et de filles de roi, occupant une haute position religieuse sous le nom d'épouses divines d'Ammon. Sous la vingt et unième dynastie, une famille de grands-prêtres prit même le titre royal. Sésonchis, le fondateur de la vingt-deuxième, fit la guerre au roi de Juda Roboam et prit Jérusalem. Cependant la puissance militaire de l'Égypte était déjà fort affaiblie et baissa encore sous les dynasties suivantes. La contrée située au midi de l'Égypte, l'Éthiopie, que les anciens rois avaient conquise et à moitié civilisée, était devenue indépendante, et sous la vingt-quatrième dynastie, ce fut elle qui prit l'offensive contre l'Égypte. Bocchoris fut vaincu et tué par l'Éthiopien Sabacon, qui fonda une dynastie éthiopienne (la vingt-cinquième). Ce nouveau gouvernement essaya de rétablir l'influence égyptienne au dehors. Le roi d'Israël Osée invoqua les secours de Sevechos, successeur de Sabacon, contre Salmanassar, mais sans en recevoir d'ai-

de effeace. Enfin, le dernier des Pharaons éthiopiens, Tharaca, marcha au secours de Jérusalem pendant qu'elle était assiégée par Sennachérib, et, sur une inscription monumentale, il s'attribue la retraite du roi d'Assyrie. Après Tharaca une insurrection nationale chassa les Ethiopiens, mais en même temps le pays tomba dans une anarchie de plusieurs années, à la fin de laquelle l'Égypte se trouva divisée entre douze chefs militaires et forma une sorte de confédération.

Ce fut un de ces chefs, Psammétique, qui rétablit l'unité de l'empire et opéra en même temps un grand changement dans la politique égyptienne. Psammétique descendait de la famille royale qui avait régné avant l'invasion des Ethiopiens. Ce fut peut-être ce motif qui le rendit suspect aux chefs qui gouvernaient les autres provinces : ils le bannirent dans les pays marécageux situés au bord de la mer. Mais là Psammétique se trouva en contact avec les pirates ioniens, cariens et phéniciens qui infestaient ces contrées ; il les prit à son service, notamment les Grecs ioniens et les Cariens, bardés de fer, qui habitaient la côte opposée de l'Asie-Mineure. Avec leur aide, il chassa ses compétiteurs (670), restaura le trône des Pharaons, et établit sa résidence à Sais (vingt-sixième dynastie).

Vainqueur par le secours de mercenaires du dehors, Psammétique ne cessa de s'appuyer sur les étrangers. Il forma une garde de soldats phéniciens et d'Ioniens. Il ouvrit largement tous les ports de l'Égypte au commerce des nations voisines ; les Grecs et tous les étrangers furent autorisés à voyager et à s'établir en Égypte. L'Égypte était arrivée au terme de ses révolutions intérieures ; elle s'ouvrait aux idées et aux influences du dehors. Mais, par la même raison, elle exerça elle-même, sur les nations voisines, une action qui n'était plus purement militaire ; à partir de ce moment, les Grecs vinrent étudier chez elle ses idées, ses croyances et ses mœurs, et c'est à ses rapports qu'il faut attribuer le grand développement que pri-

rent subitement alors les arts, la science et la philosophie en Grèce.

Cette révolution dut naturellement irriter les castes supérieures. Plus de 200,000 hommes de la caste militaire émigrèrent en Ethiopie. Grâce à la force nouvelle qu'ils lui apportèrent, le royaume d'Ethiopie, dont on ignore l'histoire, eut une longue durée et subsistait encore au temps des empereurs romains. Il était gouverné par une caste sacerdotale, et avait pour capitale Meroé, à proximité du Schendi actuel, où l'on a trouvé des pyramides et d'autres monuments semblables à ceux de l'Egypte. On a cru même, pendant un certain temps, que ces monuments étaient antérieurs à ceux du cours inférieur du Nil, et que le berceau de la civilisation égyptienne se trouvait à Meroé. Mais il a été constaté que le plus ancien date du roi Tharaka, prédécesseur de Psammétique.

Le fils de Psammétique, Nécao (616), suivit la même politique que son père. Pour faire de l'Egypte l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient, il reprit le projet de canal commencé par Ramsès le Grand, et établit, en effet, la communication entre le Nil et les lacs Amers. De là un autre canal devait rejoindre la mer Rouge dans les environs de Suez ; mais ce travail ne fut pas achevé. D'autre part, Nécao fit faire la première circumnavigation de l'Afrique, et c'est précisément la circonstance, en vertu de laquelle Hérodote doutait de ce voyage, qui l'a confirmé aux yeux des modernes ; les navigateurs qui étaient partis par la mer Rouge et revenus par le détroit de Gibraltar, racontaient en effet une chose incroyable dans l'antiquité : c'est qu'en tournant autour de l'Afrique, ils avaient eu le soleil à droite à midi, ce qui arrive toujours quand on double le cap de Bonne-Espérance en allant de l'est à l'ouest.

Mais Nécao voulut aussi se mêler des événements qui s'accomplissaient en Asie. Déjà Psammétique avait essayé de conquérir la Palestine, mais il avait été ar-

rété par la longue résistance des villes des Philistins. Nécao résolut à son tour de conquérir la Syrie.

Josias régnait à Jérusalem ; il était petit-fils de Manassès et avait succédé, à l'âge de huit ans, à son père Ammon, assassiné par des conjurés (640). Sous Josias, les horreurs et les cruautés qui avaient signalé le règne de Manassès provoquèrent enfin une réaction efficace et durable contre les dieux chananéens. Dans les premières années du règne de Josias, les cultes syriens étaient restés en pleine vigueur, et les anciens documents de la religion nationale étaient mis à l'écart et oubliés. Alors le grand-prêtre Hélicas fit remettre à Josias un exemplaire de la loi de Moïse, retrouvé dans le temple. Le jeune prince fut vivement frappé à la lecture de ce livre admirable. Il convoqua le peuple qui renouvela solennellement l'alliance avec Jéhova (622). Si, comme l'ont pensé des critiques modernes, ce document n'eût été ni ancien ni connu, s'il n'avait pas répondu à un sentiment profondément enraciné, il n'aurait pas été accepté avec une unanimité qui permit à Josias d'extirper rapidement toutes les traces du paganisme ; il ne serait pas devenu, notamment dans les années pleines de troubles et de calamités qui séparent cette époque de la destruction du temple, la base et le fondement de la croyance nationale des Juifs. Un grand prophète d'ailleurs prêtait l'appui de sa voix puissante à ce retour vers les anciennes traditions : c'était Jérémie, qui jouait alors un rôle aussi important que jadis Isaïe.

Cyaxare et Nabopolassar venaient de mettre le siège devant Ninive, et la Judée espérait secouer la vassalité assyrienne, quand le roi d'Egypte Nécao parut avec son armée au pied du mont Carmel. Josias s'avança au devant de lui et le rencontra près de Magdeddo. Les Juifs subirent une défaite sanglante et leur roi fut tué (608). A Jérusalem, on proclama roi son fils Joachas, qui se rendit au camp du Pharaon. Mais Nécao le fit arrêter et conduire en Egypte,

et établit roi de Juda le second fils de Josias, Joachim, en imposant au pays une forte contribution de guerre. Il s'occupa ensuite de conquérir le pays, soumit Hamath et Damas, et fut en peu de temps maître de toute la Syrie. Juda avait échangé la vassalité de Ninive contre la vassalité égyptienne.

Mais Nécao essaya d'étendre davantage encore ses conquêtes en Asie. Ninive n'avait pas encore succombé aux efforts réunis de Cyaxare et de Nabopolassar, et Nécao crut voir dans ce siège une occasion favorable à ses desseins. Il s'avança vers l'Euphrate, mais ne l'atteignit qu'après la chute de la capitale assyrienne. Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar, l'attendait à Carchemis, et le Pharaon subit, à son tour, une défaite décisive (605). Toute l'Asie fut perdue pour les Egyptiens, sauf quelques villes des Philistins. Peut-être Nabuchodonosor entra-t-il cette année même à Jérusalem, pour châtier le vassal de l'Egypte, et emmena-t-il captifs, à Babylone, un certain nombre de Juifs notables. Les récits confus des documents permettent de le supposer, et c'est de cette époque qu'on fait ordinairement dater le commencement de la captivité de Babylone.

Joachim, néanmoins, était resté roi de Juda. Il avait abandonné les voies de Josias, était retourné aux faux dieux, et sans s'inquiéter de la triste situation de son royaume, il ne songeait qu'à bâtir des palais et à tirer de l'argent de ses sujets. Les prophètes avaient perdu tout espoir; ils voyaient qu'il n'y avait aucun salut à attendre de ces princes despotes, qui, dans leurs caprices, foulaient aux pieds le but même de la nation, et qui manquaient de force morale plus encore que de force matérielle pour résister à l'étranger. La destruction de la nation, comme corps politique, leur paraissait imminente et inévitable; mais ils comptaient, avec raison, que le joug de l'étranger ne ferait qu'affermir les cœurs dans les croyances nationales, et ils entrevoyaient avec plus

de clarté que jamais la nouvelle ère morale et religieuse que les Juifs avaient eu pour mission de préparer. Jérémie était le principal représentant de ces idées : « Prétendez-vous affermir votre règne, disait-il au roi Joachim, parce que vous bâtissez de vastes palais, et parce que vous les ornez de lambris de cèdres peints d'un rouge éclatant? Votre père n'a-t-il pas vécu heureusement en suivant l'équité et en rendant la justice? En défendant la cause du pauvre et de l'indigent, il s'est fait du bien à lui-même. Mais vos yeux et votre cœur ne sont attentifs qu'à satisfaire votre avarice, qu'à répandre le sang innocent! » Joachim voulut faire tuer Jérémie; mais le prophète fut sauvé par l'intervention d'un fonctionnaire. Un autre prophète, Urie, qui avait également attaqué le roi, se réfugia en vain en Egypte; il fut livré à Joachim et mis à mort.

Nabuchodonosor avait succédé à son père Nabopolassar en 605. C'était un prince actif et désireux de conquêtes. Dans les pays situés à l'est de son empire régnaient les Mèdes, ses alliés; ce n'était que vers l'Asie occidentale et l'Egypte qu'il pouvait diriger ses armes. Jérémie s'adressa au peuple assemblé : « Parce que vous n'avez pas écouté mes paroles, dit le Seigneur, je prendrai tous les peuples de l'aquilon, et les enverrai avec Nabuchodonosor, roi de Babylone, contre cette terre, contre ses habitants et contre toutes les nations qui l'entourent; je les ferai passer au fil de l'épée, et toute cette terre deviendra un désert affreux, et toutes ces nations seront assujetties au roi de Babylone pendant soixante-dix années; et lorsque ces soixante-dix ans seront passés, je visiterai, dit le Seigneur, le roi de Babylone et son peuple pour leur iniquité; je visiterai la terre des Chaldéens, et la réduirai à une éternelle solitude. » Ces paroles causèrent une vive agitation, et les anciens eurent grand'peine à calmer la foule qui voulait lapider le prophète.

Nabuchodonosor s'occupa d'abord de consolider sa

domination dans l'Asie occidentale. Il vint en Judée quelques années après son avènement, et s'assura de la soumission de Joachim; mais le roi d'Égypte avait recommencé la guerre, et Joachim crut le moment venu de ressaisir son indépendance. Nabuchodonosor repoussa d'abord les Égyptiens, puis il marcha contre Jérusalem. Joachim était mort dans l'intervalle. Son malheureux fils Jéchonias ou Joachim ne régna que trois mois. Obligé d'ouvrir les portes de sa capitale au vainqueur, il fut amené captif à Jérusalem avec toute sa famille. Nabuchodonosor enleva tous les trésors du temple, et pour briser définitivement la force militaire des Juifs, il transplanta en Chaldée tous les hommes de guerre, au nombre de 17,000, tous les personnages notables, les anciens et les prêtres, enfin, les armuriers, les forgerons, les serruriers et les charpentiers. Il donna pour roi à ce qui restait Sédécias, le troisième fils de Josias (597).

Cependant, le peuple qui restait à Jérusalem, et Sédécias lui-même, ne supportaient qu'avec peine l'odieux joug de Babylone, et cherchaient à s'en affranchir à tout prix. Jérémie combattit vainement ces projets; son profond découragement ne faisait qu'irriter le peuple, et, à plusieurs reprises, il faillit être victime de sa désolante conviction. Les villes de Phénicie, Sidon et Tyr, se soulevèrent les premières, mais les Juifs n'osèrent les secourir. A l'exception de la ville insulaire de Tyr, Nabuchodonosor asservit de nouveau tout le pays de Chanaan. On ne pouvait plus fonder d'espoir que sur l'Égypte. Nécao était mort en 600. Son fils Psammis n'avait régné que quatre ans, et avait péri dans une guerre contre les Éthiopiens; mais le nouveau roi, Apriès ou Hophra, était tout disposé à reprendre les projets de son prédécesseur contre la Syrie, et entra en négociation avec Sédécias. Les Juifs se soulevèrent; mais avant qu'Apriès eût terminé ses armements, Nabuchodonosor avait envahi la Judée et mis le siège devant Jérusalem. Apriès ar-

riva, en effet, avec une armée, mais fut repoussé, et, après une défense héroïque de dix-huit mois, Jérusalem fut prise par les Chaldéens. Nabuchodonosor fit exécuter les fils de Sédécias sous les yeux de leur père, et l'envoya lui-même, privé de la vue et enchaîné, à Babylone. Tout le peuple qui restait dans la ville et la plupart des habitants de la campagne furent amenés à Babylone. Les murs de Jérusalem furent démolis, la ville elle-même et le temple détruits par le feu (586).

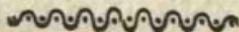
Le royaume de Juda subissait, à son tour, la destinée qu'avait éprouvée, cent trente ans auparavant, le royaume d'Israël. Les Juifs n'existaient plus comme corps de nation. Le sort des Israélites, transplantés à Babylone, ne fut pas différent de celui des autres habitants de l'empire babylonien. Comme leurs prophètes l'avaient prévu, ils s'attachèrent avec une ardeur nouvelle à leurs croyances nationales, et, sur la terre d'exil, ils ne préférèrent plus les cultes étrangers. De nouveaux prophètes ne cessèrent pas d'eux de soutenir leur courage et leurs espérances pendant le temps de la captivité; parmi eux, les plus éminents furent Daniel et Ezéchiel.

Après en avoir fini de la Judée, Nabuchodonosor se retourna contre Tyr, dont il n'avait encore pu s'emparer. Il ne put obtenir la reddition de la ville phénicienne qu'après treize ans de siège, et dut consentir à laisser à la tête des Tyriens le roi Ithobal, qui avait dirigé la défense. On a supposé, d'après des prophéties de Jérémie et d'Ezéchiel, que Nabuchodonosor avait aussi conquis l'Egypte; mais ces prophéties ne paraissent pas s'être réalisées, et il est probable que Nabuchodonosor se contenta d'enlever aux Egyptiens les villes des Philistins, et peut-être d'imposer un tribut à Apriès.

Nabuchodonosor vécut encore près de vingt-cinq années après la prise de Jérusalem, et paraît s'être occupé principalement, dans cette période, de grands travaux d'utilité publique et d'embellissement de Ba-

bylone. Pour régulariser le cours de l'Euphrate, il fit creuser, au-dessus de Babylone, un immense bassin destiné à recevoir le superflu de ses eaux : un grand nombre de canaux d'irrigation augmentèrent la fertilité des plaines situées entre ce fleuve et le Tigre. Un nouveau port fut fondé à l'embouchure de l'Euphrate. En même temps, Nabuchodonosor restaurait le grand temple pyramidal, auquel se rattachaient les plus anciennes traditions de l'humanité, et faisait construire, de concert avec sa femme Nitocris, ces jardins portés sur des voûtes, que les Grecs ont attribués à Sémiramis. Un mur de vingt pieds d'épaisseur et de cent pieds de haut, allant de l'Euphrate au Tigre, à une vingtaine de lieues au-dessus de la ville, dut la protéger au nord. Un autre mur de dimensions énormes, flanqué de deux cent cinquante tours et percé de cent portes, entourait la capitale même. Babylone était à l'apogée de sa splendeur, et une population immense s'agitait dans son sein.

Mais, comme il arrive ordinairement sous les gouvernements despotiques, l'éclat du règne de Nabuchodonosor ne fut que de courte durée. Nabuchodonosor mourut en 561, et vingt-trois ans après déjà Babylone devait à son tour subir le joug de l'étranger. Son fils fut assassiné, et toute sa famille ne tarda pas à périr. Un chef de conjurés, Nabonède, s'empara du trône. Ce fut ce roi, appelé Balthazar par les Israélites, qui, d'après la tradition juive, vit apparaître un jour, au milieu d'un festin, sur les murs de son palais, les mots mystérieux : MANÉ, THÉKEL, PHARÈS. Suivant l'interprétation de Daniel, ils signifiaient *compté, pesé, divisé* : les jours de votre règne sont *comptés*, vous avez été *pesé* et trouvé trop léger, votre royaume sera *divisé*. Le même jour, en effet, l'ennemi s'emparait par surprise de Babylone, qui était en fête, disent les auteurs grecs. Cet ennemi était Cyrus, roi des Perses.



LIVRE QUATRIÈME

Les Mèdes et les Perses.

—

CHAPITRE I^{er}

TRADITIONS DE L'IRAN. — ZOROASTRE ET SA DOCTRINE.

Les descendants de Sem et de Cham avaient joué jusque-là le grand rôle dans l'histoire. Les enfants de Japhet allaient avoir leur tour. Ils s'étaient répandus dans les contrées qui bordent la mer Caspienne à l'ouest et au sud, dans les pays tantôt sablonneux, tantôt entrecoupés de vallées fertiles qui s'étendent à l'est de la mer Caspienne jusqu'aux hautes montagnes de l'Asie centrale, enfin sur le vaste plateau de l'Iran. Ce plateau, qui compte près de cinq cents lieues de l'ouest à l'est, entre la vallée du Tigre et celle de l'Indus, et près de trois cents du midi au nord, entre le golfe Persique et le bord méridional de la mer Caspienne, ne consiste, pour la plus grande partie, qu'en déserts arides, et ce n'est que sur les bords et dans quelques oasis favorisées qu'il est habitable. Les descendants de Japhet étaient des peuples de civilisation primitive, la plupart de mœurs pastorales, à l'esprit actif et belliqueux, et ayant conservé, beaucoup plus que les fils de Sem et de Cham, l'habitude des migrations lointaines. Ils formaient une foule de tribus indépendantes, mais reconnaissaient une origine commune et parlaient des dialectes d'une même langue, la langue arienne, qui a été la source aussi de la langue sanscrite de l'Inde et de tous les idiomes européens. Les peuplades répandues sur le territoire que nous venons d'indiquer, bien que désignées chacune par une dénomination particulière,

s'appelaient toutes du nom commun d'Aïrja, et nommaient leur pays Aïrjana, dont les anciens ont fait Ariana, et les Orientaux modernes, Iran.

Au sein de cette race paraît s'être constitué, dès une haute antiquité, un centre de civilisation fondé, comme toujours aux temps primitifs de l'histoire, sur une doctrine religieuse particulière. La société, au sein de laquelle s'opéra ce mouvement civilisateur, était établie probablement à l'extrémité nord-est des contrées habitées par la race japhétique; car l'antique monument qui nous la fait connaître, le Zend-Avesta, sur lequel nous reviendrons bientôt, nous apprend que dans la région où elle résidait d'abord, l'hiver durait pendant dix mois de l'année; il nous indique aussi les stations successives que cette société a parcourues en s'avancant vers le sud. Il semble donc que la race japhétique commença par être rejetée très loin au nord, tandis que les Couchites occupaient tout le midi, depuis la Méditerranée jusqu'au Gange; mais plus tard la branche arienne des enfants de Japhet revint peu à peu vers le midi, et, trouvant le plateau de l'Iran presque vide d'habitants, elle se fixa entre les Couchites de l'Inde et les Babyloniens et Chananéens de l'Occident.

La migration vers le sud paraît avoir été déterminée en partie par un schisme religieux qui s'opéra au sein même de cette société. Nous savons, en effet (Voy. l'Inde et la Chine, p. 12), que les Ariens se divisèrent en deux branches, l'une parlant le sanscrit, l'autre le zend, et que les croyances religieuses de ces races parentes offraient une certaine analogie, mais aussi une opposition bien tranchée. La première se dirigea vers l'Orient et conquit l'Inde; la seconde se tint davantage à l'ouest, et d'elle sont sortis les Mèdes et les Perses. C'est de cette dernière seulement que nous avons à nous occuper ici.

La croyance particulière qui distingue les peuples iraniens des Ariens de l'Inde et de toutes les autres

tribus de langue analogue qui peuplèrent l'Europe, est la doctrine de la lutte de deux principes opposés, représentant l'un le bien, la lumière, la vie, l'autre le mal, les ténèbres, la mort, et personnifiés, le premier dans une série de dieux et de génies, le second dans une cohorte d'esprits malfaisants et de démons. C'est à Zoroastre que l'antiquité attribuait cette religion; mais, jusqu'à la fin du dernier siècle, on ne la connaissait que par les renseignements fort incomplets transmis par les auteurs grecs et latins. Cependant, cette religion compte encore aujourd'hui des fidèles en Perse, et surtout dans l'Inde, où ils sont connus sous le nom de Parsis. Or, les Parsis ont conservé quelques-uns des anciens monuments de leur religion, attribués à Zoroastre lui-même. Vers le milieu du dernier siècle, un jeune Français, Anquetil Duperron, en vit quelques feuillets, et, pour se procurer ces manuscrits précieux, il s'engagea comme simple soldat dans les troupes de la compagnie des Indes, et revint en effet, au bout de quelques années, avec le livre de Zoroastre, le *Zend-Avesta*, dont il ne tarda pas à publier la traduction française; cette traduction était naturellement fautive, mais elle n'en a pas moins donné le sens général des livres de Zoroastre, et jeté un jour tout nouveau sur l'antiquité persane.

On ignore l'époque précise de la vie de Zoroastre (en zend, Zarathustra, *astre d'or*). Comme les monuments le font naître sous Vitaçpa (Gustasp, Hystaspe), et que le *Schâh-Nâme*, ou livre des rois, poème historique composé par le poète persan Ferdoucy, au onzième siècle de notre ère, place ce roi peu avant Alexandre le Grand, on a cru d'abord que Zoroastre était contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, qui monta sur le trône de Perse l'an 521 avant Jésus-Christ. Mais un examen plus attentif des documents a prouvé que Zoroastre vivait à une époque beaucoup plus reculée, avant la conquête de l'Iran par les Assyriens, et que la société qui la première accepta sa

religion n'était pas établie dans la Perse proprement dite, mais plus au nord, dans la Bactriane, le pays de Balkh d'aujourd'hui, aux sources et sur le cours supérieur de l'Oxus ou Amou-Daria.

Une petite partie seulement du Zend-Avesta (*parole vivante*) nous a été conservée. Suivant la tradition des Parsis, il était divisé originairement en vingt et un livres, comprenant toutes les parties de la science divine et humaine, et même les règles pratiques de l'agriculture et des arts. Nous en possédons le vingtième livre, le *Vendidad*, et des prières tirées de deux ou trois autres livres, et réunies en partie sous le titre de *Yacna* et de *Vispered*. Anquetil a donné, en outre, la traduction du *Boundehesch*, livre théologique du septième siècle de notre ère, mais qui renferme des extraits des anciens livres sacrés, et complète jusqu'à un certain point nos notions sur la religion de l'Iran.

Les indications historiques répandues dans le Zend-Avesta et le Boundehesch prouvent que le poète Ferdoucy a très fidèlement reproduit dans le *Schâh-Nâmeh*, les anciennes traditions de la Perse. Voici ce que rapportaient ces livres sur l'histoire primitive du monde et de leur pays :

Une double tradition paraît s'être conservée sur l'origine de l'humanité. Suivant l'une, le premier être créé fut le Taureau typique, germe de tout bien, dont l'âme fut élevée au ciel. Le taureau fut tué par l'esprit du mal, et de son sang naquirent Kaïomorts, qui fut le premier homme et le premier roi, l'arbre à fruit, la vigne et toutes les plantes utiles. Kaïomorts avait le corps d'un jeune homme, éclatant de lumière ; il bâtit, le premier, des maisons et des villes, et apprit aux hommes à se vêtir de peaux. Son fils Siamek périt en luttant contre les démons, mais il fut vengé par Hoschenk, qui inventa l'art de tirer le feu de la pierre et de forger le fer, et éleva le premier autel. Puis vint Tamuhras, qui enseigna aux hommes l'art de tisser la toile et d'apprivoiser les animaux. Enfin parut Yima

ou Djemchid, le plus célèbre des personnages moitié mythiques, moitié historiques de l'antique tradition.

Dans le second récit, c'est un couple humain, Meschia et Meschiané, qui naît de la semence du Taureau. Meschia et Meschiané furent heureux d'abord, mais ils écoutèrent ensuite l'esprit du mal, mangèrent du fruit que leur donna le démon, et, devenant ennemis l'un de l'autre, se frappèrent et se blessèrent. Il naquit d'eux d'abord un couple qu'Ormuz instruisit dans le bien, puis sept autres couples d'où sortirent tous les peuples. Leurs descendants aboutissent également par Siamek et Hoschenk à Djemchid.

Sous le grand roi Yima ou Djemchid, il n'y avait ni trop grand froid ni trop grande chaleur, ni vieillesse ni mort, ni envie ni violence. Ormuz chargea Yima d'étendre le monde, de le féconder, de le protéger et le surveiller, et lui donna à cet effet une lance d'or et un aiguillon d'or. Et Djemchid fendit la terre avec sa lance et la perça de son aiguillon, et lui dit : Sainte terre, étends-toi par la vertu de ma prière. Et la terre devint plus grande d'un tiers, de deux tiers, de trois tiers, de manière que les bestiaux, les bêtes de somme et les hommes purent avancer à leur gré. Mais le créateur dit à Djemchid : Pour protéger la création, fais un jardin à quatre angles ; réunis-y les semences des plus beaux arbres et des plus belles plantes, toutes les plus belles espèces d'animaux, un mâle et une femelle de chaque espèce, les hommes et les femmes les plus beaux qui soient au monde. C'est ce que fit Yima, et, dans ce jardin, où l'esprit du mal n'avait pas accès, les hommes menèrent une vie de délices. Chaque année leur semblait un jour ; tous les quarante ans, chaque couple humain donnait naissance à un couple nouveau, et de même les animaux.

Mais Djemchid s'enorgueillit de sa gloire et voulut qu'on l'adorât comme Dieu. Alors le démon recouvra sa force sur terre ; il suscita contre Djemchid le noir Zohak, qui portait un serpent sur chaque épaule.

Zohak marcha contre l'Iran, en fit la conquête et tua Djemchid, qui s'était enfui jusqu'au bord de la mer de Chine. Zohak fut un tyran cruel et sanguinaire; deux hommes étaient jetés chaque jour en pâture aux serpents de ses épaules. Enfin, Féridoun (Traétona dans le Zend-Avesta), le petit-fils de Djemchid, armé de la massue à tête de taureau, délivra la terre de ce monstre farouche. Il régna avec justice et sagesse pendant cinq cents ans et mourut en laissant trois fils : *Selm, Tour et Iredsch.*

Féridoun avait destiné le trône au plus jeune de ses fils, à Iredsch, le fondateur de la race iranienne. Mais les deux aînés l'assassinent, puis sont tués à leur tour par Minotschir, petit-fils d'Iredsch, et là commence la longue lutte de l'Iran et du Touran. Ferdoucy décrit longuement les péripéties dramatiques de cette lutte, qui se prolonge pendant plusieurs générations, et dont les héros sont du côté du Touran : Afrasiab, descendant de Tour; du côté de l'Iran : le vaillant Rustem, venu du Caboul au secours des Ariens, une peau de tigre sur l'épaule, la massue à la main, et dont la vue seule met en fuite les ennemis. Le nom de cet hercule oriental est resté célèbre en Perse jusqu'à nos jours, et c'est à lui que le peuple attribue tous les anciens monuments dont il subsiste des ruines. Les exploits de Rustem se prolongent sous toute la dynastie des Kaïanides, qui monta sur le trône après la mort de Minotschir et qui compte cinq rois. Sous le dernier de ces rois, Kava Vitaçpa ou Gustasp, paraît un autre héros, le fils du roi Isfendiar, qui remporte de nouvelles victoires sur le Touran. Mais le roi Vitaçpa, troublé par le démon, impose à son fils des entreprises extraordinaires, et lui ordonne à la fin d'amener le vieux Rustem enchaîné. Isfendiar et Rustem se battent en combat singulier, et le fils du roi est atteint mortellement au seul point où son corps est vulnérable; mais Zoroastre avait obtenu que celui qui tuerait Isfendiar le suivrait de près

dans la tombe, et bientôt Rustem périt dans une embuscade que ses ennemis lui avaient dressée.

La première partie de cette tradition, celle qui concerne les princes antérieurs à Minotschir, qu'elle comprend tous sous le nom de Pischdadiens, se retrouve jusqu'à un certain point dans la tradition védique de l'Inde. Djemchid ou Yima paraît être le même que le Yama ou dieu des morts des Indous. Traétona figure dans le Véda sous le nom de Trita, compagnon d'Indra dans les combats de ce dieu contre un serpent à trois têtes. Cette tradition renferme certainement beaucoup d'éléments mythologiques, mais rappelle peut-être aussi les plus anciennes luttes de la race japhétique contre les Couchites ou Touraniens du Midi.

Quant à la seconde partie de la tradition, celle qui est relative aux Kaïanides, elle est incontestablement historique dans ses données générales et se rapporte au royaume fondé par les Iraniens dans la Bactriane. Le poète Ferdoucy attribue à Vitaçpa la fondation de la ville de Bactres; ce fut là que naquit Zoroastre et qu'il prêcha sa doctrine. D'après la résistance que les Bactriens opposèrent à Ninus et à Sémiramis, on peut juger que l'empire bactrien était puissant et jouissait d'une civilisation assez avancée. Les Touraniens, qu'eurent à combattre les rois kaïanides, furent probablement des peuplades de même langue couchite, qui habitaient les steppes du Nord et de l'Asie centrale, et dont sortirent les Turcs, les Tartares, les Mongols des temps postérieurs. Dans le Zend-Avesta et le Livre des Rois, la tradition s'interrompt brusquement avec Vitaçpa. Le Boundehesch donne deux noms de rois après Vitaçpa : Bahaman et Homai, puis arrive immédiatement Darius Codoman, prédécesseur d'Alexandre le Grand. Il est donc probable que la Bactriane fut conquise par les Assyriens après Vitaçpa, et que les Iraniens de l'est refusèrent de recevoir dans leurs annales nationales les dominateurs ninivites, de

même que les Mèdes et les Perses, qui n'avaient pas accepté la loi de Zoroastre dans toute sa pureté.

Zoroastre, suivant la tradition, commença par passer dix ans dans le désert pour y méditer sa doctrine. Il parcourut ensuite le pays, prêchant sa religion et élevant des autels au feu. La conversion de Vitaçpa assura le triomphe de ses croyances. Diverses circonstances prouvent que Zoroastre ne proposa pas une doctrine toute nouvelle, mais qu'il fut un simple réformateur qui épura un culte déjà établi avant lui, et en développa surtout les conséquences morales. Il n'est pas probable que les livres du Zend-Avesta, que possédaient les anciens Iraniens, fussent entièrement de lui. On peut croire, au contraire, que les écrits qu'il a laissés ont été par la suite l'objet de développements et de commentaires qui y ont été incorporés peu à peu. Quoi qu'il en soit, voici les principaux points de la doctrine zoroastrienne.

Le Boundehesch place à l'origine des choses Zervane-Akérène, le Temps sans bornes, et c'est de lui qu'il fait sortir les deux principes opposés du bien et du mal. Comme dans les prières du Zend-Avesta qui nous ont été conservées, le Temps sans bornes n'est pas invoqué comme la source de tous les êtres, des critiques modernes ont pensé que ce dogme n'a été introduit que plus tard dans la doctrine zoroastrienne. Les premiers êtres que le livre sacré fait sortir du Temps sans bornes furent Ormuzd et Ahriman. Ormuzd est l'abréviation moderne du zend *Ahura*, le seigneur, *maz-da*, qui donne la bonne doctrine (d'où le nom de *mazdéisme*, par lequel a été désignée la religion de Zoroastre), ou *Auramasda*, dans les inscriptions cunéiformes des rois perses. Ormuzd est la source souveraine de tout ce qui est bon, la lumière souveraine, le juste juge du monde ; c'est lui qui a tracé leur route au soleil et aux étoiles, qui a donné à la terre sa fécondité, la vitesse aux fleuves et aux vents. Il est la pureté parfaite, la sagesse suprême, la science

accomplie. Par sa parole, par *ahorover*, prière sainte que tout fidèle doit répéter toujours, il a produit la loi et la révélation divine. Il a accompli la création du monde en 360 jours, divisés en six périodes célébrées par autant de fêtes annuelles. En 45 jours, il créa d'abord le ciel; en 60 jours, l'eau; en 75 jours, la terre; en 30 jours, les arbres; en 80 jours, les animaux; enfin, en 75 jours, l'homme.

A Ormuzd est opposé Ahriman, Agrahe-Mainyéus, celui qui médite le mal. Ahriman, qui habitait les ténèbres premières, n'est pas capable de créer lui-même, mais il a pu corrompre le bien produit par Ormuzd et mélanger toute chose de mal. C'est de lui que viennent les tempêtes, le grand froid, la sécheresse, la vermine, les animaux malfaisants et aussi les vices et les péchés, le mensonge, les voluptés sensuelles.

Chacun des deux principes produisit son peuple. Au-dessus d'Ormuzd se trouve toute une hiérarchie de génies, les Izeds ou vénérables, dont l'œuvre est de combattre le mal sous toutes ses formes. A leur tête, sont les Amschaspands au nombre de sept, dont Ormuzd lui-même est le premier. Les autres Amschaspands, sont : Bahaman (la bienveillance), ce sous-lieutenant d'Ormuzd, qui conserve le ciel et le monde; Ardibehescht, la pureté excellente, le génie de feu; Schariver, le roi excellent, le chef des métaux qui donnent la richesse; Sapandomad, la sainte soumission, génie de la terre et de la fécondité; Kordad, celui qui produit tout, qui fait croître les arbres et les animaux; Amerdad, qui donne la vie, le dieu de l'immortalité. A côté de ces génies suprêmes de la doctrine zoroastrienne, figurent vingt-huit autres dieux, dont quelques-uns paraissent provenir de la religion antérieure à Zoroastre. Tel est, notamment, Mithra, le dieu du soleil, qui se retrouve aussi dans l'Inde, et dont le culte prit plus tard un grand développement, et au temps des empereurs romains se répandit dans tout l'Occident, sous forme de mystères auxquels on

n'était admis qu'après les initiations les plus redoutables. Après Mithra figurent en première ligne les serviteurs d'Ormuzd, Behram, Sérosch, qui combattent le mal. Parmi les Izeds, on invoque enfin les étoiles et la principale d'elles, Tisthra, qui paraît être Sirius.

Le temps sous toutes ses formes, le feu, la terre et l'eau, jouissent d'une vénération particulière et d'une sorte d'adoration parmi les disciples de Zoroastre. Des esprits présidaient aux saisons, aux mois, aux jours, et recevaient un culte constant. Le feu était le symbole particulier de la pureté, de la lumière, le fils d'Ormuzd lui-même. Il chassait les démons, et les autels sur lesquels brûlait un feu perpétuel devinrent le signe le plus caractéristique du culte maddéen. Le feu devait être entretenu avec du bois sec et odorant; on devait s'en servir le moins possible pour les usages domestiques, et il était défendu, sous de graves peines religieuses, de le souiller en l'éteignant avec de l'eau ou en y jetant des cadavres ou des choses impures. Enfin, la terre et l'eau étaient également en grande vénération : on adorait les montagnes, les fontaines, les rivières. Le mont Hara Berezaiti ou Albordj, situé à l'est (probablement une des cimes du Belour-Dagh), était le nombril de la terre; là jaillissait la source sacrée, Ardvigoura ou Anahita, d'où provenaient tous les fleuves de la terre. Tous ces fleuves se réunissaient de nouveau dans le lac Vurukascha, ou leurs eaux purifiées remontaient dans les nuages pour retomber en pluie. Près de ce lac, Ormuzd avait planté les plus beaux arbres, les types de toutes les plantes, et entre autres le gookerena, arbre de l'immortalité.

Le sacrifice par excellence des anciens Iraniens était celui de la plante haoma, la même que le soma des Védas, et qui était considérée comme le symbole d'un dieu donnant la vie, la force et l'immortalité. Le haoma était pilé avec beaucoup de cérémonies, de prières, de purifications, dans un mortier, et la li-

queur qu'on obtenait ainsi était offerte au dieu du même nom qui, comme le soma des Indiens, protégeait les hommes et chassait les démons.

A côté des Izeds, esprits analogues aux dieux des autres peuples, se place une classe d'êtres spirituels particuliers, les Férouers, qui, tantôt sont des personnifications allégoriques de vertus ou des génies prototypes des êtres, tantôt font partie de l'âme humaine elle-même et sont considérés comme l'élément pur et bon de l'homme et de ses ancêtres.

Les cohortes d'Ahriman ne présentent pas une hiérarchie aussi bien organisée que l'armée céleste d'Ormuzd. Les démons ou *daevas* (le même nom que celui des dieux dans l'Inde) se réunissent dans les cavernes, sur les cimetières, dans les profondeurs de la terre pour se concerter sur le mal qu'ils peuvent faire à l'homme. Parmi eux figure le *daeva Buiti*, l'esprit de mensonge et de fausseté; *Bushangkta*, démon jaune, qui rend les hommes dormeurs et paresseux; le serpent *Azis*, qui tue les hommes la nuit; *Zemaka*, l'esprit de l'hiver; enfin, le démon femelle *Naçus*, qui, aussitôt qu'un homme meurt, s'empare de son corps et le rend impur. Les mauvaises actions des hommes multiplient les *daevas* : pour chaque péché que commet un homme, un *daeva femelle* met au monde un nouveau démon. Les bonnes actions, au contraire, leur sont fatales et les font disparaître.

On comprend que vis-à-vis des principes généraux que nous venons d'énoncer, la distinction des choses en pures et impures, et la doctrine des purifications ait joué un rôle considérable dans les enseignements de Zoroastre. Le *Vendidad* est presque exclusivement consacré aux règles relatives à la purification, aux moyens d'éviter l'impureté aux peines par lesquelles on expie certaines souillures. L'homme se rend impur par toutes les fautes morales qu'il peut commettre, toutes les souillures matérielles qu'il peut contracter. La loi flétrissait donc sous cette forme tous les

péchés dont d'ailleurs elle ordonnait de faire une sorte de confession ; de l'autre, elle plaçait, de même que la plupart des peuples anciens, sous l'égide de la religion, une foule de pratiques hygiéniques et de soins domestiques et leur donnait une consécration qui ne fut pas inutile au développement physique des Iraniens. Beaucoup de mets étaient considérés comme impurs ; la femme était impure pendant les couches ; mais c'était surtout l'impureté provenant des cadavres que redoutaient les disciples de Zoroastre. Aussi, pour qu'un cadavre ne pût souiller ni le feu, ni la terre, ni l'eau, on l'exposait nu sur des montagnes ou des lieux élevés, en l'assujettissant fortement sur une couche de cailloux, et en abandonnant aux oiseaux et aux chiens le soin d'en faire disparaître les restes. Telles sont les prescriptions du Vendidad, qu'observent encore aujourd'hui les Parsis de l'Inde.

Quant aux purifications ordinaires, elles se faisaient par des ablutions avec de l'eau, ou, dans les cas plus graves, de l'urine de bœuf. Mais on ne se lavait pas si facilement des péchés proprement dits : pour ceux-là, il fallait une expiation qui avait lieu le plus souvent moyennant un certain nombre de coups de fouet, nombre que la loi déterminait minutieusement pour chaque espèce de faute.

Les animaux aussi étaient classés comme purs et impurs. Parmi les derniers figuraient le loup, les reptiles, les insectes ; parmi les animaux purs, le taureau et la vache, mais surtout le chien et le coq. Le Vendidad protège le chien d'une manière toute spéciale. Batre un chien constitue une faute des plus graves, qui ne peut être expiée que par un grand nombre de coups de fouet, et le tuer forme un crime presque irrémissible. Outre le coq, les Iraniens vénéraient aussi l'aigle et la plupart des oiseaux, et le Zend-Avesta mentionne plusieurs oiseaux fabuleux serviteurs d'Ormuzd.

Le culte n'était pas très compliqué ; il consistait

surtout dans l'entretien du feu d'Ormuzd et dans la récitation de nombreuses prières et invocations à toutes les heures du jour et de la nuit. Les fêtes étaient assez fréquentes et duraient plusieurs jours. Le sacrifice consistait surtout en haoma ; mais quelquefois on offrait aussi des gâteaux de farine et des animaux, sans néanmoins brûler ces derniers. Au temps de Zoroastre, les Iraniens ne paraissent avoir eu encore ni temples, ni images des dieux.

La doctrine morale de Zoroastre présente des maximes et des prescriptions d'une haute sagesse et d'une grande élévation, et elle a été souvent, et à juste titre, l'objet de l'admiration des modernes. La pureté de la pensée, de la parole et de l'action, voilà, suivant le réformateur iranien, le but que l'individu doit se proposer avant tout. L'amour de la vérité, l'horreur du mensonge et de la fourberie forment une des prescriptions fondamentales du Zend-Avesta, et ont été longtemps un caractère distinctif des Iraniens.

Les devoirs sociaux les plus importants étaient le mariage et le labourage. La loi voulait que tout homme fût marié, qu'il eût des enfants, et, comme dans l'Inde, on établit des mariages fictifs pour ceux qui étaient morts sans descendants. Le mariage était permis entre proches parents, même entre frères et sœurs ; mais il était rigoureusement interdit avec des étrangers, adorateurs des daevas.

Zoroastre insiste particulièrement sur la nécessité de cultiver la terre qu'on purifie en faisant disparaître les déserts et les marais, en chassant les animaux impurs, en élevant des animaux utiles. O Ormuzd ! juste juge, demande Zoroastre, quel est le point le plus pur de la loi des Mazdéiens ? C'est de semer la terre de forts grains, sage Zoroastre. Celui qui sème des grains et le fait avec pureté, remplit toute l'étendue de la loi. » Les rois eux-mêmes se faisaient un devoir d'établir des parcs et de grands jardins (des

paradis), et de les ensemercer d'arbres et de plantes utiles.

Au temps du Zend-Avesta, la société était divisée en quatre classes : les prêtres, les guerriers, les agriculteurs et les ouvriers ; mais ces classes ne paraissent pas avoir formé des castes héréditaires comme dans l'Inde, et il est probable qu'on pouvait passer de l'une dans l'autre. Les prêtres, ou *athravas*, avaient principalement pour fonction d'offrir le *haoma* et les sacrifices, de réciter les prières, d'opérer les purifications. Ils se divisaient eux-mêmes, d'après ces fonctions, en plusieurs classes. Ils recevaient des dons de la part de ceux qu'ils purifiaient et profitaient des objets offerts en sacrifice. On a peu de détails sur les autres classes. Il n'est pas douteux que l'esclavage existât dans l'Iran comme dans tout le reste de l'Orient. La propriété individuelle aussi était constituée. Le Zend-Avesta parle de riches et de pauvres, punit sévèrement le vol et flétrit même celui qui ne paye pas ses dettes. La femme était dans une grande infériorité vis-à-vis de l'homme : son mari était son dieu. Tous les matins, prosternée devant lui, elle devait lui faire sa prière, et il ne lui était pas permis d'adorer une autre divinité.

L'organisation politique reposait sur le principe de l'obéissance aux supérieurs. Zoroastre, dit le Zend-Avesta, a établi des chefs pour tout. Il y a cinq places de chefs : les chefs de lieu, les chefs de rue, de ville, de province, et Zoroastre lui-même, le chef des prêtres. Les rois ont un feu particulier qui les anime. C'est d'Ormuzd qu'ils reçoivent l'autorité dont ils jouissent sur terre.

La doctrine morale de Zoroastre était sanctionnée par le principe de l'immortalité de l'âme, des récompenses et des peines de la vie future. Lorsque le corps et l'âme se sont séparés, dit le Vendidad, l'âme arrive le troisième jour, par la montagne de Hara-Berezaiti, au pont de Tchinevad, qui conduit aux séjours cé-

lestes, et où les bons génies et les daevas se disputent à qui elle appartiendra. Celle qui, sur terre, a été sainte et pure, trouve des défenseurs dans les autres âmes pures et dans les âmes des chiens qui gardent le passage ; elle traverse le pont et est reçue dans le ciel impérissable d'Ormuzd. Les âmes coupables, au contraire, ne trouvent pas d'amis dans ce lieu ; le mauvais esprit s'en empare et les entraîne dans les demeures ténébreuses des démons.

Le Boundehesch contient une doctrine un peu différente, et sur laquelle les croyances chrétiennes n'ont peut-être pas été sans influence. Ormuzd, dit-il, mit trois mille ans à créer le peuple céleste, et, pendant ce temps, Ahriman fut lié et sans puissance. Puis Ahriman régna seul à son tour pendant autant d'années. Dans la période suivante, de trois mille ans aussi, dans laquelle nous vivons, les opérations d'Ahriman sont mêlées à celles d'Ormuzd ; mais à la fin Ormuzd sera victorieux et le monde des daevas anéanti. Il arrivera, dans la dernière période, que les forces de la nature humaine diminueront ; les hommes, d'abord, ne mangeront plus de viande ; à la fin, ils ne mangeront ni ne mourront plus. Enfin, un Messie victorieux, annoncé par Zoroastre, fera revivre les morts ; les âmes retrouveront leurs corps, l'assemblée de tous les êtres paraîtra devant l'Éternel. Alors aura lieu la grande purification de tous les crimes ; le Verbe d'Ormuzd purifiera le monde, Ahriman et les daevas seront dépouillés de leur puissance, et ils deviendront purs eux-mêmes. A la résurrection, le monde sera immortel et la terre exempte de tous maux.

CHAPITRE II

LES MÉDES. — DÉJOCÈS. — L'ASIE-MINEURE. — LA LYDIE.
— LES PERSES. — CYRUS. — CRÉSUS.

La doctrine de Zoroastre paraît s'être répandue peu à peu parmi toutes les populations ariennes habitant le plateau de l'Iran, depuis les confins du royaume d'Assyrie jusqu'aux frontières de l'Inde. Toutes cependant ne l'acceptèrent pas d'une manière complète et parfaitement uniforme, et longtemps la Bactriane resta le centre et le foyer de la religion masdéienne.

Parmi ces populations, celle qui, sous la domination assyrienne, acquit le plus d'importance fut la nation des Mèdes. Elle était établie au nord-est de l'Assyrie et à l'est de l'Arménie, et habitait les provinces persanes actuelles d'Adzerbidan, de Ghilan et d'Irak-Adjémi. De bonne heure déjà elle avait des rois indigènes, qui furent même maîtres pendant quelques générations du pays de Sennaar, et le Zend-Avesta constate l'existence d'une ancienne capitale médique : Rhagès, « la contrée du doute exagéré. » Il paraît, en effet, que la doctrine de Zoroastre subit quelques modifications en Médie, et qu'elle n'y fut pas enseignée dans toute sa pureté. Elle y était représentée par une classe de prêtres héréditaires, les mages, qui tout en n'étant revêtus d'aucun pouvoir politique, jouissaient néanmoins d'une grande influence.

La domination des Assyriens sur les Mèdes paraît s'être relâchée au commencement du ix^e siècle avant J.-C. C'est à cette époque, en effet, que l'historien grec Ctésias place le premier roi indépendant des Mèdes, Arbacès. Mais, comme nous l'avons vu, les rois d'Assyrie rétablirent bientôt leur domination sur l'Iran, et ce ne fut qu'en 714 que les Mèdes s'affranchirent complètement du joug de Ninive.

Un certain état d'anarchie paraît avoir suivi l'insurrection victorieuse contre les Assyriens ; mais bientôt le peuple déféra le pouvoir à un chef qui s'était fait une grande réputation par la justice de ses jugements. Le nouveau roi, Déjocès , rétablit rapidement l'ordre dans le pays et sut prendre en même temps les mesures nécessaires pour empêcher le peuple de lui retirer les pouvoirs qui lui avaient été délégués. Il s'entoura d'une garde bien armée, adopta, pour mieux se séparer de ses anciens concitoyens, le cérémonial de la cour de Ninive, et bâtit la forte ville d'Ecbatane (le Hamadan moderne), qui devint la capitale du nouveau royaume. Au centre de la ville, sur une colline, fut construit un château formidable, entouré de sept enceintes. Chaque enceinte était plus haute que la précédente ; les créneaux des deux derniers murs étaient plaqués les uns d'argent, les autres d'or. Dans la dernière enceinte, le roi avait enfermé son palais et ses trésors.

En même temps que les Mèdes, tous les peuples du plateau de l'Iran s'étaient soulevés contre les Assyriens. Ces peuples conservèrent leur indépendance pendant tout le règne de Déjocès, qui s'attacha surtout à consolider son royaume vis-à-vis de Ninive. Mais son fils Phraorte, qui lui succéda en 655, eut la pensée de soumettre à son tour les races iraniennes qui avaient obéi aux Assyriens, et il y parvint en effet. Celle de ces races qui se rapprochait le plus des Mèdes par la langue et la religion, formait les tribus des Perses, C'était un peuple adonné principalement à l'élevé du bétail, aux mœurs rudes et guerrières, qui habitait le pays situé au sud de la Médie, le long des frontières méridionales de l'Assyrie et du golfe Persique. Les Perses étaient divisés en sept tribus, dont la principale était celle des Pasargades, qui paraît avoir exercé une sorte de prépondérance sur les autres. Phraorte obligea d'abord les Perses de reconnaître sa suprématie et leur donna comme vice-roi le chef d'une

de leurs familles les plus distinguées, Achéménès, de la tribu dominante. Avec eux et les Mèdes il força rapidement tous les peuples de l'Iran à l'obéissance, et se crut assez fort pour porter la guerre en Assyrie. Mais il fut défait à Ragau et périt dans la bataille.

Ce fut sous son fils Cyaxare que l'empire des Mèdes parvint à son apogée. Nous avons vu précédemment déjà que Cyaxare avait mis le siège devant Ninive pour venger son père ; qu'une terrible invasion de Scythes l'avait détourné, pendant de longues années, de la guerre d'Assyrie, mais qu'il avait repris ses plans primitifs après l'expulsion des Scythes, et détruit Ninive de concert avec Nabopolassar, de Babylone. Cette guerre lui avait valu la possession de tout le pays situé à l'est du Tigre. Mais déjà, avant la prise de Ninive, il avait subjugué l'Arménie et étendu les frontières de l'empire mède jusqu'à l'Halys. Cette dernière conquête faisait entrer dans la sphère d'action des Mèdes un pays nouveau, l'Asie-Mineure, qui, à partir de ce moment, commence à jouer un rôle considérable dans l'histoire générale de l'antiquité. Il est donc nécessaire de revenir, en quelques mots, sur les destinées antérieures de cette contrée.

Les anciens appelaient Asie-Mineure ou petite Asie le grand plateau, sous forme de carré long, qui fait face aux côtes de Grèce, et qui est baigné au nord, à l'ouest et au sud par la mer, tandis qu'il est adossé à l'est aux hautes montagnes de l'Arménie : c'est l'Anatolie actuelle. Cette contrée fut de bonne heure le séjour de populations actives et d'une civilisation assez avancée. Les vallées fertiles des montagnes qui bordent les côtes donnèrent asile à des peuplades nombreuses et diverses, qui conservèrent longtemps leur indépendance réciproque. Au sud-est de l'Asie-Mineure, le territoire qui joint immédiatement la côte de Syrie était habité par un peuple agricole et commerçant, les Ciliciens, qui étaient en rapports fréquents avec les Phéniciens, auxquels on attribue la fon-

dation de Tarse, la principale de leurs villes. A côté d'eux, les Lyciens occupaient la côte sud-ouest. Il ne nous est parvenu que peu de renseignements sur leur histoire; mais les voyageurs modernes ont retrouvé les ruines de leur grande ville de Xanthe, entourée de murs cyclopéens, et remarquable par les nombreux sarcophages et les tombeaux taillés dans le roc, qui s'y rencontrent par milliers. La côte ouest était habitée, en remontant du sud au nord, par trois peuples principaux, les Cariens, nation guerrière et adonnée à la piraterie; les Lydiens, sur lesquels nous reviendrons bientôt, et les Mysiens, tribus sauvages qui ne quittaient guère leurs montagnes. Ce fut sur ces côtes que les Grecs établirent, vers le ^xe siècle avant notre ère, les colonies brillantes qui servirent d'intermédiaire entre la civilisation asiatique et la Grèce, et qui furent aussi les causes du grand conflit des Grecs avec les Perses. Déjà, auparavant, une grande expédition grecque avait été dirigée contre un Etat situé sur les côtes de Mysie : Troie avait été prise et détruite après dix ans de combats. C'était sur les bords méridionaux de la mer Noire, aux environs de la ville actuelle de Sinope, que les Grecs plaçaient la nation féminine des Amazones. Plus à l'est, on trouvait les tribus guerrières des Cappadociens et Paphlagoniens, appelés aussi Syriens blancs. Au centre du pays, s'étendait le royaume de Phrygie, fondé par l'agriculteur Gordius et son fils Midas. C'était Gordius qui avait attaché le timon de sa charrue avec le nœud célèbre qui devait donner l'empire de l'Asie à celui qui pourrait le dénouer, et qu'Alexandre le Grand trancha de son épée. Sur Midas aussi les Grecs racontaient beaucoup de fables : Bacchus lui avait accordé de changer en or tout ce qu'il touchait; Apollon lui avait donné des oreilles d'âne, pour avoir préféré la flûte de Pan à la lyre du dieu grec. Le Pactole, en effet, dans lequel Midas s'était baigné, roulait des paillettes d'or, et la flûte de Pan était d'invention phry-

gienne. Les Phrygiens étaient un peuple surtout agricole. Favorisés par la pierre molle dont sont composées leurs montagnes, ils creusèrent leurs demeures dans le roc, et l'on trouve aujourd'hui des collines, des pentes de grandes vallées percées à jour, et offrant des chambres innombrables qui servent toujours à l'habitation. Dans la vallée de Doganlu, entre les anciennes villes de Prymnessus et de Midæon, subsistent encore les tombeaux des rois phrygiens, qui se distinguent, la plupart, par des portes surmontées d'un fronton.

La religion et les mœurs de tous ces peuples paraissent avoir eu beaucoup d'analogie avec celles de la Syrie et de Babylone. Un dieu analogue à l'Hercule phénicien, et assimilé généralement par les Grecs à Apollon ou Bacchus, était adoré chez la plupart d'entre eux, sous le nom de Manès ou Men; en Lydie, il s'appelait Sandon, comme en Assyrie; mais c'étaient les divinités femelles des cultes syriens qui avaient prévalu surtout dans l'Asie-Mineure. On y adorait, sous des noms divers, la Vénus impudique en l'honneur de laquelle les femmes se livraient à la prostitution; ou la Diane sanguinaire, qui exigeait des sacrifices humains. D'autres fois, c'étaient des divinités dans lesquelles ces deux caractères étaient confondus, ou de ces dieux demi-mâles, demi-femelles, au service desquels les hommes se livraient aux occupations féminines, les femmes affectaient des allures guerrières. Dans le nord, ce culte s'adressait à la déesse Ma, et les Amazones n'ont été probablement que les prêtresses au costume masculin de cette divinité. Omphale était le nom de la grande pierre conique, ancien simulacre des divinités femelles, et la confusion de leur culte avec celui des dieux mâles explique la fable d'Hercule filant aux pieds d'une reine de Lydie. En Phrygie, tous les caractères des déesses syriennes se réunissaient dans Cybèle, la grande mère, la Bonne Déesse. Ses prêtres devaient être eunuques. Ses fêtes

étaient célébrées par des processions désordonnées, où les fidèles se livraient à des manifestations passionnées et exerçaient d'horribles mutilations sur eux-mêmes, au son bruyant des cymbales, des flûtes et des tambours.

De tous ces Etats, la Lydie fut le seul qui parvint à un certain degré de puissance. Deux anciennes dynasties, celle des Atyades et celle des Héraclides ou Sandonides, qui paraissent représenter les deux principaux cultes du pays, celui de Cybèle et celui du dieu Sandon, introduit peut-être dans l'Asie-Mineure par une conquête assyrienne, gouvernèrent d'abord la Lydie. Le dernier roi de la famille des Héraclides, Candaule, fut renversé par un aventurier, Gygès, dont il avait fait son favori : Gygès, de concert avec la femme de Candaule, tua son maître, et fonda la nouvelle dynastie des Mermnades (719). Les Lydiens étaient renommés comme cavaliers; déjà leurs mines d'or et leur commerce en avaient fait le peuple le plus riche de l'Asie-Mineure, et leur capitale, Sardes, était célèbre par son luxe et sa mollesse. Le gouvernement de Gygès fut long et heureux. Ses prédécesseurs n'avaient pu empêcher les Grecs d'établir leurs colonies sur les côtes de l'Asie-Mineure, et les plus importantes de ces colonies, telles que Phocée, Smyrne, Colophon, Ephèse, avaient été fondées sur le territoire même de la Lydie; d'autres, comme Milet, sur des territoires limitrophes. Des relations de commerce s'étaient formées de bonne heure entre les villes grecques et les Lydiens, et Gygès avait fait consacrer son usurpation par l'oracle de Delphes. Il avait grand intérêt à posséder les ports de son royaume, et entreprit la soumission des cités grecques sitôt qu'il eut consolidé son pouvoir; mais Smyrne, Ephèse et Milet lui résistèrent avec vigueur, et Colophon seul fut obligé de reconnaître sa domination. D'autre part, Gygès soumit la Mysie et une partie des côtes voisines.

Sous son fils Ardys, la grande invasion des Scy-

thes, qui poussèrent les Cimmériens sur l'Asie-Mineure, arrêta pendant quelque temps l'essor de la Lydie. Sardes fut prise et incendiée; mais le pays se releva sous Sadyatte, fils d'Ardys, qui reprit les projets conquérants de ses prédécesseurs. Son acquisition la plus importante fut celle de la Phrygie; mais il assiégea vainement Milet pendant des années.

Son successeur, Alyatte, se trouva enfin en contact avec les Mèdes. La domination lydienne s'étendait alors jusqu'à l'Halys, le Kasil-Irmak actuel, qui traverse une grande partie de l'Asie-Mineure et va se jeter dans la mer Noire, à l'est de Sinope. Ce fut en ce moment que le roi des Mèdes, Cyaxare, fit la conquête de l'Arménie et soumit les Syriens blancs. Les Mèdes et les Lydiens étaient devenus limitrophes, et la guerre ne tarda pas à éclater entre eux.

Elle dura cinq ans, sans succès notables de part ni d'autre. Une éclipse de soleil, qui survint au milieu d'une bataille (30 sept. 610), y mit fin subitement. Cet événement fut considéré comme un signe de la colère des dieux. Les deux rois firent la paix et l'Halys continua à former la limite des deux pays. Les démarches de Nabopolassar, gouverneur de Babylone, réussirent même à former une alliance entre les Mèdes et les Lydiens. Alyatte donna sa fille en mariage au fils de Cyaxare, tandis que la fille de ce dernier épousait Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar.

Ce fut grâce à ces alliances que Cyaxare put tourner enfin toutes ses forces contre Ninive. Nous avons vu, en effet, que, de concert avec Nabopolassar, il parvint à détruire l'empire assyrien.

Après la chute de Ninive, l'Asie occidentale se trouva donc divisée entre trois puissances : la Médie, la principale, le nouvel empire de Babylone et la Lydie. L'alliance subsista entre ces Etats pendant une cinquantaine d'années. Astyage qui, en Médie, succéda à son père Cyaxare, ne marcha pas sur les traces de ce dernier, et n'entreprit pas de nouvelles conquêtes.

Le roi de Babylone, Nabuchodonosor, était occupé en Syrie et en Palestine, et sous ses successeurs les dissensions intestines empêchèrent toute expansion au dehors. Enfin, Alyatte et son fils Crésus arrondissaient les frontières de la Lydie et luttaient contre les cités grecques, qu'ils pliaient peu à peu sous leur joug. Une révolution, qui s'opéra au sein de l'empire mède, changea subitement cet état de choses.

Nous avons dit que les Perses étaient gouvernés par leurs chefs indigènes sous la suzeraineté médique. Le petit-fils d'Achéménès, le premier de ces chefs, allait opérer une nouvelle révolution en Asie : c'était Cyrus, dont la première éducation avait été rude et agreste, et qui était venu ensuite à la cour d'Astyage pour remplir diverses fonctions dans le palais et l'armée. Suivant plusieurs historiens, Cyrus était petit-fils d'Astyage : ce prince, qui n'avait pas de successeur, avait donné sa fille Mandane en mariage à Cambyse, père de Cyrus ; et même, d'après Xénophon, ce dernier serait monté régulièrement sur le trône des Mèdes après la mort de Cyaxare II, fils d'Astyage ; mais il paraît à peu près certain que ce second Cyaxare n'a jamais existé, et il est également très douteux que Cyrus ait épousé la fille unique d'Astyage, car on ne voit pas dans ce cas pourquoi il aurait renversé violemment son vieux grand-père auquel il devait succéder de plein droit. Conformément à la version la plus probable, Cyrus, dont la mère était peut-être mède et qui avait su se créer un parti dans l'entourage d'Astyage, quitta subitement la cour d'Astyage pour se rendre à Pasargade, la capitale des Perses, et y organiser une insurrection. Astyage marcha contre lui, mais fut vaincu ; Cyrus laissa la vie à son ancien maître et se contenta de se mettre à sa place. La suprématie dans la grande monarchie iranienne fut ainsi transférée des Mèdes aux Perses (558).

Cyrus rendit une nouvelle vigueur à l'empire affaibli d'Astyage, et surpassa par ses conquêtes tous

ses prédécesseurs ; non-seulement il soumit de nouveau les peuples qui obéissaient aux Mèdes, mais étendit les frontières de l'empire au nord jusqu'au Iaxarte ou Sir-Daria, aux confins des Massagètes, à l'est, jusqu'à l'Indus ; mais, par son avènement même, l'alliance entre la Médie, la Lydie et Babylone se trouvait rompue, et ces deux empires allaient à leur tour devenir la proie du grand conquérant.

En Lydie, Alyatte avait régné pendant 57 ans, et le succès avait couronné presque toutes ses entreprises. Deux des principales villes grecques avaient été obligées de reconnaître son autorité, Smyrne et Colophon, et Alyatte avait réuni d'immenses trésors dans le palais construit sur le rocher élevé qui portait la citadelle de Sardes. La Lydie était alors le pays le plus riche de l'Asie. Les Lydiens étaient renommés pour leurs costumes somptueux, leurs parfums, leur parure. Les Grecs empruntèrent à leur musique le mode lydien, plus grave et moins passionné que le mode phrygien, qu'ils tirèrent également de ce pays. La ville de Sardes passait pour la plus splendide de l'antiquité. Près d'un lac situé au nord de la ville étaient les tombeaux des rois, dont une soixantaine ont été retrouvés par les voyageurs modernes. C'étaient de grandes pyramides, dont le noyau seulement était en pierre, le reste formant une colline factice au sommet de laquelle étaient placées des colonnes monumentales. La base du plus grand de ces monuments, le tombeau d'Alyatte, a encore aujourd'hui 3,400 pieds de tour.

A Alyatte avait succédé Crésus dont les richesses sont devenues proverbiales. Crésus recommença la guerre contre les villes grecques de l'Asie-Mineure. Vainement Thalès de Milet, le plus ancien philosophe de l'Occident, conseilla-t-il aux cités helléniques de s'entendre entre elles pour résister à l'ennemi commun. L'esprit de division, toujours si fatal aux Grecs, les empêcha, encore cette fois-ci, de comprendre leur

véritable intérêt. Ephèse succomba d'abord, puis toutes les autres villes l'une après l'autre; Milet seule échappa à la conquête en contractant alliance avec Crésus. Le roi de Lydie était alors à l'apogée de sa gloire et de sa puissance; il se trouvait d'ailleurs en bonnes relations avec la Grèce d'Europe, et Solon d'Athènes étant venu le voir à Sardes, Crésus demanda au philosophe grec s'il connaissait un homme plus heureux que lui : « Nul ne peut être réputé heureux, répondit Solon, avant d'avoir terminé heureusement sa vie. »

Crésus devait éprouver bientôt la vérité de cette parole. Cyrus avait renversé Astyage, son beau-frère; Crésus ne voulut pas que cette puissance ennemie pût s'accroître sans obstacle, et résolut d'attaquer Cyrus avant qu'il eût soumis toutes les tribus des frontières orientales de l'Iran. Après avoir consulté les oracles et s'être assuré de l'alliance de Nériglissor, qui régnait alors à Babylone, de celle des Egyptiens et des Spartiates, il passa l'Halys. Une bataille indécise fut livrée à Ptéria, et Crésus se retira à Sardes pour attendre ses alliés; mais, contre son attente, Cyrus le suivit, mit le siège devant la ville et l'emporta par surprise. Crésus fut fait prisonnier (549).

Hérodote raconte que Cyrus donna l'ordre de brûler Crésus avec quatorze jeunes gens lydiens. Déjà le bûcher était allumé, quand Crésus, se souvenant de son entretien avec le philosophe grec, s'écria : Solon ! Solon ! Cyrus, s'étant enquis du motif de cette exclamation, Crésus lui fit part des paroles du sage Athénien. Cyrus, touché, ordonna d'éteindre le bûcher; mais on ne put y parvenir, et ce ne fut qu'après une invocation adressée à Apollon par Crésus, qu'une pluie abondante éteignit la flamme. Cette histoire est peu vraisemblable sous cette forme; il est possible que Crésus, comme Sardanapale, ait voulu se brûler lui-même en l'honneur de Sandon, et qu'une pluie qui survint fut considérée comme un

refus du dieu d'accepter ce sacrifice. En tout cas, Cyrus donna la vie et la liberté au roi de Lydie et en fit son ami.

Après avoir assuré sa domination dans l'Asie-Mineure, Cyrus chargea ses lieutenants de réduire à l'obéissance les villes grecques qui, après la soumission de la Lydie, avaient refusé de reconnaître la suprématie du roi des Perses. Leurs divisions ordinaires entraînèrent encore leur perte; Milet s'arrangea de nouveau avec le vainqueur; les Phocéens abandonnèrent eux-mêmes leur cité et allèrent fonder des établissements nouveaux d'abord en Corse, puis en Italie. Toutes les autres cités durent non-seulement fournir aux Perses un tribut annuel, comme à Crésus, mais un contingent de troupes de terre et de mer. Il ne restait alors dans l'Asie occidentale que Babylone qui ne reconnût pas l'autorité des Perses.

Ce ne fut que dix ans après la prise de Sardes que Cyrus s'appêta à faire cette dernière conquête. Cyrus passa le Tigre au-dessous de Babylone, battit l'armée babylonienne et marcha contre la capitale de l'empire Chaldéen. Nabonède, ou Labynite, que les Juifs appellent Baltassar, y régnait depuis seize ans, et avait pris de bonnes mesures de défense. Les échelles et les flèches des Perses ne purent atteindre au sommet des murs construits par Nabuchodonosor, et un assaut devenait impossible. Cyrus eut recours alors à une surprise; il détourna les eaux de l'Euphrate, dans le bassin qui avait été creusé pour éviter les inondations, et le lit du fleuve, devenu guéable, servit ainsi de route à ses soldats pour entrer dans la ville. Babylone était en fête, et les principaux points de la capitale furent occupés avant que la population eût eu le temps de s'apercevoir de l'entrée de l'ennemi. Le roi Nabonède tomba aux mains de Cyrus, qui d'ailleurs le traita avec humanité.

La prise de Babylone termina toute résistance de la part des Chaldéens, et tous les pays tributaires, no-

tamment la Syrie et la Phénicie, se soumirent sans coup férir au nouveau maître.

Ce fut pour les Juifs que la chute de Babylone eut les conséquences les plus heureuses. Le système général de Cyrus était de laisser aux peuples conquis leurs coutumes et leurs institutions nationales, en leur donnant seulement un chef de son choix, et en les astreignant à un tribut et au service militaire. Il n'avait aucune raison pour retenir les Juifs à Babylone, et leur permit de retourner en Palestine (538). Au nombre de 42,000 environ, les Juifs revinrent à Jérusalem sous la conduite du grand-prêtre Josué et de Zorobabel, de la race de David. Deux ans après, ils commencèrent la construction du Temple, qui fut suspendue néanmoins par suite d'obstacles que suscitérent les habitants de Samarie et de l'ancien royaume d'Israël. Le Temple ne fut réédifié, et la reconstitution de la nation juive ne s'acheva que sous les successeurs de Cyrus. Grâce à la faveur du roi Artaxercès et de nouvelles immigrations de Babylone, Esdras et Néhémie parvinrent, cent ans plus tard, à refaire des Juifs une nation, privée de l'indépendance politique, il est vrai, mais fermement attachée à ses croyances traditionnelles, et remise en possession de son Temple et de sa capitale.

Les mêmes légendes qui obscurcissent la jeunesse de Cyrus nous cachent l'histoire réelle de sa fin. Parmi les versions diverses des auteurs anciens, la plus probable est celle qui le fait périr dans une expédition contre un peuple des frontières orientales de l'Iran. En somme, Cyrus fut assez humain pour un despote oriental, et il a laissé la réputation d'un prince bienveillant et généreux. Il ne devait pas en être de même de son fils Cambyse, qui lui succéda.

CHAPITRE III.

CAMBYSE. — L'ÉGYPTE. — DARIUS, FILS D'HYSTASPES.
— FIN DE L'EMPIRE PERSE.

Toute l'Asie occidentale était réunie désormais sous une domination unique. Des anciennes nations qui s'étaient trouvées mêlées à ses révolutions politiques, une seule restait indépendante : l'Égypte. C'était la seule aussi qui pût paraître redoutable aux Perses et qu'ils pussent désirer annexer à leurs possessions : car les petites républiques qui s'étaient formées sur les bords opposés de la Méditerranée, en Grèce, et qu'ils connaissaient par leurs rapports avec les Grecs d'Asie, ne pouvaient leur inspirer d'inquiétude, et rien ne faisait prévoir encore que de là sortirait la puissance qui renverserait en quelques années le colossal empire fondé par Cyrus.

Nous avons vu que sous Psammétique, Nécao et Apriès, l'Égypte avait tenté de ressaisir sur la Syrie l'influence exercée par les anciens Pharaons ; mais Apriès n'avait pu empêcher Nabuchodonosor de prendre Jérusalem et de soumettre la Phénicie. Pour compenser ses échecs en Syrie, il voulut s'emparer de la ville de Cyrène, colonie fondée par les Grecs sur la côte libyenne, à l'ouest de l'Égypte. Il fut battu, et son armée égyptienne, jalouse des mercenaires ioniens et cariens, se révolta contre lui. Un aventurier, Amasis, se mit à la tête des insurgés, et vainquit en bataille rangée Apriès, qui périt égorgé. Amasis fut proclamé roi d'Égypte (570).

L'avènement d'Amasis était le signe de la chute définitive de l'ancien système social de l'Égypte. Les castes existaient encore, mais évidemment, quand un homme de la classe inférieure, qui avait été vagabond et voleur, put s'asseoir sur le trône des Pha-

raons, cette distinction était devenue purement nominale. L'histoire des révolutions intérieures qui amenèrent successivement cet état de choses nous est inconnue. Mais, certainement, le développement du commerce et de l'industrie, et la faculté qu'obtinent les hommes de toutes classes d'acquérir la propriété, contribuèrent pour une grande part à ce grand progrès. Sauf l'esclavage, la plaie éternelle de toutes les sociétés antiques, la différence des richesses était devenue le fondement principal des distinctions sociales. Amasis favorisa plus encore que Psammétique le commerce et les établissements des Grecs en Egypte, et leur permit même d'élever des temples à leurs dieux à côté des sanctuaires égyptiens. Toutes ces causes expliquent la prospérité matérielle qui marqua son règne, mais aussi l'affaiblissement de plus en plus sensible du sentiment moral et national. L'Égypte comptait alors 20,000 villes et bourgs, et plus de sept millions d'habitants. Cependant elle ne trouva pas dans son sein la force nécessaire pour repousser l'invasion persane.

Amasis avait assisté à l'élévation et aux conquêtes de Cyrus. Il avait laissé succomber ses alliées, la Lydie et Babylone, sans les secourir. Cyrus mourut en 530, Amasis le suivit dans la tombe quatre ans après. Déjà le fils du roi des Perses, Cambyse, avait fait ses préparatifs pour l'expédition d'Égypte, et Psamménit, successeur d'Amasis, ne régnait que depuis sept mois quand l'armée perse parut devant Péluse. Une bataille sanglante livra l'Égypte aux Perses. Cambyse fit son entrée à Memphis et manifesta aussitôt son naturel féroce, en faisant exécuter 2,000 jeunes Égyptiens des meilleures familles, le fils du roi en tête, en punition du massacre des gens d'un de ses navires par les Memphitains (525).

Cambyse ne ravagea pas d'ailleurs les villes égyptiennes; mais, élevé dans le despotisme, il s'était habitué à ne trouver aucun obstacle à ses volontés, et

le succès rapide de son expédition avait exalté son orgueil jusqu'à la folie. Toutes les provinces égyptiennes avaient fait leur soumission et reconnaissaient les Perses comme leurs maîtres légitimes (27^e dynastie). Cambyse voulut conquérir aussi l'Ethiopie, dont les anciens Pharaons n'avaient possédé que les parties les plus voisines de l'Égypte. A la tête d'une immense armée, il franchit les déserts de la Nubie ; mais les peuplades qui les habitaient se retirèrent devant les Perses. Décimés par la faim et la maladie, ceux-ci furent obligés de rebrousser chemin sans avoir obtenu aucun résultat. Le jour où Cambyse rentrait dans Memphis, le peuple égyptien était en fête : on venait de trouver un bœuf qui portait les signes du taureau sacré Apis. Cambyse, furieux, crut que c'était l'insuccès de son expédition qui causait la joie des Égyptiens. Il se fit amener le bœuf Apis, et lui fit une blessure mortelle. Depuis ce moment, tous les actes de Cambyse furent marqués du coin de la folie la plus cruelle et la plus despotique. Il quitta enfin l'Égypte en 522, en y laissant un corps d'armée. En route, il apprit que son frère, Smerdis, s'était révolté contre lui, et avait été proclamé roi des Perses. Il voulut marcher contre l'usurpateur, mais se blessa en montant à cheval, et mourut vingt jours après.

Mais, auparavant, Cambyse avait déclaré à ses généraux que celui qui occupait le trône des Perses n'était pas son frère ; que Smerdis avait été tué par ses ordres avant l'expédition d'Égypte, et que l'usurpateur était un mage Komètes (Gumata) qui ressemblait à Smerdis. Cambyse disait vrai ; mais, comme il avait caché la mort de son frère, on douta de sa parole, et le nouveau roi, ayant fait à tous les peuples de l'empire remise du tribut et de la contribution de guerre, fut reconnu universellement.

Cependant le faux Smerdis était Mède ; car la corporation des mages n'existait pas chez les Perses proprement dits ; il avait transféré sa résidence en Médie,

et les Perses voyaient avec crainte l'influence croissante que prenaient de nouveau les mages et les Mèdes en général. En outre, le nouveau roi ne paraissait pas en public; on se rappela alors la déclaration de Cambyse; on se souvint, en outre, que Cyrus avait fait couper les oreilles au mage Kométès; enfin on sut, par une femme du harem, que le roi n'avait pas d'oreilles. Soudain les chefs des sept grandes familles de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, à leur tête, se présentent au palais de Kométès; ils entrent malgré les gardes, et tuent le faux Smerdis. Lorsque ce fait fut connu au dehors, les Perses se jetèrent partout sur les mages et les massacrèrent, et, depuis lors, ce jour fut célébré en Perse par une fête particulière.

Les historiens anciens ont donné différentes versions sur cette révolution. Mais une inscription, en caractères cunéiformes, tracée à Bisoutoun par les ordres de Darius lui-même, ne laisse aucun doute sur l'événement principal. « Il n'y avait pas d'homme, ni Mède, ni Perse, dit l'inscription, qui enlevât la domination à ce Gumata. L'empire le craignait beaucoup; personne n'osa rien faire contre lui, jusqu'à ce que je vins. Alors j'adorai Ormuzd, et Ormuzd me vint en aide. Sikthauwatesch est un château en Nisée, province de Médie; là je tuai, avec des hommes fidèles, Gumata le mage. Ce fut le dix du mois de Bagajadisch que je tuai ce Gumata et ses principaux adhérents. Ormuzd me donna le pouvoir; par la grâce d'Ormuzd, je fus roi (521). »

Hystaspe, père de Darius, était cousin issu de germain de Cambyse et chef de la branche cadette des Achéménides. La branche aînée étant éteinte, la couronne lui revenait de droit; mais il paraît y avoir renoncé en faveur de Darius, qui sut en outre se la faire déférer directement par les six autres chefs des grandes familles persanes. Le pouvoir que les Mèdes étaient sur le point de reprendre revint ainsi aux mains des Perses; mais une révolte générale des pro-

vinces prouva bientôt que les peuples assujettis supportaient avec peine cette dure domination.

Ce fut Babylone qui, la première, leva l'étendard de la révolte. Un fils du dernier roi, qui prit le nom de Nabuchodonosor, réunit une armée et s'avança contre Darius. Il fut battu ; mais les Babyloniens se renfermèrent dans leur ville et firent, derrière leurs murs, une résistance désespérée. Depuis vingt mois Darius assiégeait Babylone ; partout les provinces s'insurgeaient sur ses derrières, et rien n'indiquait un succès prochain contre la capitale chaldéenne, quand Zopyre, le fils d'un des six chefs perses, parut devant le roi couvert de sang, le nez et les oreilles coupées, le corps sillonné de coups de fouet. Le roi éprouva la surprise la plus douloureuse en voyant ainsi mutilé l'un des hommes les plus considérables de l'armée ; mais Zopyre lui dit que ces blessures étaient son propre ouvrage ; que, dans cet état, il pourrait passer comme transfuge dans la ville, faire croire qu'il avait été mutilé par ordre du roi, obtenir un commandement dans Babylone, et livrer la ville à Darius. Cet horrible stratagème réussit en effet. Babylone fut prise et cruellement punie de sa révolte (518).

Les autres provinces insurgées furent alors soumises successivement. Pour conserver le souvenir de ses victoires, Darius en fit graver l'histoire sur le rocher de Bisoutoun, dans la haute vallée du Choaspes ou Kerkah (Irak-Adjémi). On y voit Darius mettant le pied sur Gumata, et, devant lui, neuf chefs d'insurrection, les mains liées derrière le dos ; au-dessus du roi plane la figure d'Ormuzd.

C'est sous Darius que la puissance des Perses parvint à son apogée. Ce fut ce prince qui donna à cette grande monarchie l'organisation définitive qui la maintint jusqu'à ce qu'elle fût renversée par Alexandre le Grand. Le despotisme des cours de Babylone et de Ninive était renouvelé sur une plus vaste échelle. Le chef divin, donné aux Perses par Ormuzd, qui re-

présentait sur terre Ormuzd lui-même et dont le pouvoir sur les vaincus ne connaissait nul frein matériel ni moral, devint alors le roi des rois, le maître absolu, décoré des titres les plus pompeux et adoré presque à l'égal des dieux. Sa personne sacrée ne pouvait être nourrie que des aliments les plus purs, vêtue que des étoffes les plus magnifiques. Une cour innombrable, un sérail composé de plusieurs femmes légitimes et de trois cent soixante-cinq concubines, surveillées par une armée d'eunuques, le suivaient partout. Pour s'attacher les grands et les retenir à la cour, on avait créé une foule de dignités du palais, telles que celles de grand échanson, de porte-sceptre, de porte-chaise, de premier concierge, de grand huis-sier, etc. C'était en outre un grand honneur d'être admis à la table royale, — qui n'était pas cependant celle du prince lui-même, le roi mangeant toujours seul, — et les convives du roi formaient une classe particulière qui jouissait d'une haute considération. Les jeunes gens des grandes familles étaient élevés en commun à la cour par des maîtres instruits, et formaient ainsi une pépinière de fonctionnaires publics.

Cambyse avait transféré la résidence de Pasargade à Suse, sur le versant occidental des montagnes, à l'est de Babylone. Darius embellit beaucoup cette ville, qui resta longtemps le centre de l'empire. Il en subsiste des ruines qui n'ont pas encore été explorées. Plusieurs expéditions scientifiques nous ont fait connaître, au contraire, les restes de Persépolis, autre capitale que Darius construisit dans la Perse proprement dite. De larges escaliers de marbre, de grands portiques ornés d'animaux fantastiques semblables à ceux des Assyriens, des colonnes élancées, témoignent encore de la splendeur des palais de la ville royale. Non loin de là étaient creusés, dans un rocher perpendiculaire, les tombeaux des rois Achéménides; on les a retrouvés à 300 pieds au-dessus du sol de la vallée, et comme au temps de leur construction, on

ne peut y arriver qu'en se faisant hisser par des cordes.

Les Perses proprement dits furent exempts d'impôts depuis Cyrus, et recevaient les distributions d'argent quand les rois venaient les visiter. Les Mèdes aussi jouissaient d'une position privilégiée; toute la charge des impôts pesait donc sur des pays conquis. Darius divisa tout l'empire en vingt provinces, à la tête de chacune desquelles était un satrape (Choithra-païti, chef de la province). Ces chefs avaient un pouvoir illimité comme le roi lui-même, mais leurs attributions étaient peu considérables : on avait laissé aux peuples conquis leurs institutions particulières, et l'administration était partout aux mains de pouvoirs locaux. Les satrapes n'avaient donc à s'occuper que de la perception des impôts et de la levée des contingents militaires des provinces. Ces contingents n'étaient appelés qu'en cas de guerre; mais les impôts formaient une charge permanente et des plus lourdes. Darius avait commencé par établir un système monétaire uniforme dans tout l'empire. Il régla, d'après cette nouvelle monnaie, le tribut que chaque satrapie devait payer, en le basant sur la propriété foncière, qu'il avait fait cadastrer. Ces tributs étaient élevés; mais, en outre, les provinces avaient à supporter une foule d'autres charges : elles devaient certaines redevances en nature; elles étaient obligées de suffire à toutes les dépenses locales; enfin, elles devaient défrayer les cours des satrapes qui luttaient en somptuosité avec celle du roi.

Les moyens par lesquels les rois de Perse maintenaient leur pouvoir étaient l'armée et la police. L'armée permanente n'était pas très nombreuse, et ne dépassait pas une centaine de mille hommes. Des corps, stationnés dans les capitales de certaines provinces, à Sardes, à Ecbatane, à Babylone et à Memphis, suffisaient pour maintenir les pays conquis. Le roi lui-même avait une garde composée de 12,000 hommes, savoir : 2,000 cavaliers et une division de 10,000 fan-

tassins, les Immortels, composée exclusivement de Perses et qui jouissaient de grands privilèges. Les contingents des provinces formaient de même, en temps de guerre, des corps de 10,000 hommes, divisés en bataillons de 1,000 hommes et compagnies de 100. Si les corps permanents suffisaient pour réprimer les désordres qui pouvaient éclater dans les provinces, une police, parfaitement organisée, était constamment occupée à prévenir toute révolte ou toute conspiration. Un ministre particulier, l'œil du roi, en avait la direction générale, et de nombreux inspecteurs parcouraient les provinces pour tout surveiller. Les grandes routes mêmes étaient un moyen d'administration plutôt que des voies de circulation; elles étaient coupées sur tous les points importants par des châteaux forts, au moyen desquels on pouvait à tout moment interrompre toute communication entre les provinces. La poste aux lettres fut de même inventée en Perse au profit du despotisme. Des relais de cavaliers étaient disposés sur les routes à des distances de sept ou huit lieues; un cavalier devait être prêt à toute heure du jour ou de la nuit pour porter les dépêches du gouvernement au plus prochain relai. Une lettre du roi parvenait ainsi de Suse à Sardes en six jours, tandis que les voyageurs ordinaires en mettaient quatre-vingt-dix. Les lettres des voyageurs étaient d'ailleurs lues ouvertement par les agents du pouvoir, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui. Histiée, de Milet, pour envoyer un avis à Aristagore, de Suse à Milet, fut obligé de faire raser la tête d'un esclave, d'inscrire sa lettre sur le crâne du porteur, et de n'envoyer l'esclave que quand ses cheveux eurent repoussé.

Darius s'efforça d'ailleurs de favoriser l'agriculture et le commerce, et les industries de luxe prirent un grand développement sous son règne. Ce fut lui qui acheva enfin le canal commencé par le grand Ramsès, et que Néao avait conduit du Nil aux lacs Amers.

La partie comprise entre les lacs Amers et l'isthme de Suez fut terminée, et le Nil communiqua avec la mer Rouge par un canal de 180 kil. de long, et assez large pour que deux trirèmes pussent y passer de front.

Darius ne se contenta pas des vastes possessions que ses prédécesseurs lui avaient léguées. Il voulut y ajouter de nouvelles conquêtes, et résolut de soumettre les Scythes, peuples nomades qui habitaient les bords occidentaux de la mer Noire, depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Dniéper. Une armée immense passa à cet effet le Bosphore, sur un pont de bateaux. Mais cette expédition fut l'analogie de celle de Cambyse en Ethiopie : les Scythes se déroberent aux coups des troupes perses, et le roi fut heureux de ramener en Asie quelques faibles débris de son armée. Cet échec ne fut que médiocrement compensé par des conquêtes en Orient, qui annexèrent à l'empire de Darius plusieurs peuples des bords de l'Indus.

Ce fut peu de temps après ces expéditions qu'éclata la révolte de l'Ionie, qui devait avoir de si grandes conséquences. Depuis longtemps Darius méditait la conquête de la Grèce. La révolte de l'Ionie lui fournit le prétexte de l'agression, et alors commença cette lutte si glorieuse pour les libres cités des Hellènes, qui, loin d'étendre sur l'Europe le despotisme asiatique, finit par imposer à l'Orient la civilisation grecque. Un petit peuple libre, détourné à chaque instant de son but extérieur par des divisions intestines, triompha des forces compactes et colossales d'un immense empire dirigé par un pouvoir sans contrôle, et les anéantit sans retour. Cette magnifique histoire appartient aux annales du peuple hellénique dont elle forme la page la plus éclatante. Elle a été racontée dans le volume de ce recueil, consacré à la Grèce ancienne, et nous n'avons pas à y revenir.

De ce moment aussi l'histoire de l'empire perse cesse de présenter un intérêt général. Aux défaites extérieures répondent à l'intérieur les intrigues de

cour et les révolutions de sérail, la dépravation croissante des grands, l'affaissement moral et matériel des peuples. Nous n'indiquerons qu'en traits rapides cette triste décadence, sur laquelle d'ailleurs les documents font défaut.

Darius soumet d'abord les cités rebelles de l'Ionie; puis il envoie, en Thrace et en Macédoine, une armée qui y périt. Bientôt une flotte immense débarque une armée de cent mille hommes sur les côtes de l'Attique; mais cette armée est anéantie, à Marathon, par dix mille Athéniens. Darius meurt en préparant une nouvelle expédition (485).

Les immenses armements de son fils Xerxès eurent une issue plus malheureuse encore. Battus à Salamine, à Platée, à Mycale, les Perses sont réduits désormais à défendre leur propre territoire. L'Athénien Cimon rend la liberté à une foule d'îles et à plusieurs villes de l'Asie-Mineure. Xerxès finit par devenir victime des intrigues du sérail, dont il fait sa principale occupation. Il est assassiné avec son fils aîné par Artaban, capitaine des gardes (465).

Le troisième fils de Xerxès, Artaxercès Longue-Main, parvient à s'emparer du pouvoir, après une guerre civile. Les Athéniens envoient un secours aux Egyptiens insurgés dont Xerxès déjà avait comprimé une première révolte. Le beau-frère du roi, Mégabyze, fait rentrer l'Egypte sous le joug; mais il donne bientôt lui-même le premier exemple de la révolte des satrapes, et ce n'est qu'avec peine qu'il se réconcilie avec le roi. Déjà Artaxercès avait signé le traité de Cimon, qui avait consacré définitivement les résultats des victoires des Grecs et garanti la liberté des villes de l'Ionie.

Xerxès II, qui succède en 424 à son père Artaxercès, est assassiné presque immédiatement par son frère Sogdien, précipité lui-même du trône par un autre de ses frères, Ochus, connu sous le nom de Darius Nothus. Les révoltes des satrapes Artyphius

et Pisuthnès désolent son règne. L'Égypte se soulève une troisième fois sous Amyrtée, et parvient à conserver, pendant soixante-cinq ans, son indépendance. Les règnes des chefs indigènes pendant cette période forment, dans les annales égyptiennes, les 28^e, 29^e et 30^e dynasties.

Darius Nothus lègue la guerre civile à son fils aîné Artaxercès Mnémon, en donnant le gouvernement de l'Asie-Mineure à un autre de ses fils, *Cyrus le Jeune*, qui aspirait ouvertement au trône et avait su se faire un grand parti. En 401, trois ans après la mort de son père, Cyrus lève l'étendard de la révolte et s'avance contre son frère avec une armée dans laquelle figurent dix mille mercenaires grecs, commandés par Cléarque; mais il est tué à la bataille de Cunaxa, et les Grecs font l'admirable retraite décrite par Xénophon. Poussé par Tissapherne, nouveau gouverneur de l'Asie-Mineure, Artaxercès veut profiter des guerres civiles des Grecs pour rétablir sa domination sur les villes ioniennes. Le roi de Sparte, Agésilas, recommence les campagnes brillantes de Cimon. Mais bientôt les Spartiates trouvent plus utile à leur politique égoïste d'abandonner les Grecs d'Asie; et, par le traité d'Antalcidas, ils font du roi des Perses l'arbitre de la Grèce. La fin du règne d'Artaxercès est marquée par des scènes atroces dans le sérail et des révoltes dans la plupart des provinces. L'empire est menacé de tomber en dissolution, et, dans plusieurs localités, se fondent des dynasties vassales qui conservent une semi-indépendance. C'est ainsi qu'Evagoras acquiert la souveraineté de l'île de Chypre; que Mausole établit une principauté en Carie; qu'Arriobarzane pose, dans le nord de l'Asie-Mineure, les premiers fondements d'un Etat, qui devait jouer un grand rôle au temps des Romains, sous le nom de royaume du Pont.

Le quatrième fils d'Artaxercès, Ochus, monte sur le trône, après avoir assassiné deux de ses frères (359).

Ce despote cruel et sanguinaire, gouverné par l'eunuque Bagoas, parvient enfin à dompter l'Égypte; mais il finit par être empoisonné par Bagoas, qui donne la couronne au plus jeune fils d'Ochus, à Arsès, dont l'horrible eunuque avait fait périr tous les frères. Arsès, ayant voulu venger les siens, Bagoas le fit massacrer avec sa famille, et appela au trône un prince d'une branche collatérale, Darius Codoman (336).

Ce fut le dernier Achéménide qui régna sur la Perse. C'était un prince aimé du peuple pour sa douceur et sa bravoure; il parvint à échapper aux pièges de Bagoas et à punir cet odieux monstre; et il aurait peut-être rétabli l'ordre et la prospérité dans l'empire, s'il lui avait été donné de conserver la paix. Mais il n'avait ni les qualités d'un homme d'Etat, ni celles d'un grand général, et il était à peine depuis deux ans sur le trône quand Alexandre le Grand passa l'Hellespont pour entreprendre la conquête de l'Asie.

Les conseils de Memnon, le seul général capable que possèdent les Perses, ne sont point écoutés. On offre la bataille à Alexandre, au Granique; il remporte la victoire, et, en quelques mois il soumet, l'une après l'autre, toutes les provinces de l'Asie-Mineure. En 333, il passe en Syrie et défait, dans la grande bataille d'Issus, les meilleures troupes de Darius. Il occupe alors la Phénicie, prend Tyr après un siège opiniâtre, soumet la Palestine, entre à Jérusalem, passe ensuite dans l'Égypte qui reconnaît son empire, fonde Alexandrie, puis revient en Asie et va retrouver Darius qui l'attend avec sa dernière armée dans la plaine d'Arbèles, à l'est du Tigre, non loin des ruines de Ninive (331). Une bataille décisive anéantit toutes les espérances de Darius, qui ne tarda pas à être assassiné pendant sa fuite. Alexandre est reconnu roi des Perses, et va soumettre successivement toutes les anciennes provinces de l'Iran, depuis la Bactriane et la Sogdiane jusqu'aux peuples des bords de l'Indus. Enfin, il

passé ce fleuve, conquiert le Pendjab, et ne revient sur ses pas que parce que ses soldats ne veulent pas aller plus loin. Il rentre à Babylone, et y meurt à la suite d'une orgie (323).

Avec cette conquête finit l'histoire nationale des peuples anciens de l'Asie occidentale et de l'Égypte. Bien qu'Alexandre n'ait pas fondé de dynastie et que son vaste empire se soit brisé en morceaux peu après sa mort, néanmoins la domination grecque était établie dans tous ces pays : en Asie-Mineure, en Syrie, en Mésopotamie, dans l'Iran, en Égypte. Des peuples divers, des religions et des civilisations disparates s'étaient heurtés et mêlés sur ce premier théâtre de l'activité humaine : les dieux de Babylone, de Ninive, de Tyr, de Sardes, de Thèbes et de Memphis s'y étaient rencontrés, et en même temps les mœurs, les coutumes, les institutions propres à chaque nationalité s'y étaient fondues et amalgamées. Une de ces nationalités avait conservé la croyance religieuse sur laquelle devait se fonder la foi de l'avenir, les autres fournissaient au progrès universel d'autres éléments artistiques, scientifiques, industriels, commerciaux. La Grèce allait faire subir à ces peuples une dernière transformation, en leur imprimant le cachet de sa philosophie, de ses arts, de sa langue et de sa littérature. A Rome, il était réservé enfin de les faire rentrer dans l'unité gouvernementale et administrative, et de les comprendre dans le grand empire qui embrassait tout le monde connu au moment de la naissance de Jésus-Christ.

NOTE

SUR L'HISTOIRE DE L'ASIE OCCIDENTALE ET DE L'ÉGYPTE APRÈS ALEXANDRE LE GRAND.

Alexandre le Grand ne laissa personne dans sa famille qui pût continuer son œuvre. Pendant près de vingt ans, ses généraux se firent la guerre pour le partage de son empire. Toutes les conquêtes asiatiques d'Alexandre échurent enfin à Séleucus; l'Égypte resta à Ptolémée.

Les descendants de Ptolémée occupèrent le trône des Pharaons pendant deux cent cinquante ans. Leur capitale, Alexandrie, devint le siège d'un grand développement littéraire et scientifique. La dernière reine, Cléopâtre, fut mêlée aux guerres civiles de Rome; et, quand elle eut péri après la bataille d'Actium, l'Égypte fut convertie en province romaine (29 ans av. J.-C.).

Déjà auparavant l'empire morcelé des Séleucides, le royaume de Syrie, avait subi le même sort. Les faibles successeurs de Séleucus n'avaient pas su conserver le grand héritage que leur avait transmis leur père. Des gouverneurs de provinces s'étaient rendus indépendants les uns après les autres et s'étaient agrandis aux dépens de la Syrie, à l'aide des Romains, jusqu'au moment où ces derniers les avaient annexés eux-mêmes à leur domination. Tels avaient été les royaumes de Pergame, de Bithynie, du Pont, d'Arménie. Pompée joignit au territoire romain (63 ans av. J.-C.) toutes les parties de l'Asie occidentale jusqu'à l'Euphrate, qui jusque-là avaient conservé une ombre d'indépendance.

Les Juifs aussi s'étaient affranchis de la domination syrienne. Une cruelle persécution religieuse provoqua un soulèvement en 167 avant J.-C., et une série de guerres heureuses, conduites par les Macchabées, rendit l'indépendance à la Judée. Mais les divisions intestines et l'intervention des Romains ne tardèrent pas à mettre fin au nouveau royaume. Ce fut dans cette période que se formèrent les sectes des Pharisiens, des Sadduceens, des Esséniens, dont il est question dans l'Évangile. Après Pompée, les Romains rétablirent une royauté vassale en faveur d'Hérode, sous lequel naquit Jésus-Christ. A la mort d'Hérode, en l'an 6 de notre ère, la Judée fut réduite de nouveau en province romaine. Une dernière fois les Juifs se soulevèrent (en 66) contre la domination étrangère;

mais, après une guerre terrible, Jérusalem fut prise et détruite de fond en comble (70), et les Juifs dispersés sur toute la surface du monde.

Dès le milieu du III^e siècle avant Jésus-Christ, les vastes contrées situées à l'orient du Tigre s'étaient détachées de l'empire des Séleucides. Les Parthes, de race arienne, fondèrent, au sud de la mer Caspienne, un Etat puissant, dont ils portèrent bientôt la frontière jusqu'à l'Euphrate, et que les Romains ne purent jamais subjuguier. Cependant, après cinq siècles d'existence, ce royaume aussi tombait en dissolution, quand une insurrection perse le rajeunit, l'an 226 de notre ère. Un chef de la tribu perse des Sassanides détrôna le dernier roi parthe et fonda une nouvelle dynastie, qui dura jusqu'à l'invasion arabe et soutint des guerres glorieuses contre l'empire romain. Les Sassanides remirent en grand honneur la religion de Zoroastre et persécutèrent avec violence les chrétiens.

Lors de la division de l'empire romain en empire d'Orient et en empire d'Occident, l'Asie occidentale et l'Egypte échurent aux empereurs byzantins. Elles leur restèrent jusqu'au moment où, sous l'impulsion du mahométisme, les Arabes commencèrent leurs courses conquérantes. Dans les quinze années qui suivirent la mort de Mahomet (632), l'Egypte, la Syrie et la Palestine, la Mésopotamie, le vaste plateau de l'Iran, furent assujettis aux musulmans. L'Etat des Sassanides était détruit. Bientôt il ne resta hors d'Europe aux empereurs d'Orient que l'Asie-Mineure, qui leur échappa également dans la seconde moitié du XI^e siècle. Les califes, successeurs de Mahomet, établirent le centre de leurs vastes conquêtes à Damas et ensuite à Bagdad.

Mais le califat de Bagdad ne fleurit qu'environ deux cents ans. Les Turcs, peuple barbare de l'Asie centrale qui s'était répandu peu à peu dans les contrées situées à l'est de la mer Caspienne, fournirent d'abord des esclaves, puis des soldats aux califes, et les chefs de ces soldats ne tardèrent pas à s'imposer à leurs maîtres comme ministres, et à établir des principautés indépendantes. Pendant une cinquantaine d'années, les Turcs seljoucides réunirent de nouveau, au XI^e siècle, sous leur domination, les vastes possessions des premiers califes. Mais leur empire aussi ne tarda pas à se briser en morceaux : une de leurs branches seulement s'établit fortement en Asie-Mineure. Ce fut à cette époque que les croisés vinrent disputer à l'Islamisme les lieux où avait vécu Jésus-Christ. Plusieurs Etats chrétiens furent fondés alors dans l'Asie occidentale; mais ils n'eurent qu'une faible durée, et ces contrées retombèrent bientôt sous le joug anarchique et destructeur des mahométans.

L'Egypte avait reconnu, en 972, la dynastie particulière

des Fatimites, remplacés plus tard par des princes asiatiques; là aussi une milice, composée d'esclaves turcs, les mamelouks, finit par s'emparer du pouvoir. La Perse s'était rendue indépendante dès la fin du ix^e siècle, et, au xvi^e siècle, les Sophis y fondèrent une dynastie nationale; mais ce pays, comme toute l'Asie occidentale, comme l'Égypte, était définitivement acquis à l'islamisme.

Ce fut en Asie Mineure que se forma peu à peu, sur les débris de l'empire seljoucide, au commencement du xiv^e siècle, la puissance des Turcs-Ottomans, qui passèrent en Europe en 1357, et établirent, en 1453, le siège de leur domination à Constantinople, où ils règnent encore. Le petit-fils du sultan qui renversa le trône byzantin, Sélim I^{er}, conquit, en 1517, la Syrie, la Mésopotamie jusqu'au Tigre et l'Égypte, qui ont toujours reconnu depuis la souveraineté ottomane. Ces pays si riches, si fertiles, si peuplés dans l'antiquité, ont dé péri peu à peu sous l'influence du mahométisme; la civilisation a disparu, sauf dans quelques grandes villes où les voyageurs et résidants européens en conservent les restes. En Syrie, les Maronites, débris de la population chrétienne, et les Druses, tribus montagnardes qui, à leur barbarie primitive ont ajouté le fanatisme musulman, se sont fait longtemps des guerres destructives; en Égypte, où l'autorité du sultan n'était que nominale, les mamelouks ont exploité et ruiné le pays jusqu'à ce que le pacha Méhémet-Ali les eût exterminés au commencement de ce siècle.

Si Méhémet-Ali n'est pas parvenu à fonder une domination indépendante, comme il l'espérait, du moins les liens de vassalité qui continuent à rattacher ses successeurs à la Turquie sont fort relâchés, et quoique les finances et l'administration intérieure de l'Égypte laissent beaucoup à désirer, le percement de l'isthme de Suez, dû à l'initiative et à la persévérance d'un Français, de M. de Lesseps, l'affluence des étrangers au Caire et à Alexandrie, le concours d'un grand nombre de fonctionnaires européens ont rendu à ce pays une prospérité relative et lui ont permis de s'annexer les vastes régions du Haut-Nil. D'autre part, le traité de Berlin, qui vient de réduire la Turquie à l'état de puissance de troisième ordre, et la convention de juin 1878 qui assure à l'Angleterre la possession de l'île de Chypre et le protectorat de la Turquie d'Asie ont créé pour cette dernière région une situation nouvelle dont les suites sont le secret de l'avenir.

INTRODUCTION. 3

Livre I. — HISTOIRE PRIMITIVE.

- I. Origine de l'humanité. — Le déluge. 9
 II. Noé. — La dispersion des peuples. 16
 III. Civilisation primitive. 25

Livre II. — LES ANCIENS EMPIRES DE BABYLONE ET D'EGYPTE.

- I. Progrès de la civilisation. — Invention de l'écriture. 40
 II. Ancien empire de Babylone. — Nemrod. — Les Chaldéens. 46
 III. L'Egypte jusqu'à la 20^e dynastie. — Sésostris. — Les Hycsos. — Ramsès le Grand. 55
 IV. Civilisation égyptienne. 67

Livre III. — LES SÉMITES ET L'EMPIRE D'ASSYRIE.

- I. Les premiers Sémites. — La Syrie et la Phénicie. — Commerce et navigation de Tyr. 84
 II. Les Juifs. — Abraham. — Législation de Moïse. — David. — Salomon. 94
 III. Empire d'Assyrie ou de Ninive. — Ninus. — Sémiramis. — Les monuments assyriens. 115
 IV. Les royaumes de Juda et d'Israël. — Les Prophètes — Expéditions assyriennes. 125
 V. Chute de Ninive. — Sardanapale. — Le nouvel empire de Babylone. — Nabuchodonosor. — Fin du royaume de Juda. — Suite de l'histoire d'Egypte. 136

Livre IV. — LES MÈDES ET LES PERSES.

- I. Traditions de l'Iran. — Zoroastre et sa doctrine. 149
 II. Les Mèdes. — Déjocès. — L'Asie-Mineure. — La Lydie. — Les Perses. — Cyrus. — Crésus. 164
 III. Cambyse. — L'Egypte. — Darius, fils d'Hystaspe. — Fin de l'empire perse. 176
 NOTE sur l'histoire de l'Asie occidentale et de l'Egypte après Alexandre le Grand. 189

FIN.



— Typographie PAUL BRODARD



VERIFICAT
2017

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{ie}

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DU

SECOND EMPIRE

PAR TAXILE DELORD

Paraissant depuis le 10 janvier 1880

Par livraisons à 10 cent., 2 fois par semaine

Ou par séries de 5 livraisons à 50 cent., tous les 20 jours

Le premier volume, broché, 8 fr.

ABONNEMENTS

Pour recevoir les livraisons *franco* par la poste 2 fois par semaine, ou les séries tous les 20 jours :

6 mois. 8 fr.

1 an. 16 fr.

HISTOIRE POPULAIRE

DE LA FRANCE

AVEC ILLUSTRATIONS DUES AUX MEILLEURS DESSINATEURS

Paraissant depuis le 16 février 1880

Par livraisons à 10 centimes

Ou par séries de 5 livraisons à 50 centimes

Le premier volume, 5 fr.

MÊMES CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

QUE POUR

L'Histoire du second Empire.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Volumes in-8, cartonnés à l'anglaise. — 6 fr. Les mêmes, en demi-reliure, veau. — 10 francs.

- J. TYNDALL.** Les glaciers et les transformations de l'eau, avec figures. 1 vol. in-8. 3^e édition..... 6 »
- MAREY.** La machine animale, locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses figures. 1 vol. in-8. 2^e édition. 6 »
- BAGEHOT.** Lois scientifiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8. 4^e édition..... 6 »
- BAIN.** L'esprit et le corps. 1 vol. in-8. 3^e édit..... 6 »
- PETTIGREW.** La locomotion chez les animaux, marche, vol, natation. 1 vol. in-8 avec figures..... 6 »
- HERBERT SPENCER.** La science sociale. 1 vol. in-8. 5^e édition..... 6 »
- VAN BENEDEN.** Les commensaux et les parasites dans le règne animal. 1 vol. in-8, avec fig. 2^e édition..... 6 »
- O. SCHMIDT.** La descendance de l'homme et le darwinisme. 1 vol. in-8, avec figures. 3^e édition..... 6 »
- MAUDSLEY.** Le crime et la folie. 1 vol. in-8. 4^e édition..... 6 »
- BALFOUR STEWART.** La conservation de l'énergie, suivie d'une étude sur la nature de la force, par *M. P. de Saint-Robert*, avec figures. 1 vol. in-8. 3^e édition.. 6 »
- DRAPER.** Les conflits de la science et de la religion. 1 vol. in-8. 6^e édition..... 6 »
- SCHUTZENBERGER.** Les fermentations. 1 vol. in-8, avec fig. 3^e édition..... 6 »
- L. DUMONT.** Théorie scientifique de la sensibilité. 1 vol. in-8, avec fig. 2^e édition..... 6 »
- WHITNEY.** La vie du langage. 1 vol. in-8. 3^e édition. 6 »
- COOKE et BERKELEY.** Les champignons. 1 vol. in-8, avec figures. 2^e édition..... 6 »
- BERNSTEIN.** Les sens. 1 vol. in-8, avec 91 figures. 2^e édition..... 6 »
- BERTHELOT.** La synthèse chimique 1 vol. in-8, 3^e édition..... 6 »
- VOGEL.** La photographie et la chimie de la lumière, avec 95 figures. 1 vol. in-8. 2^e édition..... 6 »

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1057

SCITE DE LA BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

LUYS. Le cerveau et ses fonctions, avec figures. 1 vol. in-8, 3 ^e édition.....	6 fr.
STANLEY JEVONS. La monnaie et le mécanisme de l'échange. 1 vol. in-8, 2 ^e édition	6 fr.
FUCHS. Les volcans. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et une carte en couleurs. 2 ^e édition	6 fr.
GÉNÉRAL BRIALMONT. Les camps retranchés et leur rôle dans la défense des Etats, avec fig. dans le texte et 2 plan- ches hors texte.....	6 fr.
DE QUATREFAGES. L'espèce humaine. 1 vol. in-8. 4 ^e édition, 1878.	6 fr.
BLASERNA ET HELMHOLTZ. Le son et la musique, et <i>Les causes physiologiques de l'harmonie musicale</i>, 1 vol. in-8, avec figures. 2 ^e édition, 1878.....	6 fr.
ROSENTHAL. Les nerfs et les muscles. 1 vol. in-8, avec 75 figures. 2 ^e édition, 1878.....	6 fr.
BRUCKE ET HELMHOLTZ. Principes scientifiques des beaux- arts, suivis de L'optique et la peinture, avec 39 figures dans le texte, 1878.....	6 fr.
VURTZ. La théorie atomique. 1 vol. in-8, 2 ^e éd.....	6 fr.
SECCHI (le Père). Les Etoiles, 2 vol. in-8 avec figures dans le texte et 22 planches hors texte.....	12 fr.
JOLY. L'homme avant les métaux, 1 vol. in-8.....	6 fr.
A. BAIN. La science de l'éducation. 1 vol. in-8.....	6 fr.
THURSTON. Histoire de la machine à vapeur. 2 vol. in-8, avec 140 fig. dans le texte et 16 pl. hors texte.....	12 fr.
HARTMANN. Les peuples de l'Afrique. 1 vol. in-8, avec 93 fig. dans le texte.....	6 fr.
HERBERT SPENCER. Les bases de la morale évolutionniste. 1 vol. in-8.	6 fr.
HUXLEY. L'écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8, avec fig.	6 fr.
DE ROBERTY. La sociologie. 1 vol. in-8.	6 fr.
O.-N. ROOD. Théorie scientifiques des couleurs et leurs appli- cations à l'art et à l'industrie, 1 vol. in-8, avec figures et une planche en couleurs.	6 fr.